Domfrent
215
v.2
SMKS

MADEMOISELLE

DE VERDUN.

II

E. Dépée, impr. à Sceaux.

MADEMOISELLE

DE

VERDUN,

TROISIÈME PARTIE DU

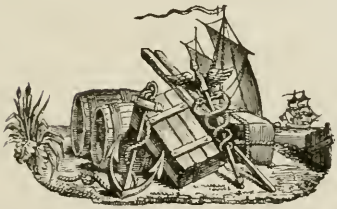
Faubourg Saint-Germain,

PAR LE COMTE

HORACE DE VIEL-CASTEL

Deuxième Edition.

TOME SECOND.



PARIS,

LADVOCAT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

—

1842

DÉLIBÉRATIONS.

La politique!.... je la sais.
BEAUMARCHAIS.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mademoiselledev02viel

XVI.

L'été et l'automne s'écoulèrent sans apporter de grands changements dans la situation de madame de Baudrimont; son temps se partageait entre les devoirs qu'elle avait à remplir envers sa nouvelle famille et les quelques visites obligées que le peu de monde qui restait à Paris lui imposait. Son mari, entièrement livré à la

dissipation, aux jouissances que lui procurait sa fortune, l'accompagnait rarement; chaque soir le marquis de Vareuil et lui se réunissaient, et ce n'était que bien avant dans la nuit qu'ils regagnaient chacun leur demeure pour recommencer le lendemain la même série de *plaisirs*.

Dans Paris renaissait, comme une élégante débauche, cette vie des *roués* de la *régence*, qui consistait en une effrénée dissipation recouverte d'un vernis de luxe et de faux *bon goût* mal imité des traditions vulgaires des Lauzun et des Richelieu.

Les nouveaux débauchés du dix-neuvième siècle se *montaient à froid* l'imagination, et jetaient l'or de leurs revenus, soit aux tapis verts des maisons de jeu, soit à la crapule fastueuse de certaines courtisanes; quelques cafés avaient reçu de ceux qui les fréquentaient le nom de cabaret.

Et le langage le plus élégant avait adopté cette phrase :

Allons souper au cabaret !

Le vicomte de Baudrimont et le marquis de Vareuil, quoiqu'avec une certaine apparence de mystère, n'avaient pas été des derniers à prendre leurs grades dans cette secte de *raffinés* modernes; les noms de leurs maîtresses d'opéra étaient connus, et souvent on voyait ces deux débauchés s'échappant le soir du *cabaret* le plus en réputation, et traînant à leur suite les danseuses, qu'ils protégeaient. On commençait même à parler de leurs pertes au jeu ; leur réputation s'élevait de jour en jour par le nombre de leurs folies.

Le marquis de Polvil et le vieux comte de Baudrimont furent enfin informés de la conduite de l'homme auquel ils avaient confié la destinée de Marie de Verdun, et

tous deux réunirent leur expérience pour détourner les malheurs qu'ils prévoyaient dans l'avenir du jeune ménage, en quelque sorte placé sous leur protection.

— Mais, cher comte, disait le marquis de Polvil au comte de Baudrimont, les folies de notre fils, car je le regarde aussi comme mon enfant depuis qu'il a épousé ma nièce, tiennent à l'ardeur d'une jeunesse trop comprimée; peut-être dans ses premières années vous aurez voulu faire de Charles une espèce de Caton, vous lui aurez tenu *la bride un peu trop courte*, et.... vous le savez aussi bien qu'un autre, mon vieil ami, il faut toujours que *jeunesse reprenne ses droits*.

— Sans doute... sans doute, répondait le comte de Baudrimont; mais Charles n'a pas été tellement tenu en bride, qu'il n'ait

eu ses bourrasques de jeunesse, quoiqu'à vrai dire elles aient été moins fortes que celles de bien d'autres jeunes gens; depuis quelques années je le croyais entièrement corrigé, et je ne m'attendais pas, je vous l'avouerai, à cette effervescence d'arrière printemps, dont il donne aujourd'hui les preuves.

—Eh... mon cher comte, jeunesse interrompue..... jeunesse reprise, vous dis-je; Charles a de la chaleur, du feu, trop d'ardeur peut-être, c'est une tête qu'il faut diriger, une imagination qui s'égare faute d'aliments; notre devoir est de lui en fournir de bons, notre devoir est de le ramener dans la bonne voie, sans avoir la prétention de le prêcher, sans qu'il puisse se douter que nous nous soyons aperçus de ses *fredaines*.

—Vous avez raison, et je partage entière-

ment votre avis; mais comment nous y prendre pour arriver à ce but? dit le comte de Baudrimont.

—Comment nous y prendre? répondit le marquis de Polvil, le moyen est tout trouvé, son exécution est facile, sa réussite est infaillible. Charles doit avoir de l'ambition, chez lui le désir de briller de jouer un rôle peut être habilement excité, s'il n'existe déjà, et... nous... le tenons;... faisons-lui d'abord remplir ses devoirs de gentilhomme de la chambre, montrons-le à la cour, plaçons-le en évidence; par ce procédé nous le dépayserons de ses habitudes journalières, de sa vie *de cabaret*, de ses soirées de coulisses et de ses intrigues d'opéra. De cette façon il serait possible que nous arrivassions à lui donner le goût de la bonne compagnie, et par conséquent à le retirer du bourbier dans lequel il s'est jeté.

—C'est possible, répartit le comte de Baudrimont; mais si nous ne réussissons pas, et il peut se faire que notre tactique, toute habile qu'elle est, vienne à échouer, car nous ne pouvons pas réformer le marquis de Vareuil, son *triste* ami, et le marquis de Vareuil a sur Charles une grande influence.

Le marquis de Polvil parut réfléchir quelques instants, puis il reprit avec un air de profonde satisfaction : — Si nous ne réussissons pas de cette façon, nous emploierons nos derniers et grands moyens.

—Et quels sont nos derniers et grands moyens ?

—Si nous ne réussissons pas avec la cour, le grand monde, la vanité satisfaite, je demande au roi d'envoyer le cher mauvais

sujet, attaché à quelqu'une de nos grandes ambassades, à Pétersbourg s'il se peut; plus il sera loin de Paris, mieux cela vaudra, nous le laisserons quelque temps à la cour impériale; et quand nous le saurons bien dépaysé, quand nous pourrons supposer que ses idées ont pris une direction plus sage, alors, mon cher comte, nous le rappellerons et nous tuerons le veau gras.

— Ce parti peut être fort raisonnable, objecta le comte de Baudrimont; mais ne voyez-vous pas de grands inconvénients à séparer pendant longtemps Charles de sa femme; ne craignez-vous pas qu'au lieu de renoncer aux habitudes de la vie de garçon, il ne les adopte plus complétement encore pendant le veuvage de son exil?

— Non, cher comte, non; croyez-moi,

quand il sera bien repu de la vie errante et vagabonde, son intérieur aura du charme pour lui, il goûtera tout le plaisir de l'intimité qui lui a été faite, il reprendra de l'amour pour sa femme, enfin tout sera pour le mieux. Mais nous n'en serons pas réduits à cette extrémité, essayons du moyen de la cour, du tourbillon de la société, rattachons-le au monde *avouable*.

PAPETIER RELIEUR NOIRE

—Ne serait-il pas convenable de faire présenter ma-belle fille, de la lancer aussi pour créer à son mari une nécessité de se montrer avec elle; qu'en pensez-vous, marquis de Polvil? dit le comte de Baudrimont avec un certain air d'importance, et tout enchanté d'avoir énoncé un avis, d'avoir conseillé une mesure qui n'eût encore été conseillée par personne.

— Vous avez parfaitement raison, mon vieil ami, répondit le marquis de Polvil;

nous allons faire présenter ma nièce le plus tôt possible, ce soir je demande au roi ses ordres à ce sujet, et puis... Mais qui choisirons-nous pour la présenter, quelles marraines, quels chaperons aurons-nous?

— Nous avons d'abord madame de Baudrimont.

— C'est juste, très-juste, nous pouvons prendre avec madame de Baudrimont cette bonne comtesse de Vauxclairs, qui s'est donné tant de peines pour les préparatifs du mariage, elle sera très-sensible à notre attention, et puis elle est bien en cour, le roi la reçoit quelquefois en audience particulière, il en parle toujours en bons termes. Nous aurons donc la comtesse de Baudrimont et la comtesse de Vauxclairs; ce soir je prends les ordres du roi et demain nous commençons à mettre en œuvre nos projets réparateurs.

La présentation de la vicomtesse de Baudrimont fut en effet décidée dans la soirée, et dès le lendemain les préparatifs de cet événement important commencèrent à faire mouvoir d'une agitation inusitée tout l'hôtel de Polvil.

Le vieux marquis voulut que sa nièce parût à la cour avec tout l'éclat et tout le luxe des plus grandes dames; il savait, par expérience du monde dans lequel il allait l'introduire, qu'elle serait à son arrivée l'objet de toutes les curiosités, et que ses pas, sa tournure, ses révérences, sa coiffure, son habillement, le peu de mots qu'elle serait forcée de répondre aux phrases obligeantes du roi, tout deviendrait matière à discussion, à observation, si ce n'est à critique amère.

—Ma chère belle petite, lui dit-il quelques

jours avant celui qui avait été choisi pour sa présentation, je veux que vous paraissiez au château belle par-dessus toutes les belles, triomphante par-dessus toutes les triomphantes; vous allez dans un lieu où, avant toutes choses, il faut éviter de se faire plaindre, ou même de se laisser classer parmi les médiocrités de quelque genre, de quelque nature qu'elles soient; le roi vous parlera longtemps, car il a beaucoup de bienveillance pour moi; ne vous embarrassez pas, conservez votre présence d'esprit, soyez naturelle en lui répondant, comme vous l'êtes avec votre vieil oncle, et je vous réponds d'un grand succès.

— J'aurais très peur, mon cher oncle, répondit Marie, je tremblerais même un peu, mais je ne saurais jamais être autrement que je suis avec tout le monde.

— Halte là, *mamzelle*, s'écria le marquis

de Polvil; qu'est-ce que vous nous racontez, vous m'avez mal compris, soyez naturelle, simple, gentille en répondant au roi, rien de mieux ; mais ne soyez naturelle et simple qu'avec lui, si vous vous avisiez de ces manières-là avec tout le monde du château, l'on prendrait bientôt envers votre ingénuité des airs de protection et de hauteur très-ridicules ; non, ma chère enfant, établissez-vous tout d'abord comme une grande dame, montrez un peu de fierté et tant soit peu de hauteur dans vos relations, si vous voulez être estimée tout ce que vous valez; faites croire, et croyez vous-même, à votre importance pour que les autres ne croient pas à votre infériorité; vous avez trois positions à défendre en établissant la vôtre, c'est-à-dire votre avenir, la faveur dont je jouis et l'importance de votre mari.

— C'est un emploi bien difficile et bien

diplomatique que vous confiez à mon inexpérience, mon cher oncle, répondit avec une sorte de crainte la jeune femme, que l'on initiait subitement aux plus grandes difficultés de la vie du monde.

— Vous le remplirez parfaitement, petite peureuse, si vous voulez bien vous persuader que toutes les difficultés qui vous effraient ne sont que purs enfantillages. Il s'agit, ajouta plus bas le marquis de Polvil, et sur le ton de la confiance, il s'agit, madame la vicomtesse de Baudrimont, d'obtenir un succès complet; il le faut pour vous, pour moi, vieux courtisan dont vous êtes le plus beau fleuron; il le faut surtout dans l'intérêt du bien-être de votre intérieur.

— Comment, mon oncle, mes succès doivent-ils influer sur le bien-être de mon intérieur? Je ne vous comprends pas.

— Je vais vous l'expliquer, mon enfant. Et le marquis de Polvil prit les mains de sa nièce, qu'il garda affectueusement étreintes dans ses vieilles mains tremblantes.

Je vous parlerai avec sincérité, Marie, parce que je vous crois forte de caractère, parce que je vous sais raisonnable, et que, malgré vous, peut-être, j'ai lu dans votre âme. J'ai plongé de toute mon expérience dans le secret de votre délicatesse.

Charles, ma chère enfant, se montre bien léger, bien étourdi, plus dissipé qu'il ne convient de l'être à un homme marié. Il a bien vite délaissé la jeune femme dont l'existence a été unie à la sienne, pour courir à la recherche de je ne sais quels étranges plaisirs, qui peuvent compromettre votre bonheur, le sien, sa position et sa fortune;

vous vous êtes aperçue des désordres de votre mari et vous vous êtes tue envers moi; envers moi, qui suis votre père. Oh! cela n'est pas bien, méchante fille.....

— Pardonnez-moi, mon cher oncle, si j'ai gardé mes chagrins pour moi seule, c'est que.....

— Je sais bien que vous aurez de bonnes raisons à me donner, reprit le marquis de Polvil en interrompant la vicomtesse de Baudrimont, je les accepte d'avance, et je ne vous en veux pas le moins du monde; une autre fois vous compterez un peu plus sur ma tendresse, et tout ira mieux.

Mais actuellement il s'agit d'autre chose, il faut réparer le mal qui est arrivé, il faut reconquérir votre mari.

La figure de Marie prit à ces paroles une

expression triste et réfléchie; ses deux sourcils ne purent dissimuler une légère contraction.

Le marquis de Polvil crut lire dans les yeux de sa nièce un doute désespéré.

— Oui, ma chère petite, il faut reconquérir votre mari. Pour lui, devenez coquette, déployez vos séductions, et la première de toutes, croyez-moi, sera un grand succès à la cour.

— Le pensez-vous, mon oncle?

— Si je le pense! Charles est fier, ambitieux; son amour-propre sera flatté, charmé, séduit par le succès que vous obtiendrez; vous lui apparaîtrez sous un nouveau jour, vous lui semblerez une conquête nouvelle; vous en posséderez tout le char-

me; et si vous savez utiliser votre triomphe, le mal passé peut se réparer.

Marie sentit son cœur se serrer à ce discours du marquis de Polvil; elle éprouvait profondément qu'elle ne pourrait jamais éprouver d'amour pour son mari; elle se trouvait presque heureuse de la solitude et de l'abandon dans lesquels il la laissait, et maintenant il va falloir que par un effort de sa volonté, que par les calculs de la ruse et de la coquetterie féminine, elle fasse cesser cet état de paix dont son cœur jouissait avec délices, pour se prêter de nouveau aux faux semblants d'un amour éphémère, sans moralité et sans cœur.

Et maintenant on lui demande de se faire courtisane *légitime* pour mendier un amour que les volontés secrètes de son cœur repoussent avec effroi.

Un instant de silence suivit les dernières paroles du marquis de Polvil. Marie le rompit au bout de quelques minutes.

— Croyez-vous au succès du plan que vous me proposez de suivre, mon oncle? demanda-t-elle.

— Oui, mon enfant, j'y crois.

— Et vous croyez aussi que je réveillerai dans le cœur de M. de Baudrimont, non pas l'amour qu'il eut pour moi, car depuis longtemps je sais à quoi m'en tenir sur cette illusion des premiers jours de mon mariage, mais des sentiments honorables, un respect de lui et de sa famille, qu'il a trop oublié peut-être.

— Oui, mon enfant, vous pouvez le régénérer au bien, vous pouvez même,

malgré vos doutes, opérer en lui plus que cela.

— Quoi donc?

— Le rendre bon mari. Dans ma jeunesse on tenait peu à l'union des ménages : aujourd'hui la cour l'exige ; et il y serait mal vu s'il s'y présentait avec la réputation d'un homme léger, d'un mauvais mari. Vous êtes jeune, mon enfant; vous êtes jolie, spirituelle, ne désespérez pas de faire revivre l'amour de Charles.

— Ne pas désespérer, s'écria pour ainsi dire malgré elle la pauvre Marie, qu'un amer sentiment de dédain semblait animer.

— Non, il ne faut pas désespérer; visez à la conquête de votre mari, comme vous viseriez à celle d'un amant, c'est-à-dire

comme les femmes en général visent à celles d'un amant, et vous réussirez.

— Et tant d'efforts, reprit Marie, tant de séductions pour arriver à intéresser l'amour-propre d'un cœur blasé.

— L'amour véritable, peut-être, Marie.

Une pensée rapide traversa l'esprit de la jeune femme, et cette pensée elle la repoussa par un violent effort.

Puissé-je être préservée d'un tel malheur!

Le nom de Georges résonna à ses oreilles; il lui sembla que le sentiment des choses extérieures l'abandonnait; sa figure pâlit subitement, et elle fut obligée de s'asseoir.

— Je ferai tout ce que vous me direz de faire, mon oncle, murmura-t-elle en re-

tenant avec peine les larmes qui vinrent mourir entre ses cils à moitié clos.

Le marquis de Polvil se pencha sur le beau front de sa nièce, l'embrassa avec tendresse, et comme il se relevait :

— Marie, lui dit-il à l'oreille, je vous remercie pour Charles et pour moi. Puissiez-vous me remercier un jour vous-même ; soyez courageuse, ma pauvre enfant, vous marcherez avec la bénédiction de Dieu et celle de votre vieil oncle.

A ces quelques mots empreints du même doute amer qui avait assailli son âme, Marie frissonna, comme atteinte par le fer d'une épée.

M'aurait-il deviné ? se demanda-t-elle.

SURPRISE.

Tu l'aimes ! tu aimes encore une fille qui reçoit les dons d'un autre, qui va dans l'église prier pour un autre !

Claire Catalanzi, par le comte A. DE PASTORET.

XVII.

Le jour de la présentation à la cour de la vicomtesse de Baudrimont arriva enfin; depuis le matin la comtesse de Vauxclairs s'était installée à l'hôtel de Polvil, et déployait une importance d'activité qu'elle réservait pour ces occasions remarquables. La comtesse de Beaudrimont vint aussi présider aux apprêts de la toilette de sa

belle-fille, et voulut surveiller la façon dont le coiffeur plaçerait les *barbes* sur sa tête, et comment la coiffure serait exécutée.

Quant à Marie, indifférente à tous ces détails, elle semblait se prêter comme un mannequin à la coquetterie de toilette dont on cherchait à la revêtir. Sans pouvoir assigner à son abattement une cause plus pressante, un sujet plus poignant, elle avait peine à se soustraire aux idées de tristesse et de découragement qui pesaient sur son âme comme un linceul de plomb.

Vainement le prince de Fiennes avait-il cherché à lui rendre un peu de courage, un peu d'énergie; son amitié, si douce et si parfaite, était demeurée impuissante contre un accablement qui eût craint de laisser deviner la source de sa mélancolie. Entre la vicomtesse de Baudrimont et le

prince de Fiennes, il existait encore une barrière qui s'opposait à la possibilité d'une amitié complète, et aux forces consolatrices qu'une telle amitié tient en réserve pour les grands troubles du cœur.

L'un voulait être deviné, l'autre ne voulait pas solliciter une confiance que son attachement respectueux et dévoué sollicitait pour lui.

Le prince de Fiennes occupait une des grandes charges de la maison du roi, et ses fonctions lui permettant, lui faisant même presqu'un devoir d'être assidu à la cour, surtout les jours de réception, il promit à la vicomtesse de Baudrimont de s'y trouver au moment de sa présentation, et de l'encourager ainsi par sa présence.

Le marquis de Polvil éprouvait une joie presque enfantine à voir parer sa nièce pour

cette solennité de cour, qui remettait en sa mémoire les premières années de sa jeunesse, et la cour si brillante de Marie-Antoinette, au milieu de laquelle brillait cette malheureuse reine, de tout l'éclat d'une grande beauté, de toutes les grâces d'une grande bonté et d'une amabilité parfaite.

L'égoïsme d'habitude de ce vieillard, s'était pour ainsi dire fondu devant l'angélique douceur de sa nièce, en présence et sous l'influence des attentions touchantes qu'elle ne cessait de lui témoigner; pour la première fois de sa vie il apercevait le charme des affections intimes, et la tendresse de Marie lui faisait croire au bonheur de la paternité, la remplaçait même dans son cœur, ou plutôt, la lui faisait connaître toute entière, avec les mille douceurs qu'elle apporte avec soi.

Le marquis de Polvil avait reconnu combien peu pouvaient sympathiser les caractères de Charles de Baudrimont et de Marie. Les premiers torts de ce jeune homme lui révélèrent la série de chagrins que sa conduite future devait préparer à ceux qui lui étaient attachés par des liens d'affection; alors l'avenir de Marie s'offrit à sa pensée comme enveloppé d'un voile de douleurs. Il se reprocha la précipitation du mariage qu'il avait conclu, sa tendresse s'en accrut pour la pauvre enfant de son adoption, et les témoignages de cette tendresse se colorèrent d'un accent de douce pitié.

Assis près de la toilette devant laquelle la comtesse de Baudrimont et la comtesse de Vauxclairs mettaient elles-mêmes la main aux derniers ajustements de la parure de Marie, le marquis de Polvil donnait, lui

aussi, ses avis et se réjouissait en son âme de la grâce et de la beauté de sa nièce.

— Ma chère enfant, lui disait-il, vous êtes charmante comme cela ce soir; la toilette de cour vous va à merveille.

Puis se retournant vers la comtesse de Baudrimont: — Cette toilette toute gracieuse qu'elle peut être, eût semblé bien extraordinaire dans notre jeunesse, n'est-ce pas, madame? Nos habits de cour avaient plus de majesté, plus de noblesse; mais je dois convenir que ceux d'aujourd'hui ont peut-être plus de grâces.

— O monsieur de Polvil, répondit madame de Baudrimont, le coup-d'œil de la galerie de Versailles était une bien belle chose, tous ces habits brodés, dorés, chamarrés en soie de toute couleur, ces immenses

robes des femmes de cour, étalant le luxe des plus belles étoffes, l'ampleur des paniers, ces têtes poudrées et si bien frisées, qui, vieilles, dissimulaient par ce moyen leur vieillesse, tandis que les jeunes en acquéraient plus de fraîcheur. Jamais le salon des Tuileries n'offrit un pareil coup-d'œil d'élégance, de bon goût et de gracieuse richesse.

— C'est très-possible, madame, très-possible pour l'ensemble, pour l'éclat d'une fête, d'une grande réunion; mais individuellement, je préfère, je le crois, la toilette actuelle de nos femmes.

— Monsieur de Polvil, murmura presque à l'oreille du vieillard la comtesse de Vauxclairs, ne vous souvenez-vous plus de la jolie vicomtesse de Pierreville?

Le marquis de Polvil retrouva dans sa

poitrine un vieux soupir presque amoureux, que le temps avait respecté, et dont il honora la dernière de ses *intrigues* galantes, celle dont probablement l'aventure avait fait le plus d'éclat. Puis il tira lentement de la poche de son habit, une petite tabatière d'or émaillée, sur le couvercle de laquelle était peinte une jeune femme dans le costume des élégantes de la fin du dix-huitième siècle.

— Vous rappelez-vous quel délicieux sourire avait cette jolie vicomtesse de Pierreville, quelle taille divine, quel pied fin et cambré; Léonard me disait encore en émigration, que jamais plus beaux cheveux n'avaient été confiés à son talent de coiffeur.

— Vous étiez bien amoureux et bien fou alors, mon cher marquis, et vous affichâtes cruellement ma pauvre amie de Pierreville.

Ce reproche sembla rajeunir et les souvenirs et la personne du marquis de Polvil, il entama à voix basse une conversation *badine* avec la comtesse de Vauxclairs, et pour un moment, le temps passé l'emporta sur le temps présent, la vicomtesse de Baudrimont et sa toilette furent oubliées.

Cependant huit heures sonnèrent à la pendule, il fallut songer à partir.

— Faites avertir mon neveu, dit le marquis de Polvil, il faut qu'il ait le premier le plaisir de voir sa femme en toilette de cour.

Un domestique revint annoncer que le vicomte de Baudrimont était sorti immédiatement après le dîner.

Marie ne parut être ni surprise, ni contrariée de cette froideur et de cette marque

d'indifférence de son mari, elle entendit à peine l'ordre du marquis de Polvil et la réponse du domestique, son esprit était en proie à d'autres idées; plus qu'à l'ordinaire elle se sentait triste et mélancolique. Plus qu'à l'ordinaire son cœur éprouvait une sorte de vague terreur, d'ennui profond, qui la laissaient comme insensible à tous les faits extérieurs.

Enfin les deux comtesses de Baudrimont et de Vauxclairs la firent monter en voiture, et l'ordre fut donné de se rendre aux Tuileries. Pas un mot ne fut prononcé pendant ce court trajet; et quand la voiture s'arrêta devant le pavillon de Flore, le mouvement qui cessait tout à coup, l'éclat des flambeaux, le bruit des valets qui s'avançaient à leur rencontre, eurent seuls le pouvoir de rendre Marie au sentiment de sa situation.

La vue du vieux château des Tuileries, éclairé par la lueur des lanternes et des torches, qui projetaient leur lumière sur les sculptures ébréchées de sa pierre noirâtre, la foule des valets de pied qui se pressait sous le vestibule, les gardes qui encombraient l'entrée des portes, les escaliers, les antichambres, frappèrent l'imagination de la vicomtesse de Baudrimont, et vinrent réveiller sa mémoire assoupie, comme d'anciens hôtes un instant oubliés.

Sa pensée se remeubla de toutes les conversations qui tant de fois dans son enfance l'avaient rendue attentive, sérieuse, puis triste jusqu'aux larmes. Le roi, qu'elle allait visiter, auquel elle allait être présentée, était ce prince, frère de l'infortuné Louis XVI, dont l'histoire et les malheurs avaient occupé tous les souvenirs de son père et tous ceux du baron de Minville; ce roi avait passé,

avec les débris de sa noble famille, à travers les grands orages que son père et le baron de Minville avaient subis. Sa cause était la sainte cause, la religion terrestre ceux qu'elle, toute petite enfant, avait le plus aimés, et qui demeuraient encore les plus chers objets de sa tendresse.

En remontant ainsi vers les années écoulées, Marie retrouva sur le chemin, qu'elle parcourut en quelques secondes, la figure triste et suavement mélancolique de Georges; il lui apparut, parmi les pures joies de sa première jeunesse, comme la plus pure de toutes les joies, et fit tressaillir son cœur; le souvenir de Georges agita tout son être, car Georges était tout ce qu'il y avait eu d'heureux dans ses heures heureuses, car les paroles de son amour, si voilées, si timides qu'elles eussent été, peuplaient seules sa mémoire.

Georges de Minville est tout à la fois pour elle un bonheur et une crainte.

Elle monta, comme une personne endormie, le grand escalier des Tuileries; sa tête se balançait sur ses épaules, et semblait prête à s'incliner sur elles, alourdie par une fatigue mortelle; ses jambes tremblaient à chaque marche, et son cœur repoussait par ses battements la ceinture de sa robe.

La comtesse de Baudrimont s'aperçut de l'état dans lequel se trouvait sa belle-fille et elle l'attribua à l'émotion de la cérémonie à laquelle elle se rendait.

— Rassurez-vous, ma chère Marie, lui dit-elle, réprimez vos terreurs, soyez supérieure à ces enfantillages de jeunes femmes Le roi vous accueillera avec une grande

bonté, mon enfant, tâchez de n'être point embarrassée en lui répondant

A la voix de sa belle-mère Marie rappela ses esprits troublés et reprit un peu d'assurance.

Le grand escalier était franchi, la salle des gardes s'ouvrit devant elles et se présenta, toute resplendissante de lumières, de dorures et des brillants uniformes des officiers de la maison royale. A chacune des portes de cette salle, des factionnaires se reposaient sur leurs armes, et leurs camarades rangés sur le passage des femmes qui se rendaient à la réception du roi, examinaient avec une maligne causticité et passaient en revue les toilettes de cour des arrivantes.

Comme la vicomtesse de Baudrimont et

ses deux présentatrices se trouvaient sur le seuil du salon de la Paix, le garde-du-corps qu'elles y rencontrèrent sembla éprouver à leur vue un douloureux moment de surprise. Son fusil, qu'il tenait en ses mains croisées sur le devant de sa poitrine, échappa à leur étreinte, et la crosse, en arrivant à terre, produisit un bruit sourd encore amorti par l'épais tapis qui recouvrait le parquet.

Ce bruit attira l'attention de Marie. Elle tourna ses yeux vers l'endroit d'où il partait, et la même surprise, la même émotion pénible qu'avait paru éprouver le garde-du-corps, dont le fusil avait par son retentissement éveillé son attention, se manifesta dans toute sa personne. Un moment elle suspendit sa marche, son regard se fixa d'une manière étrange sur le regard troublé du garde en faction, ses

lèvres parurent vouloir s'ouvrir pour prononcer une parole; mais cette parole expira dans sa bouche.

Il lui sembla que toutes les rêveries, toutes les pensées qui avaient assailli sa tête depuis quelques heures, venaient de prendre un corps, de se revêtir de réalité. Pour un moment, elle mit en oubli et le lieu où elle se trouvait et les gens qui l'entouraient; elle fut tout entière absorbée par le fantôme de sa jeunesse, qui venait de se dresser devant elle sous la figure de Georges de Minville.

Pendant cet instant de trouble et d'étonnement le prince de Fiennes entra dans la salle des Gardes. A la vue de Marie arrêtée, pâle et immobile, loin de sa belle-mère et de la comtesse de Vauxclairs, devant un simple garde, dont l'émotion

paraissait au moins aussi grande ; il comprit qu'il arrivait enfin à connaître la cause inconnue pour lui, jusqu'à ce jour, des tristesses de sa jeune amie. Alors, avec cette inquiète délicatesse de la véritable amitié, il craignit que d'autres yeux que les siens ne s'aperçussent de ce qui se passait, et n'en tirassent des conséquences défavorables à la réputation de la vicomtesse de Baudrimont. Il se hâta de traverser l'espace qui le séparait de Marie, et s'approchant d'elle avec empressement :

— Madame, lui dit-il, madame votre belle-mère vous attend dans le salon voisin, elle s'inquiète de ne pas vous voir arriver, vous sentiriez-vous souffrante ?

Marie, sans répondre un seul mot, rejoignit mesdames de Baudrimont et de Vauxclairs, qui s'empressèrent près d'elle en la voyant pâle et tremblante.

Quant à Georges de Minville, dès que le prince de Fiennes se trouva en face de lui, il reprit son arme et frappa trois fois du talon de sa botte le tapis du salon.

Car le prince de Fiennes était pair de France.

AVEUX.

Il se dit qu'il y avait plus de bonheur et de gloire à être aimé en dépit des hommes et de la destinée, qu'à obtenir sans peine et sans péril une affection légitime.

GEORGES SAND.

ZOEVA.

XVIII.

La présentation de la vicomtesse de Baudrimont avait eu lieu, et chacune des personnes présentes à cette cérémonie s'était étonnée de l'air souffrant et inquiet de cette jeune femme; le roi lui-même s'était informé avec bonté des causes du malaise dont elle paraissait souffrir. Mais à toutes les questions qui lui étaient faites, Marie

répondait avec douceur qu'elle n'éprouvait aucun malaise, qu'elle se sentait fort bien portante.

Personne, heureusement, n'avait assisté à la reconnaissance de Georges et de Marie dans la salle des Gardes; cette rencontre demeurait un secret entre Marie, Georges de Minville et le prince de Fiennes.

Le moment était arrivé où l'épreuve la plus forte, celle qu'elle avait le plus redoutée dans ses prévisions, se rencontrait enfin sur sa route. Elle sentait tout ce que son cœur renfermerait de faiblesse pour lutter contre les charmantes séductions d'un amour qui commençait ses souvenirs avec les plus anciens souvenirs de sa vie. Puis, dans la solitude d'affections qui lui avait été faite, elle cherchait en vain quelle protection la sou-

tiendrait à travers cette pénible épreuve, lui aiderait à combattre son propre cœur.

Un seul instant elle était demeurée en présence de Georges de Minville; leurs regards s'étaient rencontrés pendant un bien court espace de temps, pas une parole n'avait été échangée entre eux; et cependant Marie avait lu dans la physionomie de Georges, dans le reproche de ses yeux, dans leur interrogation muette, que l'amour dont il lui avait fait entendre les aveux discrets et voilés, et dans le jardin de la rue Saint-Louis, et pendant leur promenade sur les bords de la pièce d'eau des Suisses, s'était non-seulement conservé intact, mais encore avait grandi, s'était accru de toute la puissance des années écoulées depuis cette ineffaçable journée.

Marie avait de nouveau subi l'influence

de ce regard profond et magnétique qui jadis avait eu sur elle tant de pouvoir : la présence inattendue de Georges avait opéré sur son organisation nerveuse une commotion sous le coup de laquelle elle se sentait complétement abattue; ses idées se brouillaient dans sa tête, elle n'était plus certaine de les retenir bien nettes et bien lucides.

La nuit se passa pour elle dans une agitation inquiète qui ne lui laissa pas une minute de sommeil; elle se demandait avec tristesse quelle suite allait avoir cette rencontre qu'elle avait faite de Georges de Minville; comment il lui serait possible de ne pas le recevoir. Quelle serait son attitude en sa présence? par quel empire elle saurait, elle toute jeune femme abandonnée à ses propres forces, commander tout à la fois et à l'impétuosité de Georges

et aux faiblesses secrètes de son propre cœur.

Et, d'un autre côté, quelle raison pour ne pas le recevoir s'il se présente? lui l'ami de sa jeunesse, presque son frère; lui que leurs deux pères avaient associé aux travaux, aux jeux, à tous les actes de sa vie.

Quand le matin parut, que les premières lueurs de l'aurore vinrent percer les rideaux de ses fenêtres, Marie s'empressa de se lever, espérant ainsi se soustraire aux tortures morales qu'elle avait trouvées dans l'agitation de l'insomnie; elle voulut en vain fuir ses pensées, échapper au trouble qu'elles apportaient en son âme : tous ses efforts furent impuissants ; l'image de Georges ne pouvait s'effacer; elle changeait de place et la suivait partout.

Marie, oppressée, tremblante et vaincue en son cœur, voulut invoquer le secours du Dieu des affligés, du Dieu qui vient en aide au faible, aux malheureux et à ceux qui souffrent. Les paroles de la prière expirèrent sur ses lèvres; ses mains jointes retombèrent sur ses genoux; et comme affaissée sur elle-même, elle demeura les yeux fixes, plongée dans une inquiétude sans pensée, sans énergie, et presque sans vie.

Vers neuf heures du matin, sa femme de chambre entra dans son appartement, et fut étonnée de la trouver déjà levée; elle lui remit un carton qui, le matin même, avait été déposé pour elle chez le concierge de l'hôtel, et qui ne portait sur son couvercle aucune suscription.

En le recevant des mains de sa femme de chambre, Marie éprouva comme le pres-

sentiment d'une nouvelle douleur; elle hésita à l'ouvrir en sa présence, craignant dans l'état de faiblesse où elle se sentait, de n'être point assez maîtresse d'elle-même pour réprimer un premier mouvement qui pourrait trahir toutes ses agitations.

Une conviction intérieure, profonde et fatale, l'avertissait que ce mystérieux carton renfermait l'explication de la rencontre que la veille elle avait faite de Georges; qu'il contenait une question ou une réponse à ce que ni l'un ni l'autre n'avaient osé se demander au milieu de leur surprise mutuelle.

Longtemps Marie fut obligée de dissimuler son impatience, d'affecter les dehors d'une tranquille indifférence, jusqu'à ce que les soins ordinaires que sa femme de

chambre donnait le matin aux préparatifs de sa toilette fussent terminés. Puis, quand elle se vit seule, elle poussa le verrou de sa porte et revint pleine tout à la fois de curiosité et de crainte vers ce carton, qu'elle tremblait d'ouvrir, et dont elle avait hâte cependant de connaître le contenu.

Après quelques minutes d'incertitude, elle en arracha violemment le couvercle, ne trouva qu'un bouquet de roses et de violettes, et sur un carré de papier son nom de jeune fille,

MARIE DE VERDUN.

Ce bouquet, son envoi mystérieux, son nom de jeune fille tracé d'une main dont elle ne pouvait méconnaître l'écriture. Le reproche amer que contenait cet envoi

si simple et pour ainsi dire si muet en apparence, la frappèrent d'une douleur cruelle.

Me reprocher de l'avoir oublié, dit-elle, quand mes nuits et mes journées sont troublées par la pensée de tout ce que nous avons été l'un pour l'autre; par la pensée de notre amitié d'enfants, dont je me rappelle dangereusement pour mon repos actuel les pures délices. Me reprocher de l'avoir oublié, mon Dieu, s'écriait-elle dans d'autres instants, quand la sainte croyance que vous avez daigné placer en moi, quand les idées religieuses que cette croyance a fortifiées en mon âme, sont à peine assez puissantes pour me défendre contre l'amour que j'éprouve pour lui et que je suis forcée de m'avouer à moi-même.

Une pensée d'un doute dangereux tra-

versa son esprit et la fit trembler sous la violence de son impression.

Il me croit heureuse dans mon mariage ; il songe peut-être que l'amour a présidé aux nœuds de ce fatal hymen, que je déteste.

Puis, rougissant par un mouvement de pudeur dont elle fut loin de comprendre la culpabilité :

Non, non, murmura-t-elle, je ne suis plus mariée; mon mari lui-même m'a ôté une partie de la culpabilité que je pouvais avoir aux yeux de Georges, il s'est lassé des froides tendresses par lesquelles je répondais à l'emportement des siennes.

Je ne suis plus mariée, je ne suis pas veuve..... Mais, hélas! dit-elle au milieu

de ses larmes en retombant comme anéantie sur son fauteuil ; je ne suis plus cette jeune fille ignorante des voluptés de ce monde, dans le cœur de laquelle il déposa jadis son chaste amour.

Navrée, éperdue, Marie laissa s'enfuir les heures de cette triste journée dans une sorte d'abattement et de désespoir, pour lesquels elle n'entrevoyait aucune consolation. L'heure du dîner s'approchait insensiblement ; il allait lui falloir paraître à table, apporter un visage, sinon gai, calme du moins, à ce repas où elle devait se retrouver en présence de son mari et de son oncle ; il allait lui falloir, par un violent effort sur ses chagrins secrets, reprendre une sorte de liberté d'esprit qui lui permît de se mêler à la conversation ; elle essaya d'abord, sans espérer pouvoir y parvenir, de ressaisir quelqu'empire sur elle-même ; peu à peu

ses yeux perdirent de leur rougeur, ses nerfs, contractés, rendirent à toute sa personne, par l'irritation qu'ils lui communiquèrent, une force factice et animée. Sa femme de chambre l'habilla, et elle put paraître en présence de son oncle et de son mari sans qu'aucune trace de ses douleurs vînt en accuser la violence.

Cependant le dîner se passa silencieusement; le marquis de Polvil semblait préoccupé d'affaires importantes, qui probablement se résumaient en tracasseries de cour, en tribulations de palais.

Le vicomte de Baudrimont mangea peu, parla moins encore : sa voiture attelée l'attendait à la porte; le dîner lui parut être d'une mortelle longueur. Ses regards distraits se portaient de son oncle aux différents services du dîner, et l'impatience la

plus vive se décelait dans son attitude, dans ses gestes, dans les quelques paroles qu'il laissait tomber à de longs intervalles.

Vers huit heures du soir, Marie se trouva de nouveau seule. Craignant de retomber dans les émotions du matin, elle se fit apporter une lampe dans son boudoir, et voulut essayer de lire. Elle prit sur une petite table, servant de bibliothèque usuelle, le premier volume qui s'offrit à ses regards, l'ouvrit, et ses yeux virent des mots, ses lèvres les prononcèrent sans que leur cadence, le son monotone qu'ils produisaient en étant prononcés à haute voix, éveillassent aucune idée dans son esprit. Enfin les deux parties de son être, c'est-à-dire la partie morale et la partie physique agissaient toutes deux, indépendantes l'une de l'autre

Sa bouche lisait, son esprit n'entendait pas.

Bientôt elle ne prononça plus les mots de sa lecture de somnambule qu'à de longues distances; puis ils devinrent presque des sons inarticulés, et tout à coup ils cessèrent, et le livre tomba sur ses genoux. Alors vinrent bourdonner à son oreille tous les bruits qui attestent le silence, et celui du balancier de la pendule, et les craquements des meubles, et jusqu'aux bruissements de sa robe de soie, que le plus léger de ses mouvements froissait contre son fauteuil.

Un domestique ouvrit la porte à laquelle elle tournait le dos; Marie n'entendit rien.

— Le prince de Fiennes, dit-il en lais-

sant passer cet ami véritable, qu'une tendre inquiétude, qu'un pressentiment de la vérité amenaient comme une sœur de la Charité au pied d'un lit de douleur.

Marie, entièrement absorbée en ses pensées, demeura immobile, les paupières baissées et les yeux fixes, les mains étendues sur son livre, dont elles brisaient les pages repliées sous leur pression.

Le prince de Fiennes s'arrêta à la vue de cet étrange spectacle; ce n'était plus la jeune et belle vicomtesse de Baudrimont qu'il avait devant lui; c'était un être presque défiguré par une souffrance intérieure, dont tous les muscles de son visage se montraient contractés; c'était une pauvre femme que l'on aurait crue frappée d'une atteinte de catalepsie.

La vie, le mouvement, la pensée, paraissaient anéantis en elle, et si les pulsations inégales de ses artères n'eussent indiqué la circulation du sang, on aurait pu croire que l'on avait devant les yeux un corps humain surpris dans le sommeil par la mort.

Le prince de Fiennes contemplait la jeune Marie avec un mélange de pitié et de douleurs.

Voilà donc ce que le mariage a su faire d'une aussi douce créature, pensait-il voilà donc ce qu'elle a gagné à perdre sa couronne de jeune fille. Hélas! quel fatal secret peut-elle enfermer en son cœur? Je crains de le sonder, et pourtant qui la soutiendra, qui marchera près d'elle pour tâcher d'écarter de sa route la vaine curiosité du monde et le sarcasme des envieux ?

— Madame, dit-il à haute voix en s'adressant à Marie, dans l'espoir de la réveiller de son immobilité et de sa stupeur, quelle souffrance s'est emparée de vous? Pourquoi la pâleur qui couvre vos joues? Pourquoi l'anéantissement dans lequel je vous vois tombée?

A ces mots Marie releva ses paupières d'un air étonné; elle fixa sur le prince de Fiennes un regard vague et sans pensée : le bruit des paroles était venu à son oreille ; mais elle n'avait rien entendu, elle ne voyait rien encore.

— Que me veut-on, qui y a-t-il? murmura-t-elle d'une voix faible.

Puis, reprenant peu à peu ses sens, elle se dressa sur son séant, ouvrit tout à fait les yeux, et reconnut le prince de Fiennes.

— C'est vous, prince, lui dit-elle; pardonnez-moi si je ne vous ai pas aperçu quand vous êtes entré. Ce soir je suis un peu souffrante, j'ai des assoupissements qui m'accablent.....

Et sa phrase resta inachevée.

— Qu'éprouvez-vous donc, madame? quel mal vous torture?

— Je ne sais.... presque rien,.... peut-être de la fatigue....

Le prince de Fiennes ne répondit d'abord par aucun mot à ces phrases entrecoupées dont Marie avait essayé de repousser l'interrogation qui lui était faite; quelques minutes de silence s'écoulèrent de part et d'autre dans une sorte d'attente. Le prince de Fiennes s'était assis; son fauteuil

touchait presque celui de Marie. De cette position rapprochée il entendait les battements de son cœur, et voyait l'agitation comprimée de toute sa personne ; il savait depuis longtemps avec quel noble courage elle luttait contre les peines du cœur ; profondément ému par la pitié, et tous les sentiments d'une sainte amitié, qui s'agitaient au fond de sa poitrine, il prit la main de Marie, la serra dans les siennes et lui parla ainsi :

— Laissez-moi, mon enfant, vous donner ce nom ; car mon âge m'y autorise presque, et je ne sais de quel autre nom, je pourrais vous appeler, qui exprimât mieux l'affection que vous m'inspirez.

Marie, en signe d'assentiment, répondit à la pression de la main qui retenait les siennes.

— Laissez-moi aussi, ma chère enfant, vous parler avec l'abandon et la tendresse d'un père et d'un ami bien véritable. Vous souffrez, non-seulement du corps, mais encore de l'âme; depuis longtemps je le craignais, aujourd'hui ma crainte s'est changée en certitude.

Marie ne put retenir un tressaillement qui l'agita comme le vent agite une feuille d'arbre.

— Oh! ne tremblez pas, reprit le prince de Fiennes, n'ayez aucune terreur de moi et des connaissances que j'ai pu acquérir sur l'état de votre âme. Je ne suis point un médecin, je ne suis qu'une pauvre sœur de la Charité, qui veille les malades et qui verse des baumes adoucissants sur leurs plaies. Ainsi, mon enfant, soyez sans crainte, et ne redoutez point de me laisser lire dans votre cœur. Du jour où je vous ai

vue, du jour où j'ai pu connaître votre famille, apprécier votre caractère, juger votre entourage et la position qui vous était faite; de ce jour-là je vous ai prise dans une grande pitié, et j'ai prévu qu'il viendrait un moment où vos chagrins dépasseraient votre courage.

Ce jour, ce moment, sont arrivés; mon amitié s'y était préparée : maintenant me voici près de vous, prêt à vous dire toute ma pensée, prêt à vous parler comme un ami sincère, et non comme un censeur rigoureux, ou, si vous le souhaitez, résolu à me taire et à vous voir souffrir, cherchant à calmer vos souffrances sans vouloir en pénétrer la cause.

Choisissez, entre mon silence ou une confiance sans bornes.

— Parlez, répondit faiblement Marie.

CONSOLATIONS.

Quand j'ai pu en aimer un autre c'est que je ne vous connaissais pas, je vous cherchais, sans vous rencontrer, vous seul pouviez remplir mon cœur, répondre à ses immenses besoins, avec vous seulement je pouvais former une union indissoluble, vous êtes mon premier amour : car vous êtes le véritable; on n'aime qu'une seule fois.

XIX.

— J'avais deviné que votre cœur enfermait un secret douloureux, même avant la soirée d'hier, qui est venue confirmer cette croyance.

Marie cacha sa figure dans ses deux mains.

— Oui, ma noble amie, reprit le prince

de Fiennes, j'avais pressenti les peines de votre vie avant de la connaître, et.... permettez-moi de vous parler avec toute la franchise d'un entier dévouement.... rien de ce que j'ai vu hier, rien de ce que j'ai pu penser depuis ce moment ne m'a surpris.

Je n'accuserai pas votre mari, je ne chercherai point à aggraver les torts qu'il peut avoir envers vous; je ne vous parlerai ni de sa conduite présente ni de sa conduite passée.... Mais je n'ai trouvé pour vous que de la pitié en mon âme; mais je me suis associé à toutes les tribulations de votre cœur. Si mon expérience du monde me fait entrevoir les malheurs qui vous attendent, la réalité de mon affection m'aveugle peut-être à ce point, qu'elle me fait entrevoir aussi la possibilité de me placer à vos côtés, comme un soutien et un défenseur

dans la lutte que vous aurez à supporter contre le monde et contre vous-même.

Bien jeune encore, ma pauvre amie, vous vous trouvez déshéritée de ces affections qui font la force et la vertu des femmes. Vous n'avez près de vous que des gens inhabiles à s'interposer entre les périls qui vous menacent et la séduction dont ils sont accompagnés. Vous n'avez ni protecteur, ni amis.

Voulez-vous de la protection de mon amitié?

Vous n'avez ni un père ni une mère dont la tendresse puisse vous éclairer, vous soutenir, vous défendre si vous résistez, et qui vous consolent, vous soutiennent et vous défendent encore si vous succombez.

Acceptez-vous l'affection paternelle que

mon cœur vous offre avec toute l'ardeur d'une invincible persévérance ?

Marie laissa retomber sur ses genoux ses mains, qui cachaient sa figure couverte de rougeur; puis les tendant avec une énergique résolution vers le prince de Fiennes :

— Oui, lui dit-elle, j'accepte l'affection paternelle que vous m'offrez; oui, je réclame votre sainte et précieuse amitié, votre aide, votre secours, votre protection.

Et suffoquée par ses sanglots elle se prit à pleurer.

Le prince de Fiennes laissa passer ce premier paroxisme de douleur sans chercher à l'interrompre ni à le calmer. Il at-

tendit que cette première suffocation se fût apaisée d'elle-même pour reprendre la parole. Quand, enfin, il supposa que Marie revenait à plus de sang-froid, il lui dit :

— Aurez-vous en moi une noble et entière confiance? m'ouvrirez-vous votre cœur? m'y ferez-vous lire sans regrets?

— Oui, mon ami, répondit-elle; oui, vous lirez dans mes plus secrètes pensées comme moi-même; oui, je vais vous livrer tout mon passé comme je vous associerai à mon avenir, sans réserve, sans hésitation. Vous, vous me comprendrez; vous aurez pitié de ce que je souffre et de ce que j'ai souffert. Vous êtes la seule personne qui, jusqu'à ce jour, m'ayez tendu la main. Oh! merci; mon cœur s'est soulagé par des larmes, et c'est à vous que je

dois cette consolation, tout à la fois amère et douce.

Alors, avec le pudique abandon d'une chaste intimité, Marie déroula devant le prince de Fiennes tous les événements de sa vie; elle raconta son enfance calme et heureuse, écoulée sous la protection de deux pères; elle dit l'amitié de son frère d'adoption; les progrès de cette amitié et l'insensible entraînement qui l'avait amenée aux aveux timides et inquiets d'un sentiment plus ardent, plus vif, mais dont en ces jours de jeunesse elle avait ignoré et le danger, et le nom, et les exigences. Elle dit encore toutes les pensées qui avaient depuis lors occupé son âme; comment le souvenir de Georges de Minville s'était trouvé plus fort que tous les événements, que toutes les causes qui auraient dû l'étouffer.

Marie raconta sa douleur à la mort de son père; son arrivée chez son oncle; l'isolement de cœur dans lequel elle avait vécu depuis; elle fit au prince de Fiennes un récit touchant de la peine cruelle qu'elle ressentit par la rupture des derniers liens de ses premières affections, quand le baron de Minville mourut loin d'elle et laissa deux orphelins sur cette terre.

Je compris alors que l'affection qui m'unissait à Georges était plus qu'une simple affection. Je découvris, dit-elle en rougissant, qu'il possédait plus que mon amitié de sœur ; malgré moi, je pensais constamment à lui, le jour dans mes longues solitudes, la nuit pendant mes insomnies et même pendant les rêves de mon sommeil....

La pauvre jeune femme hésita quelques

secondes..... Je vous ai promis la vérité tout entière.... Je vous ai juré de vous faire lire en mon cœur comme j'y lis moi-même..... Je ne dois donc rien vous cacher, monsieur, et j'ai eu tort de dire *malgré moi.* Non, ce n'était point malgré moi que je m'occupais de lui; non, je ne cherchais point à chasser l'image, le souvenir de Georges, sans cesse présents à ma pensée.

Il faut que vous me jugiez telle que je suis, avec toutes mes faiblesses. Eh bien! monsieur, je nourrissais en moi cette fatale passion, sur l'empire de laquelle le temps et une faible expérience m'avaient éclairée; chaque jour je sortais de cette cassette de bois, qui est là, près de vous, sur une table, le bouquet que Georges m'avait donné.....

Ce bouquet s'y trouve encore...

— Pauvre enfant! murmura d'une voix faible le prince de Fiennes.

— Oh! oui, monsieur, bien pauvre et bien misérable enfant, reprit Marie; je me suis mariée avec un autre amour que celui de mon mari dans le cœur. Je me suis mariée, espérant le vaincre, il est vrai, mais encore dominée par lui.

M. de Baudrimont m'entoura d'abord des soins et des tendresses d'une affection plus qu'ordinaire; je crus qu'il m'aimait véritablement; je le crus à l'ardeur de l'amour qu'il me montrait, à l'espèce d'enivrement dans lequel il fit s'écouler les premiers jours de mon mariage. Que vous dirai-je? je fus trompée par ces faux-semblants de passion; je me reprochai la froideur par laquelle je répondais à sa tendresse, et je me montrais plus tendre, et

je m'appliquais de bonne foi à lui donner toute l'affection dont j'étais capable.

J'eus tort alors, sans doute, mais je ne brûlai pas le bouquet de Georges de Minville ; cependant je n'ouvrais plus la cassette dans laquelle il était enfermé.

A cette partie de ses aveux, Marie parut vouloir reprendre tous ses souvenirs et son courage pour ce qui lui restait encore à dire; elle s'interrompit quelques instants, et sembla contenir avec peine, les battements précipités de sa poitrine, de tout l'effort de ses deux mains. La rougeur qui avait empourpré sa figure fit place à une pâleur terne; ses yeux devinrent fixes et cernés d'une teinte bleuâtre. Le prince de Fiennes s'aperçut à ces symptômes qu'elle souffrait moralement, plus que ses forces ne pouvaient peut-être supporter de souffrances.

— Calmez-vous, lui dit-il, mon enfant; suspendez votre récit, remettez à un autre moment l'aveu de vos dernières douleurs, que j'entrevois, hélas! Vous n'êtes pas actuellement en état de continuer à parler de ces choses qui vous agitent, rouvrent d'anciennes blessures et vous en font de nouvelles.

— Non, je continuerai ma triste narration, répondit Marie; je vous dirai tout aujourd'hui : je me sens assez de force et de courage pour rouvrir les blessures de mon cœur, peut-être un autre jour n'en aurai-je pas autant.

La croyance que j'avais en l'amour de M. de Baudrimont dura deux mois; pendant deux mois je forçais ma froideur à disparaître, j'imposais silence aux sympathies de mon âme, qui se révoltaient de ten-

dresses qu'elles n'éprouvaient pas. Enfin, monsieur, mon mari dut croire que je partageais les sentiments que lui me témoignait. Alors, nous revînmes à Paris; car ces deux mois s'étaient écoulés dans la solitude du château de Logeré, délicieuse retraite située sur le bord de la Loire, et que mon beau-père nous avait donnée.

Nous revînmes donc à Paris; l'amour de M. de Baudrimont, qui n'avait été qu'un caprice, qu'une fantaisie, disparut complétement; il se livra à toutes les folles joies d'une vie dissipée, et je restais seule, abandonnée à mes pensées, à mes regrets, et, plus que tout cela encore, à l'idée poignante que j'avais prodigué ma tendresse, et les preuves d'un amour qui ne lui appartenait pas, à un homme sans amour et sans tendresse pour moi.

Hélas! connaissez toute ma faiblesse, ap

prenez ce qu'il y a de misère dans le cœur de la femme à laquelle vous avez promis un peu d'amitié. Cet instant de désillusionnement fut cruel ; je me sentis souillée par ces deux mois d'un amour qui m'avait été volé; j'eus honte de l'hypocrisie à laquelle je m'étais contrainte ; il me sembla que j'avais de graves torts envers Georges de Minville; il me sembla que l'abandon que j'avais fait de son souvenir était presque un crime. Je m'entourai dans une pensée de réparation de tout ce qui me venait de lui ; il revint en mon cœur plus puissant qu'il n'y était jamais entré; je sentis quel empire il exerçait, malgré son éloignement, sur toutes mes facultés; et, j'aurais donné la moitié de ma vie pour le revoir une fois, une seule fois!..... j'avais peur, monsieur,..... oui, cependant j'avais peur de le rencontrer.

— Et, demanda le prince de Fiennes, vous l'avez rencontré.

— Vous m'avez trouvée, prince, comme paralysée par sa présence inattendue ; vous m'avez sauvée en m'arrachant à ma surprise : sans vous, toute la cour lisait mon trouble dans ma contenance, et les suppositions pouvaient arriver bien près de la vérité; sans vous, enfin, j'étais perdue. D'un seul coup d'œil vous avez tout deviné et tout réparé en me rappelant à moi-même.

Mais puisque je vous parle comme à mon père; puisque vous recevez toute ma confiance, vous saurez aussi l'état de mon cœur en ce moment, et vous serez indulgent pour ma faiblesse, et vous ne me jugerez point avec trop de sévérité, parce que vous ne trouverez point en moi toute la force que vous désireriez voir en votre amie.

— Parlez, parlez, ma pauvre enfant, parlez, ma fille; puisque vous voulez bien me regarder comme votre père.

— Eh bien! je sens que depuis que j'ai revu Georges de Minville il a acquis sur moi encore plus de puissance. Le bouquet qu'il m'a envoyé ce matin, reproche muet et douloureux; hier, le regard sombre et triste de ses yeux, m'ont troublée profondément. Maintenant j'ai peur de lui, absent comme présent. Oh! oui, j'ai peur, j'ai grand'peur; car, comprenez-le bien, monsieur, je l'aime de toute mon âme, et je ne veux jamais le lui avouer.

Marie avait achevé son récit; elle avait épanché son cœur: ses forces, son courage, étaient épuisés. Elle ne put contenir plus longtemps les pleurs qui gonflaient ses

paupières; elle les laissa couler sans plainte ni sanglots.

— J'avais deviné, Marie, une partie de ce que vous venez de m'avouer avec tant de franchise, et mon amitié ne vous en avait été que plus acquise. Vous avez souffert, vous souffrez cruellement, et vous souffrirez peut-être plus encore; mais rappelez-vous que je vous suis attaché par tous les liens qui font les amitiés solides et durables, par l'estime et par la pitié que vous m'avez inspirées.

Vous vous trouvez dans une position bien difficile; votre oncle, le marquis de Polvil, est tout entier aux devoirs de sa position à la cour : d'ailleurs, peut-être ne vous comprendrait-il pas.

Votre mari vous néglige !....

Votre belle-mère ne peut rien pour vous, ni vis-à-vis du monde, ni vis-à-vis de vous-même. Ainsi, vous êtes seule, complétement seule dans votre intérieur. Vous n'avez que mon affection, et j'ai bien peur qu'elle ne soit insuffisante à vous préserver des dangers de votre position, si vous ne réveillez tout votre courage, l'énergie de votre caractère et les vertueuses résolutions de votre cœur, car c'est vous qui devez vous secourir vous-même; en vous, enfin, est votre salut.

Je vous plains, vous, Marie, et je plains aussi votre ami, Georges de Minville; la destinée vous a été cruelle à tous deux: elle a séparé vos deux existences unies par toutes les sympathies du cœur. Vous souffrez, mais vous n'avez ni l'un ni l'autre aucun remords, aucune faute dont puissent être troublés vos esprits. Oh! croyez-moi,

évitez de vous rencontrer; évitez-le surtout, vous, Marie, dont le cœur est si pur, dont l'âme est si saintement religieuse. Vous auriez, ma pauvre amie, quelques jours d'un bonheur bien troublé, suivis d'agitations et de peines cruelles.

Moi, je serai votre ami à tous deux; je tâcherai de vous tracer à tous deux la voie la meilleure qu'il me sera possible de vous indiquer. Georges, dès ce jour, devient mon protégé, je me charge de lui; sans qu'il le sache, je me constitue son tuteur, et je vous réponds de son avenir. Je vous aime tous deux, pauvres enfants si malheureusement rejetés loin l'un de l'autre. Je vous aime dans votre vertu comme je vous aimerais dans vos fautes; ainsi, songez que je veux être votre refuge, votre consolation, quelle que soit la position dans laquelle vous vous trouverez.

Mais vous, Marie, écoutez-moi ; la solitude de votre hôtel ne vous est pas bonne : elle vous laisse trop en proie aux idées dangereuses dont vous êtes préoccupée. Il ne vaut rien pour les cœurs malades de s'enfermer avec leurs tristesses, de s'en repaître et de fuir la distraction du monde. Vous redoutez l'empire de cette passion que vous portez secrète en vous-même, évitez de vous trouver seule avec sa voix intérieure. Voyez la société, allez aux fêtes, aux réunions, montrez-vous partout où la fatigue et la distraction peuvent se rencontrer ; fuyez-vous, enfin, pour fuir le poison que vous portez en votre cœur : et peut-être guérirez-vous....

— Guérir ! murmura la pauvre Marie. Mais que restera-t-il en moi ?

— Votre guérison sera du calme, votre

amour veillera doux et pur, comme la lampe d'un sanctuaire; il se changera en une amitié qu'aucune autre ne pourra égaler. Voulez-vous essayer cette guérison; quelqu'amertume que vous offrent les premiers remèdes, me promettez-vous de ne pas vous rebuter et de persévérer?

— Oui, je vous le promets, répondit Marie d'une voix presque éteinte; mais votre amitié ne m'abandonnera pas, elle me soutiendra dans les moments difficiles; et si je repousse de mes lèvres la coupe salutaire, vous me la présenterez de nouveau, n'est-ce pas?

— Je vous le promets, ma noble amie; maintenant calmez-vous, calmez vos nerfs irrités, sortez de cet abattement qui vous donne une fièvre qui peut vous être bien mauvaise. Je vais vous quitter, parce qu'il

faut que vous vous couchiez de bonne heure, que vous répariez vos forces, et que vous nous montriez demain une figure rose et souriante chez la comtesse de Montagny.

— Quoi! demain chez la comtesse de Montagny..... Oh! laissez-moi encore huit jours pour me préparer à la nouvelle existence que vous m'imposez.

— Non, pas deux jours, demain vous viendrez chez la comtesse de Montagny; vous m'avez reconnu pour votre médecin, eh bien, je vous ordonne, de par *ma faculté*, d'obéir à ma prescription; vous avez voulu que si vous faiblissiez je vous présentasse deux fois la coupe, buvez, ma pauvre malade.

— J'obéirai, dit la vicomtesse de Baudrimont; vous voulez que je me repose, je

vais essayer de dormir, mais je ne vous réponds pas d'y parvenir.

— Essayez toujours, vous avez là sur votre table les poésies du jeune Saint-Clair, ce fade troubadour de la rive gauche de la Seine ; essayez de leur vertu somnifère, croyez-moi. Adieu, lisez ces poésies, elles vous plongeront dans le plus doux repos, je vous quitte ; bonsoir, et à demain.

— Bonsoir, mon maître et mon docteur.

ESSAIS DE GUÉRISON.

> Qui osera interpréter hardiment ses actions et qui pourra dès le premier coup-d'œil, savoir le secours qu'il convient d'apporter à ses douleurs?
>
> *Stello*, comte A. DE VIGNY.

XX.

A PARTIR de cette convention établie entre la vicomtesse de Baudrimont et le prince de Fiennes, l'hôtel du marquis de Polvil changea complétement d'aspect ; de sombre et presque désert, il devint bruyant et brillant, les visites s'y succédèrent sans interruption, la cour de cet hôtel se remplissait chaque matin de voitures, et le

soir les domestiques veillaient fort tard pour attendre le retour de leur jeune maîtresse, que l'on commençait à citer comme une des femmes les plus élégantes et les plus recherchées du faubourg Saint-Germain.

Le vicomte de Baudrimont apprit ce complet changement dans la vie de sa femme avec une sorte de satisfaction.

— Elle se forme, disait-il, elle s'habitue à notre manière de vivre. Je craignais, je l'avouerai, des scènes et des pleurs, mais elle est parfaitement raisonnable; elle a compris cette indépendance qui fait les bons ménages.

L'apparition de la vicomtesse de Baudrimont dans les salons du noble faubourg fut marquée par les plus grands succès. Elle

eut bientôt une foule d'adorateurs, une cour adulatrice , quelques mois suffirent pour qu'elle fût classée parmi les beautés à la mode.

Sa grâce et son esprit pouvaient à eux seuls la faire remarquer entre toutes les autres jeunes femmes ; elle possédait sans doute plus de qualités solides qu'il n'en faut ordinairement pour attirer à soi tous les hommages, mais par-dessus toutes ces qualités, brillait en elle pour les gens du monde , un inappréciable avantage.

La vicomtesse de Baudrimont, personne ne l'ignorait, était négligée de son mari.

Du jour où cette importante qualification de femme négligée lui fut bien et duement reconnue, la foule des séducteurs et des *roués* au petit pied, se rapprochant d'elle,

daigna jeter les yeux sur ses mérites, et l'enregistra au nombre des femmes dont il devenait bon de s'occuper.

Cette nouvelle Ariane mérite toutes nos consolations et tous nos soins, dit un soir, chez la duchesse de Chalux, le jeune comte de Blancé; ma parole d'honneur je la plains de toute mon âme, et si je n'étais accablé de mille aventures dont il faut cependant que je me débarrasse, je me chargerais de peupler de myrtes et de roses son île de Naxos.

— Je vous plains, lui répondit M. de Balandry; je vous plains réellement; c'est vraiment un supplice insupportable, un intolérable martyre, que cette nécessité dans laquelle vous vous trouvez de répondre à toutes les avances qui vous sont faites.

Le comte de Blancé ne s'aperçut pas de

la légère nuance d'ironie qui perçait à travers les paroles de commisération de M. de Balandry.

— Je vous assure, reprit-il, que je me verrai bientôt dans l'obligation de fuir Paris pour quelque temps : depuis ma liaison avec madame de Bonnières, je suis devenu très à la mode.

— Je ne savais pas, mon cher Blancé, que vous vous fussiez commis contre madame de Bonnières.

— Mais d'où venez-vous donc? vous que j'ai toujours trouvé si bien informé, vous ignoriez la compromettante conduite de madame de Bonnières à mon égard.

— Je l'ignorais, je vous l'assure.

— C'est vraiment délicieux, mon cher Balandry ; c'est inconcevable, car toute cette affaire a produit l'hiver dernier, le bruit le plus retentissant qu'il soit possible d'imaginer.

— Je vous en félicite bien sincèrement : et de ce bruit, de ce retentissement, sont venues toutes vos bonnes fortunes.

— Hélas ! oui ; actuellement, je suis harcelé, pourchassé, je n'ai pas un moment à moi : si je pouvais seulement disposer de quelques jours, je m'occuperais de la petite de Baudrimont, mais cela m'est impossible ; vous devriez vous en charger, vous, mon cher Balandry.

— J'aurais peur de ne pas réussir, je ne possède point comme vous de talisman qui m'ouvre tous les cœurs ; je n'ai pas d'his-

toires éclatantes qui m'ombragent de leurs glorieux lauriers; et puis, d'ailleurs, d'Aiguebelle a déjà commencé le siége de la place que vous me conseillez si obligeamment de circonvenir. Le voyez-vous, là-bas, dans le coin du salon, balançant sa prétentieuse nullité devant madame de Baudrimont, et lui débitant de fades paroles qu'il croit être d'irrésistibles séductions.

— C'est un garçon bien fat? grommela M. de Blancé.

— Mais qui donc n'est pas fat aujourd'hui, répondit M. de Balandry, avec un sourire moqueur.

— Je vous assure, Balandry, que la fatuité est bien passée de mode; il est permis d'avoir de la confiance, de l'assurance

même ; un homme doit savoir ce qu'il vaut et ne pas affecter de modestie déplacée, mais voilà tout ; la fatuité est un péché capital, car c'est un péché de mauvaise compagnie. Dieu m'en garde donc.

En disant ces derniers mots, le comte de Blancé tira sa montre.

— Déjà dix heures, oh !.... Je suis vraiment impardonnable..... Concevez-vous, mon cher, que l'on m'attend depuis neuf heures, parole d'honneur ! je l'avais oublié.

— Pressez-vous donc, moderne Lauzun, nos femmes du dix-neuvième siècle aiment peu qu'on les fasse attendre.

— Je ne le savais pas, dit en se retirant le comte de Blancé.

M. de Balandry haussa les épaules, et fut s'asseoir sur un pliant non loin du fauteuil sur lequel la vicomtesse de Baudrimont, étendue avec grâce, tâchait de paraître attentive à la conversation du marquis d'Aiguebelle.

— Êtes-vous du quadrille persan qui doit avoir lieu au bal de Madame ?

— Non, monsieur, répondit assez sèchement la vicomtesse de Baudrimont.

— J'en suis vraiment désolé, car ce quadrille sera quelque chose d'enchanteur ; j'avais espéré que vous y rempliriez un rôle.

— Et pourquoi, monsieur, aviez-vous eu cet espoir

— Ce m'eût été, madame, une occa-

sion de plus de me rencontrer avec vous, et cet honneur je le prise comme un véritable bonheur, ajouta-t-il plus bas.

— Marie le regarda, d'un air profondément étonné, un froid dédain se dessina sur ses lèvres.

— Vous êtes bien bon, monsieur d'Aiguebelle, d'attacher quelque bonheur à un si petit honneur; je pense que vous connaissez peu la valeur des mots que vous venez d'employer, ou vous êtes extrêmement prodigue d'exagérations.

— Je vous demande pardon, madame, répondit en se rapprochant le marquis d'Aiguebelle, je me suis fait mal comprendre; je mets beaucoup de prix à vous rencontrer, à pouvoir causer avec vous, et je puis appeler bonheur ces rencontres et ces causeries.

Marie, piquée de cette phrase, dont le ton avec lequel elle était prononcée augmentait singulièrement l'impertinence, se leva de son siége, et dit d'un air de persiflage poli :

— Je craindrais d'affaiblir votre bonheur, en le prolongeant, monsieur d'Aiguebelle, permettez-moi d'aller rejoindre ma belle-mère qui entre dans ce salon. Et faisant un léger signe de son éventail, la vicomtesse de Baudrimont, s'échappa et se perdit dans les groupes nombreux qui obstruaient toutes les parties de l'appartement.

— J'ai bien peur, dit la duchesse de Chalux, en se penchant vers l'oreille de M. de Balandry, que ce pauvre marquis d'Aiguebelle n'en soit toujours pour ses frais d'éloquence et de séduction.

— Peut-être, répondit M. de Balandry.

— Comment, peut-être, reprit la duchesse de Chalux, je voudrais bien savoir ce que vous entendez par ce mot :

Peut-ê tre?

—Ce que j'entends par ce mot, j'*entends*, madame la duchesse, que l'homme qu'une femme déteste le plus en apparence, qu'elle trouve le plus ennuyeux, le plus lourd, celui dont elle blâme le plus la conduite et le caractère, s'il est persévérant, s'il ne se rebute, ni ne s'intimide, peut finir par réussir.

— Quelle mauvaise opinion vous avez des femmes, monsieur de Balandry!

— Dites plutôt, madame la duchesse, quelle excellente opinion j'ai de leur bonté.

— Vous ne croyez à rien, monsieur de Balandry.

— Vous voyez au contraire, madame la duchesse, que je suis plus croyant que vous, car je crois à ce qui vous paraît incroyable.

— Vous ne vous laisserez jamais battre en arguties et en petites méchancetés, vous avez pris de bonnes leçons de votre ami, le comte de Saint-Germain; mais voyons, répondez-moi sérieusement, connait-on quelque adorateur plus favorisé de la jeune vicomtesse de Baudrimont, que ce *beau* d'Aiguebelle?

— Pas encore, madame, elle cherche et nous cherchons.

— C'est à dire que c'est une conquête glo-

rieuse et difficile à tenter. On la fait passer pour très-pieuse, cette petite vicomtesse.

— Tant mieux et *tant pis* pour ceux qui tenteront le chemin de son cœur, alors.

— Expliquez-moi d'abord le tant mieux, monsieur de Balandry.

— Eh! bien, madame la duchesse, *tant mieux*, parce que l'amour divin étant un amour très-exalté, il est possible d'alimenter cette exaltation par un second amour plus terrestre, qui emprunte au premier sa mysticité, sa forme et jusqu'à son langage.

— Mais c'est affreux, ce que vous dites là. Voyons maintenant le *tant pis*.

— *Tant pis*, car le premier amour, l'amour divin est le meilleur auxiliaire en

cas d'inconstance, il tient tout prêts de petits remords qui justifient tout.

— Vous êtes un abominable homme, monsieur de Balandry, on prendrait à vous écouter mauvaise opinion de l'espèce humaine.

— Pouvez-vous me dire, madame la duchesse, où l'on en prendrait bonne opinion?

— Je ne vous réponds plus, car vous me feriez dire ce que je ne pense pas.

— Je crois plutôt que vous pensez ce que vous ne voulez pas dire.

— C'est bon, c'est bon, dit la duchesse de Chalux en se retirant vers le second salon; vous êtes un vrai diable d'enfer!

La soirée se prolongea assez avant dans la nuit, les conversations s'animèrent, et la société se sépara en plusieurs groupes, qui, chacun, eurent leurs orateurs et leurs auditeurs plus ou moins nombreux, suivant les questions qui s'y trouvaient débattues.

Vainement, Marie, dans l'espoir de voir arriver le prince de Feinnes, tint constamment ses yeux fixés du côté de la porte d'entrée : vainement elle attendit avec inquiétude, comptant les minutes sur le cadran de la pendule, le prince de Fiennes ne parut point ; cependant il lui avait promis le matin même de ne point faire défaut à ce rendez-vous, qu'elle lui avait assigné. Enfin, deux heures et demie sonnèrent et comme il ne restait plus que trois ou quatre personnes dans les salons de la duchesse de Chalux, habitués ordinaires,

résumés indispensables des conversations de la soirée, elle se vit contrainte à partir, ne pouvant imaginer quelle cause avait retenu le prince de Fiennes, quelle affaire urgente l'avait fait manquer à sa promesse.

Toute la vivacité, toute l'animation dont elle avait fait preuve, pendant plusieurs heures, l'abandonnèrent une fois qu'elle fut remontée en voiture; le trajet qu'elle eut à parcourir pour regagner son hôtel lui parut mortellement long; il lui passait par la tête mille idées extravagantes sur l'absence du prince de Fiennes.

Manquerait-il déjà, aux engagements qu'il avait pris, serait-il déjà fatigué de son rôle d'ami, de confident, de protecteur, elle ne pouvait le croire, et cependant elle n'osait se fier à la pensée contraire, elle n'osait s'affirmer à elle-même qu'une cir-

constance ordinaire, qu'un événement le plus simple et le plus naturel avaient seuls mis obstacle à sa présence dans les salons de la duchesse de Chalux.

En arrivant à l'hôtel de Polvil, sa femme de chambre lui donna une lettre qui avait été apportée pour elle dans la soirée. A peine eut-elle fixé les yeux sur l'enveloppe qu'elle y reconnut l'écriture du prince de Fiennes ; alors, elle eut peur du contenu de ce billet, et sans oser l'ouvrir, elle le garda longtemps entre ses mains. Quand après s'être deshabillée elle se vit seule, elle rassembla son courage et brisa le cachet.

Son cœur battait violemment, elle tremblait d'avoir à apprendre quelque nouvelle complication fâcheuse de sa position. Son imagination frappée ne lui présentait autour

d'elle que des possibilités de malheur, il ne lui vint pas un seul instant en la pensée que quelque chose d'heureux pût lui être annoncé.

La lettre du prince de Fiennes, déployée et placée devant elle, lui paraissait un messager funeste, lui apportant quelque nouveau deuil dont son âme devait être flétrie. Enfin elle se décida à surmonter ses craintes et d'abord elle la parcourut rapidement, comme pour confirmer ou détruire à l'instant ses inquiétudes, puis d'un air plus calme, avec une physionomie presque joyeuse, elle la relut attentivement, s'arrêtant après chaque phrase, pour respirer la fraîcheur de la nuit dont sa poitrine oppressée avait besoin.

« Ma chère pupille, lui mandait le » prince de Fiennes, me pardonnerez-vous?

» m'absoudrez-vous? me tiendrez-vous
» quitte, avant toute explication, des repro-
» ches que semble mériter mon inexacti-
» tude de ce soir? Faut-il pour que vous
» me croyiez, que je vous dise, non, je
» n'avais pas oublié ma promesse, et si vous
» ne m'avez point rencontré chez la du-
» chesse de Chalux, c'est que *votre* inté-
» rêt m'appelait ailleurs.

» Vous m'avez excusé, j'en suis certain;
» je n'ai donc point à réclamer votre indul-
» gence, mais trève aux préambules, j'ai
» à vous annoncer une bonne nouvelle, et
» j'arrive au fait.

» J'ai vu ce soir le ministre de la guerre,
» avec lequel je suis fort lié : je me suis
» trouvé seul avec lui, pendant un assez
» long espace de temps, et je n'ai point
» laissé échapper cette occasion de lui re-

» commander *notre* ami. Je l'ai fait de
» telle sorte, qu'une promesse positive de
» le placer dans la garde, d'ici à peu de
» jours, m'a été donnée, ainsi vous et moi
» nous pouvons y compter, c'est comme
» chose faite. Je vous ai dit que je me char-
» geais de l'avenir de *mon* nouvel ami, et
» je veillerai de près à son avancement.

» Vous et lui, ma chère pupille, je vous
» considère comme mes deux enfants, j'i-
» gnore ce que l'avenir enferme en ses se-
» crètes profondeurs, je n'ose même les
» sonder, je ne veux pas que vous vous
» berciez de chimériques espérances; ce-
» pendant les années futures peuvent vous
» rejeter tous deux sur la même route;
» alors..... alors..... votre tuteur, made-
» moiselle Marie, veut que M. George
» sot tout à fait et en tout digne de
» vous.

» Adieu, je me tais, car je déraisonne,
» il m'a semblé que vous seriez heureuse
» de ce qui arrivait d'heureux à *notre* ami;
» je vous l'ai mandé sur-le-champ; remer-
» ciez-moi un peu et dormez ensuite
» beaucoup et d'un bon sommeil, votre tu-
» teur vous l'ordonne, votre ami l'espère.

» Prince de Fiennes. »

La lecture de ce billet agita Marie d'une émotion bien douce, cette preuve de l'amitié du prince de Fiennes le lui faisait connaître sous un jour encore plus favorable que celui sous lequel elle l'avait vu jusqu'alors.

Marie ne se sentait plus seule, isolée, destinée à vieillir d'une vieillesse malheureuse et triste, elle avait rencontré un ami véritable qui la comprenait et lui faisait

retrouver la tendresse d'un père dans son affection indulgente et désintéressée.

Cette perspective d'avenir qui lui était offerte de quelque incertitude qu'elle pût paraître entourée, de quelque impossibilité qu'elle semblât revêtue; souleva dans l'âme de Marie un combat violent entre ses espérances et ses devoirs, il lui fallut tout l'empire d'une sincère dévotion, sur une âme vraiment chrétienne pour la chasser de son esprit.

Retrouver Georges c'était croire à la mort de M. de Baudrimont.

Elle s'en remit à la volonté de Dieu, lui demandant de ne pas la punir d'une pensée qu'elle se reprochait.

Avant de s'endormir, elle voulut répondre par quelques mots au prince de Fien-

nes, elle se sentait heureuse, d'un bonheur depuis longtemps perdu; son cœur, pour la première fois depuis son mariage, éprouvait une sensation de bien-être qui résonnait en sa poitrine, comme une douce et délicieuse musique. Elle s'assit donc devant sa table, et prenant une petite feuille de papier, elle la couvrit de caractères à peine formés, tant elle se trouvait agitée d'une émotion pleine de félicités.

« Vous êtes bon, dix fois bon, cent fois » bon, mon cher tuteur, je ne vous remer- » cie pas, je ne vous exprime pas ma re- » connaissance, je ne puis rien dire, vous » m'avez rendue sotte au dernier point, en » me rendant heureuse; peut-être si je vous » vois demain pourrai-je mieux vous faire » comprendre ce qui est en moi. Ce soir, » je me tais, et je vais dormir d'un long et » bon sommeil, suivant votre ordonnance.

» Adieu, venez demain, vous verrez votre
» pupille heureuse d'un bonheur qu'elle
» vous doit.

» MARIE. »

De toutes les nuits que Marie avait comptées dans sa jeune existence, celle-ci fut la plus douce, celle dont les rêves la bercèrent des illusions les plus riantes.

SOUVENIRS INQUIETS.

Vous êtes si calme vous! où avez-vous pris ce sang-froid? vous l'avez peut-être payé cher.

* * *

XXI.

Georges de Minville, après l'envoi du bouquet qu'il avait adressé à Marie, après ce reproche qu'un premier mouvement de douleur et de regret lui avait arraché, tomba dans une mélancolie sombre et taciturne dont tous ses camarades lui firent en vain la guerre ; un seul jour était venu détruire toute l'ardeur de ses premières années, un

seul jour avait vu s'enfuir de son âme, pour n'y plus rentrer, ces heureuses croyances en l'avenir qui sont les compagnes riantes de la jeunesse.

A peine hors de l'Ecole militaire, Georges avait obtenu un brevet de sous-lieutenance et son admission dans une des quatre compagnies de gardes du corps. Depuis peu de jours seulement, la compagnie dont il faisait partie était venue de Versailles à Paris pour commencer ses trois mois de service, et nulle indication ne lui avait appris le mariage de Marie de Verdun.

Il n'avait pas même songé à la possibilité de son changement d'état, il ne lui était pas venu en l'esprit que sa jeune compagne, transformée tout à coup en riche héritière, de pauvre jeune fille qu'elle était, ne pouvait demeurer longtemps sans

être recherchée par une foule de prétendants. Georges sous l'empire d'un amour qui s'était fortifié d'années en années, qui s'était accru avec la tristesse que l'isolement et les chagrins lui avaient mise au cœur, apercevait toujours Marie comme la récompense et le but de ses travaux et de ses peines. Dans sa naïve pensée, il lui semblait même que s'il fallait renoncer, pour être un jour réunis, à l'héritage de M. de Polvil, Marie n'hésiterait pas à le faire.

Alors, il calculait quelle somme d'argent produirait sa fortune et celle de Marie, puis il se disait avec une sorte de satisfaction, que tous deux ils pourraient bien vivre avec leur modeste revenu, puisque leurs pères, avec ce même revenu, avaient su trouver moyen de les élever et de vivre honorablement.

Ainsi, jusqu'à la fatale soirée qui l'avait remis en présence de Marie, Georges s'était entretenu dans des rêveries de bonheur et d'avenir heureux, qu'aucun pronostic fatal n'était venu troubler, la voix de Marie, bruissait encore à son oreille murmurant à travers des sanglots et des larmes :

Ne nous oubliez pas, oh! ne nous oubliez pas, Georges, nous qui ne vous oublierons jamais. Moi, moi votre sœur, dont vous serez la pensée et la vie.

Il se rappelait encore la jeune fille désolée dont la tête reposa sur son épaule.

Il avait à son doigt la bague qu'elle lui avait donnée.

Le scapulaire qu'elle plaça sur sa poitrine, s'y trouvait encore.

Et tous ces souvenirs, toutes ces preuves d'affection, il les avait comptés comme des aveux, des promesses et des engagements d'un amour fidèle.

Mais au milieu de ces rêves de bonheur, au milieu de sa sécurité, avant qu'aucun signe précurseur de la tempête qui va renverser ses espérances se soit montré à lui, avant qu'aucun pressentiment ait même traversé sa pensée, avant qu'un doute ait pu préparer son cœur au coup qu'il devait recevoir, la réalité, la fatale réalité se dresse à ses yeux et lui présente en une seule fois toute la somme des douleurs qu'il doit subir.

Dans ce palais des Tuileries où ne sont admises que les femmes mariées, il voit venir sous la brillante parure d'une femme de cour, la sœur de son adoption, l'amour de toute sa vie, le but de tous ses efforts. Il la

voit s'avancer, et dans le trouble mortel qui l'agite, il veut en vain nier l'effrayante vision qui le déchire si cruellement : mais cette vision s'arrête devant lui, mais entre cette femme et lui, un regard est échangé et son malheur est accompli.

Ce regard exprima des deux côtés tant de tristesses et d'étonnement, qu'il paralysa toutes les facultés morales et jusqu'aux forces physiques de Georges et de Marie. L'arrivée du prince de Fiennes les arracha au trouble dont ils étaient saisis, les devoirs que chacun d'eux avait à remplir les séparèrent; et le lendemain, Georges après s'être informé du nouveau nom de Marie et de sa demeure, fit remettre chez son concierge le bouquet qui, de sa part, était tout à la fois, un reproche et une question.

Puis il s'enferma dans un silence sombre

et se retira de la société de ses camarades, dont les folles joies et les bruyants éclats de gaieté vibraient douloureusement en lui.

Désormais Georges de Minville s'avancera seul vers le terme de sa vie, nulle affection ne l'accompagnera à travers ses bons et ses mauvais jours. Tout ce qu'il a jamais connu de parents ou d'amis est mort ou bien a cessé de s'intéresser à son existence, il se sent plus orphelin qu'il ne l'a jamais été, plus pauvre, plus isolé, plus dénué de tout ce qui console ou soutient. Le premier, l'unique amour de sa vie, vient d'être brisé, la première croyance terrestre de son adolescence n'existe plus.

Marie qu'il aimait d'un saint amour, confiant et idolâtre, Marie, qu'il a reçue tremblante en ses bras, Marie, qui seule, entre toutes les femmes, l'a fait tressaillir

du contact de ses lèvres et qu'il a cependant respectée, Marie, sa pensée la plus chère, s'est donnée à un autre amour, a demandé à la tendresse d'un autre homme de faire sa vie heureuse et de la soutenir de sa protection.

Qui peut décrire, qui peut raconter ce qu'éprouve de souffrances, l'homme qui voit s'enfuir devant ses pas, qui voit disparaître de son horizon la grande image du bonheur, qu'il a créée dans les chaudes journées de sa jeunesse; sa vie s'écoule en quelques instants, il devient vieux à peine au sortir de l'adolescence : son cœur se vide et se ferme comme celui des vieillards, et les croyances qui poétisaient sa vie, qui jetaient leur suave harmonie devant ses pas, tombent peu à peu et s'éparpillent à ses pieds dans la poussière du chemin, comme les feuilles poussées par le vent

d'automne, tombent des arbres et se sèchent sous les branchages dégarnis de leur ombre.

Georges ne visitait plus personne, et ses camarades n'avaient plus de rapports avec lui que pendant leurs heures de service.

— Il devient fou, véritablement fou, disaient les uns.

— Fou, non, messieurs, répondait un autre, Georges n'est nullement fou, vous lui faites tort; mais je puis vous assurer qu'il est un peu timbré par la tête.

Comme il sortait fort rarement de chez lui, le nom de Georges l'ermite lui fut voté à l'unanimité, puis, après ce vote de MM. les gardes, il sembla totalement

oublié, on ne s'en occupa plus, jusqu'au jour où sa nomination à un emploi de sous-lieutenant dans la garde royale fut subitement annoncée et remua toutes les chambres de l'hôtel du quai d'Orsay, d'un mouvement unanime d'étonnement.

Qui l'aurait pu penser, messieurs! clabaudait d'un son de voix criard et traînant en fausset, un grand maréchal-des-logis, furieux de n'être que chef d'escadron, avec dix ans de grade, sans avoir préalablement passé par les rangs inférieurs, et sans avoir puisé dans l'instruction de Saint-Cyr les qualités et l'instruction qui font les bons officiers.

Qui l'aurait pu penser que ce sournois de Minville fût dissimulé à ce point; ne nous avoir rien dit de ses sollicitations, faut-il qu'il soit sournois! qui diable s'intéresse à lui?

Après cela, sa nomination est du dernier ridicule, Georges de Minville dans la garde, mais c'est à faire crier toute l'armée; c'est ainsi, messieurs, que dans un temps comme celui-ci, on méconnaît les services de vieux militaires, et on pousse en avant des enfants protégés : messieurs, j'ai dix ans de service et je ne suis encore que chef d'escadron.

— Mais il me semble, commandant, objecta un simple garde, en retenant à peine un sourire moqueur, que vous êtes chevalier de la Légion-d'Honneur, et que chaque fois que nous avons la mission, un peu rude, il est vrai, d'accompagner les princes, vous êtes toujours l'objet des attentions les plus flatteuses de leur part.

— Oui, sans doute, répondit le maréchal-des-logis; il y a huit jours, ma-

dame la Dauphine daigna m'adresser la parole.

— Que vous dit-elle, commandant?

— Parbleu, ce qu'elle me dit, va vous étonner encore furieusement; elle me demanda si je n'avais pas sous mes ordres Georges de Minville.

— Pas possible, s'écrièrent en chœur plusieurs voix.

— Rien n'est plus certain cependant : mais écoutez la fin de tout ceci; je n'avais aucun mal à dire de de Minville, il fait exactement son service, il est poli; s'il n'est pas causeur, tant pis pour lui; mais enfin, c'est un honnête garçon, et je répondis à madame la Dauphine que c'était un bon sujet dont nous étions contents; alors je fus congédié par ces mots :

— Je suis bien aise de ce que vous m'apprenez, monsieur, car je porte un réel intérêt à M. de Minville.

— Comment, madame la Dauphine s'est exprimée en ces termes sur le compte de Georges de Minville?

— Oui, messieurs, ce sont ses propres expressions.

— Je l'avais toujours pensé, ce Georges est un véritable intrigant; tous ces beaux messieurs qui sortent de Saint-Cyr, parce qu'ils savent un tas de choses dont on se passerait supérieurement, font les entendus et arrivent à tout.

Ces paroles furent prononcées par un ancien sous-officier de régiment, nouvellement reçu parmi les gardes du corps, et qui de sa vie n'avait su ce qu'était l'instruction

que l'on donnait aux élèves de Saint-Cyr, non plus qu'aucune autre espèce d'instruction, cependant il savait lire et écrire assez couramment.

Le même garde qui avait interrogé le commandant, se hâta de prendre la parole, pour être le premier à répondre à la *culotte de peau* qui venait de parler.

— Vous avez raison, lui dit-il, cher camarade, parce que ces petits blancs becs-là savent quelque chose et que nous ne savons rien, ils se croient bien au-dessus de nous; mais laissez venir la guerre, et nous verrons s'ils sauront mieux que nous s'installer dans un campement et manger la soupe sans cuillère.

— Enfin, reprit le maréchal-des-logis, voilà ce beau M. de Minville installé dans la garde, Dieu l'y maintienne en joie et

en santé, ou plutôt lui rende la joie et..... mais le voilà qui passe, il n'a pas l'air de savoir sa nomination.

En effet, Georges de Minville, étonné d'abord de la faveur qui lui était faite et n'en pouvant deviner le motif, eut quelques instants d'agitation qui le sortirent de son apathie ordinaire, qui rendirent à son esprit un peu de sa vigueur passée; mais au bout de quelques heures, il se replongea dans toutes ses tristesses, et le grade de sous-lieutenant dans la garde, qui peu de mois avant l'instant qui le lui avait vu accorder, eût été par lui reçu et fêté comme une grâce immense, lui parut un fardeau plus lourd à supporter que celui de simple garde.

Le désir de l'avancement et des distinctions n'existait plus dans son âme; pour qui

ambitionnerait-il maintenant les honneurs qu'il entrevoyait d'un œil d'envie au commencement de sa carrière? quel but espère-t-il atteindre, l'avenir est fermé pour lui, par l'abandon et l'oubli de la femme qu'il a aimée seule, d'un amour noble et pur.

Il semblerait, à le voir, qu'une sorte de paralysie ait affecté tout son être, sa pensée plus active peut-être, qu'elle ne l'a jamais été, reste cependant plus lente à s'énoncer; Georges paraît endormi et bercé par une vague rêverie, il vit d'une vie complétement intérieure, il cherche à s'isoler du présent pour revenir vers les années écoulées, pour se retrouver encore avec son père, le chevalier de Verdun et sa fille, dans quelqu'une de leurs douces réunions de famille; alors que, pendant l'été, ils prolongeaient leurs soirées sous le berceau de

verdure qui occupait le fond d'un petit jardin, à Versailles.

Ceux qu'une grande infortune atteint, ceux qui, blessés au cœur, ne peuvent retirer le fer de leur blessure et gardent toujours saignante la plaie douloureuse de leur âme, tous ceux-là savent avec quelle sainte et voluptueuse tristesse on rentre par le souvenir dans les jours perdus, comme on rétrograde vers chacun des bonheurs qui ne sont plus; comme en les contemplant, en se remettant en face des heures de leur douce apparition, on fait couler le sang de ses blessures, comme on épanche toutes les amertumes de ses malheurs présents, et comme on souffre d'une souffrance que l'on ne voudrait pas guérir par l'oubli.

Il en est des souvenirs riants et heureux

comme des rivages et des ports abrités pour le voyageur surpris en pleine mer par la tempête : la vue de l'orage , des montagnes d'eau sur lesquelles il se trouve ballotté, et des lumières du ciel prêtes à se cacher derrière des nuages menaçants, lui font vivement regretter la terre qu'il a quittée, le port où son vaisseau dormait en sûreté. Alors, il revient en sa mémoire des souvenirs plus vifs de la verdure des forêts et des riantes campagnes; alors, il se rappelle sa maison, les joies douces au milieu desquelles il y vivait, enfin tout ce qu'il va peut-être bientôt perdre pour toujours.

Georges de Minville éprouvait sa première déception, son âme quoique vigoureusement trempée demeurait abattue sous ce premier choc du malheur, mais elle devait se relever par quelque résolu-

tion énergique, par quelque secousse violente.

Déjà l'idée de revoir Marie, de lui parler encore une fois, est venue traverser sa tête brûlante, où se croisent vingt idées différentes, où se heurtent mille résolutions presqu'aussitôt détruites que nées ; mais par dessus toutes ces idées, toutes ces résolutions, il en est une qui revient sans cesse la même, toujours aussi puissante, toujours irrésistible, et celle-là, il faudra qu'il lui obéisse.

Marie et lui doivent se rencontrer et se parler encore une fois.

PRÉPARATIFS DE FÊTE.

Ego autem dico vobis, diligite inimicos vestros.
Evangelium secundum Mathaeum.

XXII.

Vers cette époque, la Restauration que les immenses bienfaits de son gouvernement pacifique, les améliorations introduites dans nos lois, les développements donnés à notre industrie et à notre commerce auraient dû consolider dans l'esprit des populations, arrivait cependant vers une fatale catastrophe, à laquelle concou-

rurent, il faut l'avouer, ses imprudents amis comme ses ennemis.

L'année 1830, avait commencé par des fêtes; une expédition glorieuse ouvrait l'Afrique à nos armes, qui devaient bientôt la conquérir. Toulon et Marseille se livraient à des élans de joie, et quand la flotte française sur laquelle était embarquée l'armée du général de Bourmont leva l'ancre, par une de ces belles matinées de Provence dorées d'un soleil éclatant, les vaisseaux, le rivage et les maisons pavoisées de drapeaux blancs, et les clochers des églises, couverts de peuple, retentirent d'une acclamation unanime de *Vive le Roi*! tandis que le canon saluait de ses tonnantes bordées, le royal pavillon de France, brodé de ces fleurs de lys que saint Louis avait déjà illustrées sur la terre d'Afrique.

Le roi de Naples, était venu cette même année visiter ses parents de France; les Tuileries s'étaient animés pour le fêter d'un luxe de bals et de réceptions plus brillants encore qu'à l'ordinaire. Le faubourg Saint-Germain se fiant à toutes ces apparences si trompeuses d'une tranquillité assurée, répondait par son luxe à celui de la cour; tout dans Paris bruissait de fêtes, de plaisirs, et la certitude de succès en Afrique, ajoutait à ce contentement du parti royaliste, derrière lequel s'avancait alors la majorité des peuples de France.

Cependant, indigné de cette joie bien légitime, un parti hostile à la légitimité, manœuvrait sourdement, au moyen des associations secrètes, pour venir jeter la perturbation et l'épée des révolutions au milieu des peuples excités.

Cependant, Paris voyait chaque jour se

former des conciliabules auxquels présidaient de vieux agitateurs de la révolution de 89, et des jeunes têtes ardentes à la destruction, parce que sur la destruction ils espéraient improviser leur fortune.

Dans un court espace de temps, plusieurs ministères d'un esprit politique essentiellement différent se succédèrent, et le dernier de ces ministères fut le prétexte de défiances que les agitateurs surent exploiter dans l'intérêt de leur cause. Les hommes qui en faisaient partie avaient été présentés aux populations, comme des croquemitaines du pouvoir absolu, destinés à dévorer les enfants de ce que les meneurs nommaient le parti constitutionnel. Des rapports de toutes les provinces annonçaient au gouvernement que partout s'organisaient des préparatifs d'émeutes, que de tout côté des émissaires

venus de Paris troublaient les campagnes et les villes, par l'annonce d'un *coup d'état* prochain, dont la France demeurerait flétrie, captive de l'absolutisme et de la noblesse, esclave sous une chaîne humiliante à porter.

Les journaux prétendus libéraux répétaient à l'envi que le parti prêtre, les jésuites, et ajoutaient-ils, bientôt les moines seraient avant peu les seuls maîtres de la France, ils s'en révoltaient; des éclairs d'une vertueuse indignation, partaient de leur colère à la seule pensée qu'une *cotterie* pût aspirer à saisir les rênes de l'État.

Les avocats n'avaient point encore fait parler leurs prétentions.

La chambre des députés sapait la royauté au moyen d'une opposition royaliste,

aveuglée dans ses actions, dans leur motif et dans leur but, royalistes, qui devaient livrer leur roi, et que tous les partis devaient renier ensuite, comme un instrument brisé que l'on jette au rebut quand il a accompli sa fonction.

Le faubourg Saint-Germain voyait la *fraction* la plus aristocratique de ses membres, applaudir au ministère Polignac, *composé d'hommes sûrs, d'hommes qui avaient fait leurs preuves et dont plusieurs*, ajoutaient-ils, *étaient véritablement des hommes distingués*. La conquête d'Alger, disaient les habiles d'un air de profonde politique, va tuer ce qui reste du parti libéral, et de nouveau elle unira la France à son roi par les liens de la gloire. On attendait le bruit du canon des Invalides, pour crier au reste de l'Europe : *La révolution est vaincue!* son abîme est

fermé, la royauté légitime est d'aujourd'hui remontée sur son trône.

Et cependant la révolution était proche, elle était prête, elle attendait.

Il ne fallait qu'un motif, elle ne demandait qu'un prétexte qui lui permît de descendre sur la place publique.

Dans le palais des Tuileries, le roi Charles X, entouré d'une cour divisée d'opinions, d'amis également divisés entre eux, cherchant chacun à faire pencher la balance du pouvoir en leur faveur, demandait avec instance à tous les ministres que les revirements des factions et la fluctuation de la politique amenaient aux délibérations du conseil, la vérité sur l'état de la France, sur ce qu'il y avait à espérer de son besoin de tranquillité, et ce que l'on devait craindre de l'agitation des partis.

Aucun de ces différents ministres, aucun de ces hommes d'état qui l'approchèrent, ne lui osa dire qu'il répondait de la tranquillité de la France et de la pacification des partis. Mais tous lui montrèrent, ce qui était en effet, un parti s'agitant non pour obtenir des améliorations, mais pour briser le sceptre aux mains qui le tenaient, non pour s'opposer à des empiètements de la royauté, mais pour la précipiter du trône ; tous lui firent voir et toucher du doigt la plaie qui minait la Restauration; on fit passer sous ses yeux, la série des journaux qui prêtaient leurs colonnes aux espérances séditieuses des conspirateurs, et par les noms des hommes qui s'étaient alliés contre lui, il sut les ressources dont ils disposaient, ce qu'ils espéraient, ce qu'ils avaient tenté, ce qu'ils tenteraient encore.

Nul ne peut le dissimuler, les circon-

stances, les événements, tout était grave. Il fut démontré qu'il fallait attaquer ou être attaqué; la chambre que le roi avait dissoute, avait été renommée presque entière. D'imprudents amis crurent que les moyens ordinaires ne suffisaient plus dans des circonstances qui ne l'étaient pas, plusieurs conseils eurent lieu, dans lesquels furent débattues, vivement discutées, puis enfin résolues et signées les fameuses ordonnances du mois de juillet 1830.

Mais au milieu de ces discussions, de ces agitations, de ces espérances et de ces craintes, Paris conservait une attitude de joie, de calme et d'abandon du moins pour ceux qui ne cherchent point à pénétrer plus loin que la superficie dans l'examen des choses. S. A. R. Madame, avait donné cette brillante réunion, ce bal, que nul autre n'a égalé depuis. On avait vu sous les habits

de François II et de Marie Stuart, la princesse elle-même et monseigneur le duc de Chartres se tenant respectueusement debout à côté de son trône et refusant de s'y asseoir.

A cette fête, l'ambassadeur d'Espagne représentant les Bourbons d'Espagne, dans la réunion de famille de tous les Bourbons, répondit par un bal, donné dans son magnifique hôtel de la rue de l'Arcade : une salle entièrement décorée comme l'Alhambra attira surtout les applaudissements et l'admiration des conviés.

Restait une dernière fête, une fête que les royalistes regardèrent comme le sceau du rétablissement de l'union entre tous les membres de la famille royale. Monseigneur le duc d'Orléans convia tout Paris pour un grand bal dans son Palais-Royal.

Charles X avait promis de s'y trouver, de visiter ses cousins d'Orléans, c'était la première fois qu'il sortait des Tuileries le soir pour une fête; sa venue au Palais-Royal, devait indiquer à tous, la confiance et l'amitié auxquelles il se confiait, Charles X voulait que les peuples y crussent, parce que lui-même s'efforçait d'y croire.

Dans toute la société, ce fut une agitation et des préparatifs sans fin, pour cette fête, un quadrille devait y être dansé ce fut à qui serait du bienheureux quadrille.

Chaque régiment en garnison à Paris, reçut un certaine quantité d'invitations, celui dans lequel Georges de Minville occupait le grade de sous-lieutenant tenait garnison à l'École militaire, le colonel l'inscrivit parmi les élus.

Depuis sa rencontre avec Marie, dans la salle des gardes, aux Tuileries, toutes ses tentatives pour l'apercevoir ne fût-ce qu'un instant avaient été vaines ; peu répandu dans le monde, il se trouvait que les maisons où allait la vicomtesse de Baudrimont ne lui étaient point ouvertes, alors il renonça à la poursuivre et il attendit.

Le bal de monseigneur le duc d'Orléans lui parut une occasion favorable, il se dit qu'il était de toute impossibilité que la vicomtesse de Baudrimont ne s'y trouvât point ; que les diverses chances, les phases différentes d'un bal devraient les rapprocher, qu'il pourrait la voir, lui parler, la nommer, seulement, par son nom de Marie; satisfaire enfin une dernière fois aux besoins de son cœur, en écoutant sa parole, en arrêtant son regard sur le sien ; briser peut-

être une dernière et bien frêle espérance en acquérant la certitude que son souvenir occupe peu de place dans le cœur de Marie, et que pour tout l'amour qu'il lui a donné, il ne recueille qu'une froide et simple amitié.

S'il peut la voir, si parmi tout ce monde d'indifférents qui les entourera, il peut lui adresser la parole, il ne demande rien au-delà; mais il lui faut cette dernière confirmation, il lui faut les paroles de Marie, pour qu'il consente à briser lui-même le faible réseau de ses dernières espérances.

Pendant les quelques jours qui s'écoulèrent entre les invitations et le bal de monseigneur le duc d'Orléans; Georges de Minville se montra d'une agitation extraordinaire; lui qu'on ne voyait jamais sortir, qu'on était toujours certain

de rencontrer dans son modeste logement, soit travaillant, soit plongé dans ses réflexions, allait au hasard par les rues et les promenades sans but arrêté, marchant dans le premier chemin qui s'offrait à ses pas, comme un homme qui veut tuer le temps. Le soir, à l'heure du dîner, il se laissait entraîner aux vives causeries de ses camarades, il buvait à tous les toasts pour lesquels on emplissait son verre, il agissait ainsi qu'aurait pu le faire un homme heureux et joyeux, et cependant son sourire offrait un bizarre mélange d'étonnement, d'incertitude et d'animation. Plusieurs des plus jeunes sous-lieutenants prétendaient en riant, après lui avoir fait vider avec eux quelques bouteilles de vin de Champagne :

— Que certainement toutes ces nuances d'expressions si différentes qui se voyaient sur la physionomie de Georges indiquaient

les premières symptômes d'une effrayante hydrophobie.

— Mais êtes-vous bien certains de ce que vous dites, s'écriait le jeune de Ronsard, s'il en est ainsi, il y aurait de graves inconvénients à le laisser aller au bal de monseigneur le duc d'Orléans.

Des rires foux se mêlaient à ces conversations, et Georges de Minville lui-même y prenait part quand ses camarades lui expliquaient la cause de leur gaieté.

— Je suis de garde au Palais-Royal, justement le jour du bal, messieurs, reprit de Ronsard, d'une voix de stentor; je surveillerai notre ami de Minville de fort près, et s'il veut hydrophobiser nos princes, je le mets au violon.

— Comment, vous êtes de garde au Pa-

lais-Royal, de Ronsard? demandèrent plusieurs voix.

— Oui, messieurs et je n'en suis pas fâché, je ne donnerais pas mon poste pour un billet d'invitation au bal lui-même.

— Pourquoi cela, expliquez-nous votre idée, de Ronsard, quelle cause peut vous faire préférer les quatre murailles d'un corps-de-garde, aux brillants salons d'un prince du sang.

— Pourquoi? pourquoi, messieurs, je vais vous le dire : je n'aime pas à voir le roi, au milieu d'une fête dans ce palais marchand; soyez persuadés que la fête ne se passera pas sans quelque désordre; je sais de bonne part que les meneurs jacobins n'ont rien épargné pour nous régaler d'une sorte d'émeute.

—Etes-vous bien certain de ce que vous dites, Ronsard?

— Si j'en suis certain, oui, cent fois, mille fois certain, et notre colonel a les mêmes certitudes. Pendant que vous danserez, je me *débarbouillerai* peut-être avec ces bons émeutiers; laissez faire, ils *seront servis chaud.*

— A-t-on commandé une réserve en cas de besoin?

— Oui, c'est Barraudé qui la conduira s'il faut qu'elle marche.

—Moi, messieurs, dit d'une voix de basse taille et en fronçant le sourcil, un vieil officier qui avait tout écouté jusque-là, sans donner aucun signe d'approbation ou d'improbation, je n'aime pas cette visite consti-

tutionnelle de notre souverain au palais de la révolution ; c'est dans son jardin, hideux promenoir de toutes les prostitutions, que Camille Desmoulins arbora le premier signal révolutionnaire; je n'aime pas, encore une une fois, cette visite et cette fête, le Palais-Royal nous portera malheur.

— Quel malheur si grave craignez-vous, lieutenant, lui demanda-t-on; si des émeutiers voulaient de nouveau troubler la tranquillité, nos régiments sont bons, sûrs, fidèles; l'armée se grouperait autour du trône.

— Je sais tout cela, répondit le lieutenant, et cependant tout cela ne me rassure point; enfin, qui vivra verra, et je suis bien aise que Ronsard soit de garde au Palais-Royal, le jour de la grande fête; c'est un garçon qui a ses comptes à régler avec messieurs les faubouriens, il n'a pas oublié le

coup de pierre dont il fut atteint à la grande bataille de la rue Saint-Denis ; n'est-ce pas, Ronsard?

— Non, certainement, et je serais content de prendre ma revanche, si l'envie vient à ces messieurs de recommencer la partie. Les journaux nous appelleront encore assassins ; il faut avouer que nous sommes *de drôles de pistolets*, nous ne voulons pas nous laisser *manger tous crus*, nous tapons les tapageurs, les émeutiers, ceux qui nous jettent des pierres et ceux qui font des barricades ; nous sommes en vérité d'infâmes stipendiés du pouvoir....

— Savez-vous quels sont les noms des officiers choisis dans notre régiment pour assister au bal de monseigneur le duc d'Orléans? demanda un officier à l'accent méridional, aux cheveux noirs et épais, et à la taille athlétique.

—Eh! sandis, tous les *Vascons* du régiment, cela va sans dire, répondit de Ronsard.

—Le roi nous *debrait vien cette fabur*, reprit le Gascon, *nous sommes quatre cousis dans la garde qui déscendons dé Pépin d'Heristal.*

Un rire pentagruelesque interrompit cette belle assertion; le bruit, les cris, les plaisanteries terminèrent la soirée, et Georges de Minville, étourdi et fatigué, rentra chez lui et dormit toute la nuit d'un sommeil de plomb.

CONVERSATIONS.

Hélas! il y a des folies sombres et sérieuses qui ne jettent les hommes dans aucun discours insensé, qui ne les sortent guère du ton accoutumé du langage des autres, qui laissent la vue claire, libre et précise de tout, hors celle d'un point sombre et fatal.

Stello, le comte A. DE VIGNY.

XXIII.

Cette fête, offerte par Mgr. le duc d'Orléans aux rois de France et de Naples, mettait tout Paris dans une attente et un émoi général; on s'entretenait de la magnificence et du luxe qui devaient y être déployés; on intriguait pour être invité, on frappait à toutes les portes, et les jeunes gens faisaient broder de nouveaux habits, car il n'y avait plus alors de garde nationale dont le com-

plaisant uniforme servît également à dormir sur les planches d'un corps-de-garde, et à briller dans les salons d'un palais.

Le marquis de Polvil regardait ce bal comme une *énormité* inconcevable, il n'en revenait pas.

— Le roi, aller chez monseigneur le duc d'Orléans, répétait-il, mais *c'est que ça* n'a pas de nom; bon Dieu! où marchons-nous; on ne sait plus ce qu'on est destiné à voir dans le siècle où nous vivons; comprenez-vous, comtesse de Vauxclairs, que le roi aille au bal chez monseigneur le duc d'Orléans?

— Eh! mon cher marquis, nous sommes sous le règne de l'union et de l'oubli.

— Qu'est-ce que vous me dites là, avec votre union et votre oubli; il y a des gens,

voyez-vous, ma chère comtesse, qui n'oublient pas et qui ne se rappellent de rien.

— Cette démarche fera bien, peut-être; le voyage du roi de Naples a déjà resserré les liens de famille; le roi a donné depuis longtemps le titre d'altesse royale à monseigneur le duc d'Orléans; tout se concilie, je vous assure.

— Se concilie..... se concilie..... murmurait entre ses dents le marquis de Polvil, je ne crois pas aux conciliations politiques; j'ai vu beaucoup de ces conciliations depuis quarante ans, et aucune d'elles n'a été solide; enfin, ce bal du Palais-Royal me semble, à moi, vieux radoteur, si vous voulez, d'un mauvais augure.

— Irez-vous, cher marquis, à ce bal de mauvais augure?

— Sans aucun doute, je suis même fort d'avis que tous les royalistes s'y donnent rendez-vous; là où le roi se trouve, doivent se trouver aussi ses fidèles serviteurs. Ainsi donc, j'irai, ma nièce ira, nous irons tous chez monseigneur le duc d'Orléans.

— Nous y trouverons, je crois, d'étranges figures, tout ce qui est de l'opposition et d'une opposition assez avancée, est bien reçu au Palais-Royal; hélas! monsieur de Polvil, nous vivons dans un singulier temps.

— Je suis bien inquiet, madame de Vauxclairs; le parti de l'opposition me paraît devenir chaque jour plus insolent et plus audacieux; ses journaux laissent entrevoir de coupables espérances, et je sais que des émissaires des clubs parcourent les provinces; cependant j'ai vu hier soir

le prince de Polignac, et il m'a dit qu'il savait toutes ces menées, toutes ces agitations, qu'il possédait le secret de toutes ces associations, de tous ces clubs; que dans chacun d'eux il a des gens à lui qui lui rendent compte de ce qui s'y passe, et que s'il y a crise un instant, cette crise sera plutôt salutaire que nuisible à la monarchie.

— Êtes-vous content du prince de Polignac?

— Il est dévoué.

— Le dévouement, cher marquis, est bien quelque chose, mais il ne suffit pas; lui croyez-vous la force et la capacité que réclament les circonstances?

— A vous parler franchement, madame de Vauclairs, je n'ose croire à rien; nous sommes, je ne sais par quel chemin, menés

par un bon ou un mauvais cocher, je l'ignore; je ferme les yeux; je suis le roi mon maître et j'attends.

— Vous n'êtes pas rassurant, et vous me feriez plus de frayeur, avec vos incertitudes, que mes craintes ne m'en font réellement. Tenez, mon vieil ami, ne parlons plus de cette vilaine politique, elle attriste, elle met en colère; parlons un peu de votre nièce, plutôt ; dites-moi si elle aura une bien jolie toilette, à ce bal du Palais-Royal.

— Je ne pourrais vous en donner le détail, mais je sais qu'elle a convoqué toutes les célébrités qui s'occupent de la toilette des femmes, pour leur commander la sienne.

— Marie commence à goûter le monde, monsieur de Polvil, elle y a des succès. On

vante sa grâce et son esprit, on la loue de sa bonté; le vicomte de Baudrimont est bien heureux d'avoir rencontré un si bon parti.

— Heureux, heureux, répondit le marquis de Polvil, il ne le montre guère; c'est un mauvais sujet que monsieur mon neveu; je puis parler librement avec vous, ma chère comtesse, vous êtes pour ainsi dire de la famille : eh bien! Charles *mène* une vie détestable, il abandonne sa jeune femme, avec laquelle on ne le voit jamais, pour courir, en compagnie d'un certain marquis de Vareuil, après toutes les sauteuses de l'Opéra. On m'a assuré qu'il jouait gros jeu, et tous les soirs il soupe au cabaret où il se grise assez régulièrement. Je ne sais si tout cela prouve qu'il comprend son bonheur; s'il le comprend, il faut croire que le bonheur l'a rendu fou.

— Mais c'est affreux, tout ce que vous m'apprenez là, abandonner sa femme pour de mauvaises filles et des débauches de cabaret, c'est abominable; que dit sa pauvre femme?

— Ma foi, je l'ignore, elle ne m'en parle jamais et je ne lui en parle pas. Pendant quelque temps, elle est restée confinée chez elle, voyant peu de monde et paraissant assez triste; actuellement, il me semble qu'elle a pris son parti sur l'indifférence de son mari. Elle sort tous les soirs, est de toutes les fêtes, reçoit chaque matin depuis trois heures jusqu'à six heures, et puis elle compte au nombre des femmes à la mode.

— Hélas! monsieur de Polvil, Charles de Baudrimont court de grands risques, en se conduisant comme il le fait envers sa femme.

— Je le voudrais presque pour le punir le vilain garçon, mais je crois qu'il peut être tranquille et confiant. Marie n'abusera ni de la connaissance de ses fautes, ni de la solitude dans laquelle il la laisse.

— Mon cher marquis, répondit en minaudant la comtesse de Vauxclairs, je ne sais pas ce que pense Marie, mais elle est femme..... et jolie femme.... elle est délaissée, on la plaindra; méconnue, solitaire, on s'efforcera de pénétrer les secrets de son âme, de peupler sa solitude de..... Enfin je n'ose répondre qu'à sa place.....

— Eh! chère comtesse, nous sommes d'un autre siècle; ce que vous pouvez penser, Marie ne le pensera jamais; votre éducation et la sienne ont été bien différentes; de notre temps, les femmes se vengeaient beaucoup des infidélités de leurs maris.

— Désapprouviez-vous ces vengeances? aviez-vous à vous en plaindre?

— Nullement, nullement, c'était une époque charmante, délicieuse, qui revient dans ma vieille mémoire comme le souvenir d'un conte des fées.

— Croyez-vous les femmes d'aujourd'hui beaucoup plus sages que nous ne l'étions alors?

— Je ne répondrai pas à votre question, madame de Vauxclairs; seulement, je vous dirai que je crois Marie la plus sage et la plus délicieuse de toutes les femmes; elle n'a pas d'amour pour son mari, elle n'en a, je pense, jamais eu, mais elle se conduira bien, pour elle-même. Marie a de la religion, et quand je dis de la religion, je n'entends pas cette dévotion qui conduit nos élégantes à la messe de midi à Saint-

Thomas-d'Aquin, j'entends une piété vraie, douce, modeste, qui ne fait pas de bruit, ne s'effarouche pas, ne se gendarme pas, et n'est pas toujours montée sur des grands mots de morale à effaroucher les saints eux-mêmes. Voilà ce qui me fait penser que ma petite Marie demeurera sage.

— Tout ce que vous me dites est fort bien, mais.....

— Je n'accepte pas de mais, madame de Vauxclairs; tenez, la voilà justement qui revient de la matinée musicale de madame de Raincy, venez avec moi lui faire une petite visite avant le dîner : vous dînez avec nous, n'est-ce pas ?.... je ne sais pourquoi je vous consulte, car je ne recevrais pas vos refus, si vous aviez l'intention de m'en faire.

Madame de Vauxclairs accepta.

Marie, toujours dirigée par les conseils du prince de Fiennes, cherchait à oublier le passé en s'étourdissant de tous les bruits du monde; quelquefois elle éprouvait de la lassitude et du découragement; quelquefois, elle voulait faire une halte, fouiller de nouveau dans sa mémoire, mais le prince de Fiennes ne lui permettait de s'arrêter et de se reposer que pendant les heures de la nuit. Quelquefois, quand il la quittait dans un des salons du faubourg Saint-Germain, il lui disait : Vous dormirez cette nuit, ma chère pupille, d'un paisible sommeil, je l'espère; vous n'aurez ni songes, ni rêveries éveillées.

— Je le pense, répondait Marie : je suis lasse, ma tête est lourde, et je sais à peine si j'aurai la force de surmonter mon sommeil jusque chez moi.

— Tant mieux, tant mieux, nous arrivons.

— A quoi donc? vous qui êtes le plus despotique de tous les princes, dites-le-moi.

— Mais à vous rendre plus calme.

— Alors, merci et adieu, car je tombe de fatigue.

Hélas! pensait quelquefois la pauvre Marie, pourrai-je toujours supporter la fatigue de cette vie que l'on me fait mener, et si je ne puis la supporter longtemps encore, si de cette agitation perpétuelle à laquelle je me livre, je retombe tout à coup dans un repos absolu; si tout à coup, je me retrouve en présence de toutes les idées que je cherche à repousser de mon esprit; de tous les souvenirs.... de toutes les espérances que je cherche à repousser de mon cœur; ô mon Dieu! ce moment-là sera cruellement douloureux.

A moitié vaincue par le sommeil, ses idées se brouillaient peu-à-peu, le nom de Georges venait bourdonner faiblement à ses oreilles, prononcé lentement par ses lèvres qui n'articulaient plus de paroles, qu'en sons entrecoupés et doucement prolongés, comme les derniers sons d'une harpe éolienne. Quand sa voiture s'arrêtait et que la portière brusquement ouverte laissait pénétrer jusqu'à elle l'air frais et piquant de la nuit, elle reprenait subitement ses esprits, sans pouvoir cependant se dégager de l'influence de ses rêveries.

A peine rentrée en sa chambre, Marie se faisait promptement déshabiller, il lui tardait d'être seule, de retrouver avec délices et tout éveillée, le souvenir qui avait peuplé ses rêves, de prononcer vingt fois et avec toute son âme, le nom qu'elle avait murmuré pendant son sommeil.

Elle avait soif de se désaltérer du breuvage défendu, d'y mouiller ses lèvres; elle éprouvait une singulière volupté à tenir tour à tour éloignée ou rapprochée la coupe fatale : sûrement la pensée de s'abandonner à l'amour qu'elle éprouvait pour Georges n'entrait point en son cœur, mais elle eût été triste que cet amour s'éteignît tout à coup ; elle ne voulait point la faute, mais elle en choyait la séduction. Il s'élevait en son âme de tièdes langueurs qu'elle ne combattait pas, et ce qu'elle n'osait espérer dans les méditations de ses veilles, les songes de ses nuits l'apportaient comme réalité.

Elle en vint à souhaiter de rencontrer encore une fois Georges de Minville; elle en vint à comprendre le besoin d'un mot, d'une explication entre eux; elle chercha à s'en démontrer la nécessité à elle-même, mais elle ne parla point au prince de Fiennes de

cette première faiblesse contre la séduction. Elle avait eu à combattre sa propre résistance, elle ne voulait point après ce combat, en recommencer un second ni avouer sa défaite.

Le soir où elle se dit qu'elle était résolue à tenter cette rencontre de Georges, à chercher cette explication dont elle entrevoyait les difficultés et les dangers, Marie n'osa point prier Dieu comme elle en avait chaque soir l'habitude, elle détourna la tête pour ne point apercevoir la porte de son oratoire entr'ouverte et la lampe qui dorait de reflets incertains les saintes images de cet oratoire ; elle éprouva un mouvement de frisson comme si son ange en s'envolant l'eût effleurée du bout de son aile.

Immobile, devant son lit, les yeux fixes, les mains serrées convulsivement l'une dans

l'autre, elle resta quelques minutes dans une hésitation d'incertitude, puis, fondant en larmes, elle se précipita sur ses couvertures, enfonçant sa tête dans son oreiller et, le sommeil la vint prendre entre une larme et une riante pensée; ses bras se détendirent, ses beaux cheveux se déroulèrent sur ses épaules, et la nuit profonde et calme qui l'environnait ne fut plus troublée que par les derniers soupirs d'un chagrin expirant, sortant d'une poitrine opprimée dont les battements inégaux devinrent plus lents et plus réguliers après quelques minutes.

JUSTICE.

Celle-là est la vraie mère
SALOMON.

XXIV.

Le grand jour, le jour impatiemment attendu, qui doit voir s'ouvrir le palais d'Orléans pour recevoir toute la royale famille des Bourbons est enfin arrivé. Une foule immense de peuple se presse, et sur la place et dans le jardin du palais, des flots de lumière projettent leur éblouissante clarté à travers les croisées ouvertes; un

temps magnifique, une chaleur vivifiante semblent vouloir compléter l'ensemble de cette fête, et rappeler aux habitants de Naples leurs belles nuits d'Italie.

Le mois de juin déployait alors tout le luxe de sa végétation, ce n'était partout que fleurs et arbustes; les escaliers en étaient encombrés; la terrasse qui réunit les deux ailes du palais apparaissait comme un jardin suspendu, semblable à quelque magnifique décoration d'opéra ; une *livrée* nombreuse était dispersée dans les vestibules et les antichambres : tout est prêt, tout les conviés sont arrivés, excepté les deux rois auxquels la fête s'adresse et leur famille et leur suite.

Tout à coup des cris de *Vive le roi*! se font entendre, un mouvement d'oscillation agite les masses de curieux, les gardes ont peine

à contenir la foule, le duc d'Orléans, accompagné de sa femme, de sa sœur et de ses nombreux enfants, s'avance au devant des hôtes royaux qui l'honorent de leur visite. Puis ils rentrent ensemble dans les salons où les attendent les courtisans de deux royautés mourantes, et les courtisans d'une royauté qui pressent déjà son aurore.

Cette fête ou brillèrent d'un dernier éclat une société qui devait bientôt disparaître, une royauté qui n'avait plus que quelques jours d'existence, demeurera marquée dans l'histoire comme l'adieu d'un siècle expirant, à la venue d'un siècle nouveau.

Car, il faut le dire, pour le présent comme pour l'avenir, pour ceux que de menteuses chroniques tromperont, comme pour ceux qu'égarent les mensonges contemporains, et cet acharnement honteux

de nos hommes d'aujourd'hui, à vouloir salir de leurs diffamations les siècles écoulés :

Les quinze années de la Restauration furent tout un siècle et un grand siècle ; il faut les prendre à leur point de départ, et les suivre jusqu'au jour où la révolution de 1830 vint clore cette belle époque.

La France avait subi deux invasions, amenées, non par les Bourbons, qui depuis longtemps ne comptaient plus d'alliés parmi les souverains étrangers; mais par l'insatiable ambition et le fol orgueil d'un grand homme, qui ne sut pas plier sous la mauvaise fortune, qui joua au jeu des batailles et sa propre destinée et celles de la France, et refusa deux fois de traiter, d'accepter une paix dont on ne lui laissait pas, comme à l'ordinaire, dicter toutes les conditions,

La France couverte d'ennemis, accablée d'exorbitantes contributions de guerre, incertaine de son sort, ignorant si dans les conseils où se règle la destinée des vaincus, ou ne songe pas à l'affaiblir par un partage de ses provinces entre les vainqueurs, ou par la privation des frontières que Louis XIV sut lui conquérir sur les bords du Rhin : la France, sans roi, sans chef, sans armée, tournait ses regards vers les Bourbons. Alors ces malheureux princes décimés par la hache des révolutions, proscrits par la fureur de ceux mêmes qui les rappellent, quittent leur paisibles retraites, reviennent habiter le vieux palais de leurs ancêtres, et la France échappe à la honte d'un partage, et la France conserve les conquêtes de Louis XIV, et ses armées détruites se reforment, et de nouveau puissante et vénérée, elle reprend place au conseil des grandes nations.

Depuis le jour où les révolutions s'agitèrent pour la première fois sur le sol de la France, ce malheureux pays n'a pas joui d'un seul jour de liberté; tour à tour il a subi le joug de fer de tous les tyrans qui ont voulu l'exploiter. Les Bourbons reparaissent, et avec la légitimité; ce grand principe conservateur des nations comme des dynasties, ils apportent la véritable liberté, la liberté par l'empire des lois.

Pendant les quinze ans de Restauration, trois guerres, justes et glorieuses, illustrent nos armées : la guerre pour l'indépendance de la Grèce, la guerre d'Espagne et la guerre d'Afrique.

La Restauration reçoit la France toute blessée d'une grande défaite, et quand elle descend du trône, elle la laisse aux mains qui saisissent le sceptre, glorieuse et couronnée des lauriers d'une noble conquête.

Maintenant, que des hommes qui ont plié leur bassesse sous toutes les tyrannies, depuis celle de Robespierre jusqu'à celle de Napoléon, viennent dire que ces quinze années furent des années de honte, et que c'est trop pour la France d'avoir subi pendant cette période de temps un gouvernement imposé par l'étranger, il faudra sourire de pitié et passer en haussant les épaules.

Les quinze années de la Restauration furent tout un siècle; il est d'un cœur noble de l'avouer, il est d'un cœur noble d'en conserver aux princes qui y présidèrent un souvenir reconnaissant, de professer un respect, du moins, silencieux pour leur mémoire.

Il n'y a pas tout à fait deux siècles et demi, que cette royale famille que l'on a proscrite, avec le drapeau des treize cents années de notre histoire, partit de son

royaume de Navarre, apportant pour enrichir le trône qui l'attendait, plus de domaines que n'en avaient jamais possédé les autres branches de nos rois, apportant un second royaume à coudre, comme frontière à notre beau pays de France.

Deux cent quarante ans plus tard, chassée par une révolution, elle quitte son trône, son pays, n'emportant que de faibles parcelles de toutes ses richesses ; qu'un peu d'or pour éviter l'opprobre de la misère, et la veille de son exil, elle dote encore la France d'un royaume, elle détruit à jamais la piraterie, et plante en face de Gibraltar le drapeau français sur les rives de la Méditerranée.

Voilà ce qui fait que la Restauration aura sa glorieuse signification historique, voilà ce qui fait qu'après le siècle de Napoléon,

l'impartiale histoire burinera sur ses tables de marbre, le siècle de la Restauration ; car les siècles ne se comptent plus par le nombre des années, mais par l'importance des faits accomplis.

Ce siècle de la Restauration finissait donc ; sa dernière fête étalait son dernier luxe, tous les services de la maison du roi, tous les officiers, tous les administrateurs, avaient revêtu leurs grands uniformes : les ambassades et les étrangers rivalisaient par la magnificence de leurs costumes, avec les deux cours de France et de Naples, les femmes resplendissaient des feux de mille pierreries.

Ce monde était la société de la Restauration, c'était la Restauration tout entière, représentée par ses sommités en tout genre.

Derrière le duc d'Orléans, apparaissait

un groupe moins brillant, moins doré, affectant une simplicité plus austère; dans ce groupe on distinguait toutes les oppositions, qui, pendant quinze années, avaient sourdement miné le trône; les littérateurs, les peintres, les avocats, les savants, qui s'étaient classés parmi les factions hostiles au gouvernement.

Ce groupe de gens à la rigide simplicité, ces hommes d'opposition systématique, composaient la cour du duc d'Orléans.

C'était la révolution de 1830.

Les danses commencèrent, les froideurs de l'étiquette royale disparurent, et chacun s'observa d'un œil curieux. Le faubourg Saint-Germain côtoyait avec une sorte de défiance instinctive, ces libéraux du palais d'Orléans, qui s'y mou-

vaient en gens habitués aux localités et connus de tout le service intérieur.

La vicomtesse de Baudrimont était arrivée de bonne heure pour éviter la foule. Ce soir-là son mari avait daigné l'accompagner, mais il l'avait quittée à son entrée dans les salons, et depuis ce moment, elle était demeurée seule et pensive, assise sur une banquette, étourdie de tout ce mouvement, songeant à mille choses et ne songeant à rien. Le bruit de l'orchestre couvrait de ses vives harmonies tous les autres bruits de la fête, des figures qui lui étaient totalement inconnues circulaient autour d'elle; Marie éprouvait une tristesse mélancolique de sa solitude au milieu de cette foule immense.

Après une heure d'abandon, pendant lequel personne ne lui adressa la parole,

pendant lequel elle demeura comme oubliée dans le coin du salon qu'elle avait choisi pour s'y asseoir, Marie fut tirée de sa rêverie par l'arrivée du prince de Fiennes.

— Comme vous voilà seule et loin de toutes vos connaissances ! madame, lui dit-il, pourquoi vous tenir ainsi séparée du noble faubourg, il est tout entier dans la grande galerie et dans le second salon; vous vous trouvez, ajouta-t-il plus bas, avec toute la faction libérale, votre présence ici est presque un commencement d'opposition.

— Je ne savais pas, répondit en souriant la vicomtesse de Baudrimont, que mon inattention pût avoir cette conséquence, tous ces gens que je vois autour de moi sont donc bien mauvais.

— Hélas ! je crains qu'ils ne le soient

plus que nous n'osons le penser, il y a aujourd'hui à cette fête deux rois de France.

— Comment cela ! demanda Marie.

— Oui, ma chère pupille, deux rois de France ; d'abord celui que vous connaissez, Charles X, le vieux et respectable roi de la France monarchique, puis monseigneur le duc d'Orléans, roi de l'opposition et de la France révolutionnaire.

— Croyez- vous donc qu'il y ait encore une France révolutionnaire ?

— Je voudrais pouvoir en douter, mais j'entendais tout à l'heure un de nos *girondins* actuels, dire à monseigneur le duc d'Orléans, presque derrière le roi : Ma foi ! monseigneur, ceci peut s'appeler une fête vraiment napolitaine, car nous dansons sur un volcan.

— Mais, monsieur de Fiennes, le roi est aimé en France, l'armée lui est dévouée et cette campagne d'Afrique qui commence, va rendre nos princes encore plus populaires.

Le prince de Fiennes soupira, puis il reprit bientôt :

— J'ai tort de vous parler de politique, de rembrunir vos idées de la tristesse des miennes, je ne sais si nous dansons sur un volcan, mais il y a sous nous quelque chose qui s'agite ; de vagues pressentiments de malheurs inquiètent les esprits, et peut-être me laissai-je trop influencer par ces pressentiments. Attendons, comme les vieux sénateurs romains attendirent les Gaulois.

— Attendre, c'est périr, monsieur de Fiennes.

— Peut-être? mais, que voulez-vous; je ne rencontre que des gens aveugles, ou des mystérieux qui se rient de mes craintes avec un air d'assurance qui ne me rassure pas du tout.

Le prince de Fiennes parut quelques instants absorbé dans l'amertume de ses réflexions; après quelques minutes de silence, sa physionomie s'était éclaircie, et s'imposant à lui-même une volonté opposée à la pente de ses préoccupations, il demanda à la jeune vicomtesse de Baudrimont pourquoi elle ne dansait pas.

— Je pourrais vous répondre, dit-elle, que c'est parce qu'il fait trop chaud et vous me croiriez sans peine, car il fait étouffant ici; mais, en réalité, c'est parce que je ne suis pas invitée.

— Voici M. d'Aiguebelles qui se dirige

de ce côté, votre abandon va cesser; je vous en conjure, ne revenez point à cette place-ci, rangez-vous avec le faubourg Saint-Germain; au milieu d'une fête comme celle que nous donne monseigneur le duc d'Orléans, chacun doit être avec les *siens*.

A peine le prince de Fiennes terminait ces mots, que le vicomte d'Aiguebelles *bredouillait* avec une certaine aisance de fatuité, la phrase obligée par laquelle on est convenu d'inviter une femme à danser avec soi. Les premières mesures d'une contre-danse se faisaient entendre, la vicomtesse de Baudrimont et M. d'Aiguebelles y prirent place, et bientôt dans un espace étroit, resserré par la foule des spectateurs, vingt femmes et autant d'hommes se coudoyant, se heurtant, piétinant sans grâces et presque sans changer de place, commencèrent ce que l'on est convenu de nommer une contre-

danse française; mais, ce qui n'est, à parler vrai, qu'une réunion de conversations particulières, qui, pour acheter quelques minutes d'*à parte*, se soumettent à l'obligation de s'agiter à tour de rôle, dans des *passes* et des *avant-deux* qu'un musicien commande du haut de son orchestre.

— Nous avons ici bien mauvaise compagnie, et c'est un vrai bonheur, madame, de rencontrer dans cette cohue des gens de sa connaissance; je savais que vous étiez au bal, M. de Baudrimont venait de me le dire, mais j'avais presque perdu l'espoir de vous trouver, quand un hasard heureux m'a fait découvrir votre retraite.

— Il me semble, répondit la vicomtesse de Baudrimont, que je ne faisais point faute aux quadrilles de bonne compagnie, toute la société est au bal.

Le vicomte d'Aiguebelles regarda autour de lui d'un air étonné, comme s'il eût examiné pour la première fois tout ce qui l'entourait.

— Je m'étais aperçu de votre absence, madame.

— Je vous sais bien bon gré, monsieur d'Aiguebelles, de l'intérêt que vous me portez. Et madame de Baudrimont regarda M. d'Aiguebelles presque fixement, et un sourire dédaigneux erra sur ses lèvres.

Je vous sais bien bon gré, monsieur, de l'intérêt que vous me portez, mais je dois vous dire que je hais les fadeurs, puis-je vous demander de m'en faire grâce.

A ce moment, l'ordonnance de la con-

tre-danse appelait madame de Baudrimont et M. d'Aiguebelles à figurer ensemble: M. d'Aiguebelles profita de la nécessité où se trouvait sa danseuse de lui donner la main, pour la lui serrer avec une affectation de sentimentalité aussi risible qu'impertinente.

— Je voudrais être compris par vous, madame; ce que vous prenez pour des fadeurs n'est que l'expression d'un sentiment vrai.

Marie indignée de cette audacieuse déclaration, ne répondit que par un mouvement de tête d'une indicible fierté; tout ce que tenta depuis cet instant le vicomte d'Aiguebelles pour renouer une conversation fut inutile, toute son habileté échoua devant une tenacité de résistance à laquelle il ne s'était pas attendu. Cependant, quand la

contre-danse fut terminée et qu'il eut reconduit sa danseuse à sa place, il se dit :

Cette petite femme si revêche sera à moi, ma position n'est pas déjà si mauvaise auprès d'elle, sa vertu farouche s'est indignée, il est vrai, mais elle a entendu, et qui mieux est, compris, que j'investissais sa personne de mes premières lignes d'attaques; nous sommes sur le pied de guerre, il ne me faut plus qu'un hasard, un peu de bonheur. Pour de l'audace, je n'en manque point; il est nécessaire de prendre rang d'inscription dans le cœur d'une jeune femme, et que l'on débute par de la haine ou par de l'amitié, la position est à peu de choses près la même.

Le vicomte d'Aiguebelles avait raison pour beaucoup de femmes.

Il en existe quelques-unes qui disent à leurs amants avec larmes et sanglots : Un homme m'obsède, me poursuit de ses odieuses déclarations et veut troubler notre bel amour, mon bien aimé ; oh ! délivre-moi de sa présence, je sens que je n'aime au monde que toi ; que je n'aimerai que toi dans toute ma vie ; mais ses paroles me font mal, parce que j'ai peur qu'elles ne te rendent jaloux.

Et cet homme abhorré, cet homme que l'on hait, dont les déclarations soulèvent le cœur d'indignation ; cet homme que l'on déteste parce qu'il veut troubler le bel amour que ces femmes ont au cœur, cet homme-là, le lendemain, est nommé par ces mêmes femmes des plus doux noms que la langue de l'amour puisse inventer : pour lui on en crée de nouveaux, et l'amant de la veille n'existe plus que comme un

souvenir funeste dont il faut délivrer sa pensée.

Mais la jeune vicomtesse de Baudrimont n'était pas du nombre de ces femmes au cœur volage, à l'amour inconstant, et le vicomte d'Aiguebelles dépensait en pure perte et son fade sourire et ses grâces de mauvaise compagnie.

Pendant toute la contre-danse qu'elle venait de danser, un officier de la garde royale avait suivi du regard chacun des mouvements de Marie, et placé non loin derrière elle, dans un groupe qui le cachait presque entièrement, il avait saisi d'une oreille jalouse quelques mots de l'étrange conversation dont elle n'avait pu réprimer l'impertinence. Cet officier, fort pâle jusqu'alors, s'était senti tressaillir aux premières paroles du vicomte d'Aiguebelles, puis une rougeur

vive et passagère colora ses joues et son front, puis ses yeux devinrent fixes sous l'ombre des larges sourcils qui les recouvraient.

Bientôt une mesure vive et pressée de l'orchestre et le mouvement du groupe de danseurs qui s'arrondissait, indiqua que la valse allait succéder à la lenteur des danses françaises. Il y eut dans tous les salons un instant de déplacement général dont l'officier de la garde, qui n'avait cessé de fixer Marie d'un regard où le regret se mêlait à une sorte de colère, profita pour se rapprocher d'elle. Une chaise était vacante; il s'en empara, et surmontant une sorte d'hésitation et de tremblement, il dit presque à voix basse :

— Un ancien ami de votre enfance est-il assez présent à votre souvenir, pour qu'il

puisse, sans vous être présenté officiellement, madame, essayer de se faire reconnaître ?

Le son de cette voix qu'elle entendait toujours dans ses rêveries, qu'elle se rappelait comme la plus douce musique de ses jeunes années, fit tressaillir la vicomtesse de Baudrimont : elle se retourna subitement vers l'endroit d'où il lui avait semblé qu'elle était venue, on eût dit, tant elle mit de précipitation dans ses mouvements, qu'elle craignait d'être abusée par une illusion ; mais quand ses yeux rencontrèrent ceux de Georges de Minville, elle sentit une faiblesse invincible s'emparer de toute sa personne, ses bras retombèrent sans force à ses côtés, et les battements précipités de son cœur soulevèrent sa poitrine qu'une douleur aiguë et glaciale traversait comme la pointe d'une flèche.

Enfin s'étant remise peu à peu de cette émotion si imprévue, elle tâcha de répondre à la demande qui lui était faite avec tranquillité, mais sa voix se faisait à peine entendre, et ses paroles sortaient de sa bouche, à intervalles inégaux, tremblantes et embarrassées.

— Pourquoi m'adressez-vous cette question? doutez-vous de ma mémoire et de mon amitié?

Georges hésita d'un air douloureux pendant quelques secondes, puis il répondit avec un triste sourire :

— Non! non! madame, je ne doute, ni de votre mémoire, ni de votre amitié; mais je craignais que les années..... qui se sont écoulées depuis que nous ne nous sommes vus, n'eussent tellement changé les traits de

mon visage et leur ancienne expression, qu'il vous fût impossible de retrouver l'enfant gai et insouciant, compagnon de vos premières années, dans l'officier fatigué et vieilli qui vous adresse la parole.

— En effet, je vous trouve une expression de fatigue et de souffrance, qui m'inquiètent, qu'avez-vous eu?.....

Marie s'arrêta, car elle crut deviner qu'elle entrait pour beaucoup dans la cause des souffrances de Georges.

— Oh! je n'ai éprouvé, madame, aucuns revers de fortune, reprit-il, je n'ai éprouvé aucune de ces souffrances que les médecins puissent guérir, je ne suis point malade; mes amis, et il appuya légèrement sur ce mot, auraient tort de s'inquiéter..... les gens qui jugent sainement et froidement de

toutes choses, prétendent que je suis sous l'influence d'une de ces douleurs vagues et..... sans cause.... que les années emportent en s'écoulant. Vous comprenez, madame, combien c'est peu inquiétant.

Marie sentit cruellement l'ironie cachée que contenaient les paroles de Georges, des larmes mouillèrent ses paupières, et elle baissa la tête.

— Je ne sais pourquoi, murmura-t-elle, vous semblez apporter si peu de soin et d'attention à votre santé, à vos souffrances; croyez-vous que vos amis ne doivent pas s'affliger de votre état actuel?

— Ceux que l'on nomme mes amis, madame, sont quelques officiers, qui prétendent que si je buvais comme eux, que si, comme eux, je me livrais à toutes les folies

de leur âge et du mien, je serais guéri, et peut-être sont-ils plus savants dans leur théorie médicale que toute la Faculté de médecine. Mais c'est assez vous occuper de ma personne, madame, vous parler plus longtemps de moi ou de ce qui me regarde, semblerait afficher une prétention que je n'ai certes pas. Laissez-moi plutôt vous féliciter de tous les bonheurs de votre destinée; j'ai appris, avec bien.... de l'intérêt....

Et la voix de Georges de Minville faiblit en prononçant cette dernière partie de sa phrase :

— Ce qui vous est arrivé d'heureux; si je ne vous ai pas fait savoir plutôt la part que j'y prenais, n'en accusez, madame, que l'ignorance où j'étais resté de votre sort; je l'ai connu seulement le jour où vous fûtes présentée au roi.

Marie ne répondit rien, car elle sentait que ses sanglots seraient venus étouffer sa voix, si sa bouche s'était ouverte pour essayer quelques mots.

Il y eut entre Georges et Marie quelques instants de silence.

— Voulez-vous me permettre, madame, de m'inscrire au nombre de vos danseurs, si la liste n'en est pas plus que complète? ajouta Georges sur le même ton de sarcasme froid et douloureux.

Marie ne put supporter l'amertume avec laquelle Georges lui parlait : elle comprenait combien grande devait être sa souffrance ; l'abattement imprimé sur sa belle figure ; le changement survenu dans son caractère, autrefois si doux et si aimant, le lui indiquait assez : mais ce qu'il lui rendait

de profondes douleurs dépassait ses forces morales ; elle releva sa tête et son regard, une dernière larme brilla comme une goutte de rosée entre ses cils longs et soyeux, et l'expression de sa bouche sembla demander grâce.

L'orchestre ne jouait plus depuis cinq ou six minutes, des groupes s'étaient formés dans tous les salons, une vive inquiétude semblait les préoccuper, et de temps en temps il se faisait un silence, pendant lequel tout le monde semblait écouter. A travers les fenêtres ouvertes, on entendait monter du jardin les cris du peuple confus et colère, puis tout rentrait pour une seconde dans une tranquillité parfaite, le ciel pur et parsemé d'étoiles apparaissait coloré d'une faible lumière qu'affaiblissait l'éclat des bougies; une légère brise de vent secouait les cimes des arbres et les

fleurs de la terrasse, quelque chose de solennel et de triste se faisait sentir à tous les cœurs.

Tout à coup les cris du peuple recommencèrent plus prononcés, plus énergiques; une vive lueur d'incendie colora toute l'architecture des longues galeries du Palais-Royal, et par un sentiment d'effroi général tous les conviés de la fête se portèrent vers le salon où se trouvaient les deux rois et les princes.

Georges et Marie restèrent seuls, et cependant eux aussi avaient eu leurs oreilles frappées par les clameurs du peuple, et cependant eux aussi avaient vu les lueurs de l'incendie rougir au loin les bâtiments du palais; mais ils ne bougèrent pas de leur place. Georges se redressa inquiet, et

prêt à tout événement, de sa main gauche il saisit le bras de Marie, et appuyant l'autre sur la garde de son épée, il écouta et attendit. Puis, tournant vers sa tremblante compagne un visage sur lequel se lisait une noble et généreuse énergie.

—Marie, lui dit-il, n'ayez aucune crainte, je suis près de vous.

Marie rendit un regard plein d'amour et de confiance au regard brûlant de Georges de Minville; une de ses mains serra même la sienne d'une étreinte vive et passionnée, et de sa bouche heureuse et souriante elle répondit :

— Non! Georges, je n'ai pas peur.

Tout ce qui vient d'être raconté ne dura que fort peu d'instants; les cris du

peuple s'apaisèrent, les lueurs de l'incendie s'éteignirent, la foule qui s'était éloignée revint bientôt impatiente de retrouver ses plaisirs interrompus, l'orchestre fit de nouveau retentir les vastes salons du Palais-Royal de ses appels joyeux; la fête continua et ne fut plus troublée pendant le reste de la nuit.

Le comte et la comtesse de Baudrimont cherchaient leur belle-fille qu'ils n'avaient point rencontrée depuis le commencement de la soirée, Marie les aperçut et prévint Georges. Alors ils se séparèrent, mais l'adieu qu'ils se dirent eut quelque chose de doux et d'amical, qui fit entrer en leur âme comme une joie inconnue.

Le prince de Fiennes revint vers Marie, après que les deux rois eurent quitté le Palais-Royal.

— Que s'est-il donc passé? lui demanda-t-elle.

— Oh! presque rien, répondit-il, le *bon* peuple a voulu s'amuser aussi; il a tenté une petite émeute, et pour se donner le plaisir d'une illumination, il a brûlé les chaises du jardin. Ce n'est qu'une légère éruption du volcan sur lequel le prophète de cette soirée prétendait que nous dansions.

— Qu'est ce que cela veut donc dire? prince, cette émeute avait-elle quelque chose de sérieux?

— Rien, absolument rien, elle n'était pour ainsi dire qu'une des scènes obligées de cette fête, nous sommes au palais des révolutions, madame.

Vers trois heures du matin le bal n'était pas encore terminé; le vicomte et la

vicomtesse de Baudrimont remontèrent dans leur voiture pour regagner leur hôtel; son Altesse Royale Madame dansait un dernier *cotillon* avec monseigneur le duc de Chartres.

Le jour commençait à éclairer les rues de Paris de ses pâles lumières. La dernière fête de la Restauration finissait, et des deux rois qui y avaient assisté, l'un devait bientôt s'endormir du sommeil de la mort, tandis que l'autre s'acheminerait fugitif et découronné, vers la terre de l'exil qu'il visiterait pour la troisième fois.

AGITATIONS.

Ici bas la douleur à la douleur s'enchaîne.

A. DE LAMARTINE.

XXV.

Depuis le bal qui avait eu lieu au palais d'Orléans, Marie n'était plus la même, un trouble délicieux s'était emparé de tout son être, et les rêveries auxquelles elle se laissait aller lui apportaient un bonheur qu'elle accueillait de toutes les puissances de son âme. Son cœur avait repris de la force et du courage, elle ne cherchait plus

à le soustraire à l'empire d'un amour longtemps combattu ; Georges l'avait revue, Georges l'aimait, toute sa destinée se trouvait accomplie.

Il ne s'était pas dit entre eux un mot qui pût leur faire espérer une nouvelle et prochaine rencontre ; ils n'espéraient pas qu'un second hasard fortuné vînt les remettre en présence l'un de l'autre ; et pourtant, Marie se sentait rougir au moindre murmure du vent, elle écoutait, elle suspendait sa respiration et pour ainsi dire le bruit de sa vie, pour saisir quelque murmure lointain, qu'elle semblait attendre. Heureuse de cette attente, elle la recommençait chaque jour, avec la même satisfaction et le même courage ; ses matinées se passaient ainsi, et le soir venu, elle courait par tous les salons du faubourg Saint-Germain, comptant toujours voir se réaliser son

désir le plus ardent; et vivant de cet espoir que rien n'alimente, mais aussi que rien ne détruit.

Sa confiance envers le prince de Fiennes s'était refroidie quelque peu ; l'amour auquel son cœur succombait avait quelque chose de si délicat dans sa culpabilité, qu'elle aurait craint de le ternir en le confiant même à son ami le plus dévoué. Cet amour avait atteint la limite fatale où les conseils n'ont plus aucun pouvoir ; il était arrivé à ce point qu'aucune affection, aucune amitié, si puissantes qu'elles pussent être, n'auraient eu la possibilité, ni de lui venir en aide, ni de lui venir en opposition prudente.

Marie avait donc dissimulé vis-à-vis du prince de Fiennes, sa dernière entrevue avec George de Minville ; cette dissimulation lui fut moins pénible qu'en tout autre

circonstance, car le prince de Fiennes eut peu le loisir de venir chaque jour, ainsi qu'il en avait l'habitude, à l'hôtel de Polvil. Les événements politiques et l'inquiétude vague qui préoccupaient tous les esprits le tinrent éloigné de ses relations les plus intimes.

Alger s'était rendue à l'armée du maréchal de Bourmont, la nouvelle en était arrivée à Paris; le canon des Invalides l'avait apprise au peuple; la Restauration accomplissait les dernières gloires de ses destinées.

Il circulait dans la capitale et dans les provinces des bruits inquiétants de coups d'état, de retour vers une monarchie absolue; les agitateurs affirmaient que l'armée victorieuse ne devait rentrer en France que pour prêter son appui à la dic-

tature sans contrôle que voulait s'arroger le ministère du prince de Polignac.

Le pouvoir et la chambre, désunis par un désaccord important sur plusieurs points d'un intérêt majeur, s'étaient déclarés ouvertement une guerre acharnée. La chambre avait été dissoute; mais presque entièrement renommée par les colléges électoraux, elle revenait vers sa tribune du palais Bourbon, plus animée à la lutte qu'elle n'avait pas craint d'engager, et comptant sur une victoire que lui assurait la défection importante de quelques royalistes dans les deux chambres.

Les conseils des ministres se succédaient presque sans interruption, et pas un mot de ce qui s'y débattait ne transpirait dans le public : l'inquiétude et une agitation habilement entretenus traçaient

leur sillon précurseur de l'orage; organisaient des résistances pour le moment de la crise.

Cependant aucune de ces sourdes rumeurs ne parvint à réveiller le faubourg Saint-Germain de son apathique assoupissement.

Le temps était magnifique ; un brûlant soleil échauffait les pavés de Paris : la campagne, ses délassements, ses plaisirs, appelaient au loin, dans leurs châteaux, les riches propriétaires rassasiés des fêtes de l'hiver. Les routes se couvraient de voitures de voyage, se dirigeant les unes vers les eaux des Pyrénées, les autres vers la Suisse; d'autres, enfin, vers le riant séjour de Baden, ou les villes pittoresques des bords du Rhin.

Chaque jour un hôtel de plus se fer-

mait dans le faubourg Saint-Germain; Paris ne retentissait plus du bruit des fêtes. Le roi de Naples regagnait à petites journées son royaume aimé du ciel, et la cour de France, retirée à Saint-Cloud, se délassait de tout un hiver de fatigue et de représentation sous les frais ombrages de ce riant séjour.

A cette époque, une voiture de voyage sortit un matin de l'hôtel de Polvil, emportant rapidement vers l'Italie le vicomte de Baudrimont, que sa santé, délabrée par des excès de tout genre, forçait presque impérieusement à ce voyage; la vicomtesse de Baudrimont devait rester seule à Paris pendant toute la durée de son absence; car son oncle, le marquis de Polvil, pouvait compter comme un hôte du château de Saint-Cloud tant que s'y prolongerait le séjour du roi, et le comte et la comtesse de

Baudrimont venaient de partir pour visiter leurs terres.

Cette sorte de liberté, cet abandon de tous ceux qui auraient pu la soutenir et la diriger, effraya d'abord Marie; elle pressentit quelque danger dans la solitude de sa vie, dans le pouvoir absolu, remis à sa disposition, sur sa conduite et sur ses actions: elle jeta autour d'elle un long regard d'inquiétude, comme si le bruit d'un danger se fût rapproché d'elle. Dans cette immense ville de Paris, où s'agitent tant d'existences et d'intérêts divers, elle ne vit que deux existences, deux intérêts mis en présence; il lui sembla que tout ce monde dont Paris se dépeuplait, était autant de sauve-gardes qui lui faisaient défaut, pour la laisser combattre seule, dans le champ-clos des passions, contre un adversaire dont elle redoutait l'approche.

Le désir de partir, de rejoindre sa belle-mère, s'éleva un moment dans son esprit; mais tous les souvenirs de Georges combattirent ce commencement de résolution; sa dernière force de résistance fut vaincue et elle resta.

D'ailleurs, pensa-t-elle, il me faudra un jour ou l'autre en venir à recommencer cette lutte, pourquoi demeurer si longtemps dans l'incertitude et dans la crainte? Il vaut mieux marcher au-devant de sa destinée que de l'attendre; les heures de tourment que l'on abrége ainsi sont autant de tortures que l'on arrache de son cœur.

Comme elle se débattait entre sa volonté et la conscience d'un devoir, sa femme de chambre lui remit une lettre dont l'écriture lui était totalement inconnue, elle se hâta de la décacheter, et l'ayant parcourue,

elle la rejeta d'abord loin d'elle avec indignation.

Il ment, il ment, ce vicomte d'Aiguebelles, et la voix de Marie, en disant ces mots, dénotait une colère et un mépris profonds.

Il ment et me calomnie; moi, je lui ai parlé avec bonté; je l'ai encouragé à m'écrire. Mais cet homme est infâme; il me fera perdre la tête. Je me croirai folle si je relis son affreux billet : et cependant elle le reprit, le froissa dans ses mains tremblantes, et le relut non sans répandre des larmes de honte et de dépit.

« L'encourageante bonté que vous m'a-
» vez témoignée, madame, lorsque j'eus le
» bonheur de vous rencontrer au bal du
» Palais-Royal, m'impose l'obligation de

» répondre à l'accusation que vous sem-
» blâtes faire peser sur moi, en trai-
» tant de *fadeurs*, les expressions du res-
» pectueux attachement que vous savez si
» bien inspirer à ceux qui vous connaissent,
» et plus à moi, peut-être, madame, me
» permettrez-vous de le dire, qu'à tout
» autre.

» Non, vous n'avez pu prendre pour de
» fades compliments les quelques paroles
» que j'ai pu vous dire. Non, madame,
» vous n'avez pu vous tromper à ce point,
» que la sainte expansion d'une âme vive-
» ment impressionnée et vraie, passât près
» de vous pour le fastidieux bavardage de
» quelque fat inoccupé. Sans le vouloir,
» peut-être, j'ose encore le croire, ma-
» dame, vous m'avez vivement affligé.
» Montrez-moi, en consentant à détruire
» le doute qui m'accable, que vous ne

» doutez ni des sentiments que je vous
» ai exprimés, ni d'un attachement qui,
» pour être respectueux, n'en est pas
» moins vif et moins inquiet.

» Vicomte D'AIGUEBELLES. »

Oh! je ne partirai certes pas, se dit la vicomtesse de Baudrimont, comme pour se raffermir encore plus dans une résolution déjà bien arrêtée. Je ne quitterai point Paris; M. d'Aiguebelles pourrait penser que je le crains et que je le fuis; ce serait le comble de l'infortune: non, je demeurerai ici en présence des dangers et des ennuis qui viendront sûrement m'y assaillir, je me sens assez forte pour résister à tous ces orages.

Puis elle remit la lettre du vicomte d'Aiguebelles dans une enveloppe, et la lui

renvoya sans une ligne, sans un mot de son écriture, sans lui témoigner autrement que par ce renvoi son indignation et sa colère.

Deux fois, dans ses promenades du soir aux Champs-Élysées et au bois de Boulogne, Marie crut apercevoir près de sa voiture la pâle figure de Georges, tournée de son côté. Deux fois elle tressaillit sous un regard triste et prolongé, qui ne pouvait être que le sien; et, depuis lors, elle dirigea toutes ses promenades vers le bois de Boulogne, et chaque soir elle chercha parmi les promeneurs qui passaient sous ses yeux, l'homme auquel son affection *innomable* n'osait accorder aucun titre.

Hélas! si Georges s'était trouvé par une de ces suaves nuits de juillet, seul avec elle,

emporté sous les verts ombrages des forêts, dans la voiture qui chaque soir la promenait rêveuse et solitaire; si tous deux près l'un de l'autre, à la tremblante clarté des étoiles, ils avaient repris leur dernière conversation; si tous deux baignés par le même souffle d'air, tous deux respirant les mêmes voluptueuses exhalaisons qui s'élèvent des plantes, des gazons et de la végétation des arbres; si dans la séduction d'un pareil moment, leurs mains s'étaient rencontrées, leurs regards s'étaient croisés; alors! ô alors! nulle puissance humaine, nul respect des lois divines ne les eût empêchés de se précipiter dans les bras l'un de l'autre; de se dire: Je t'aime d'un amour que je porte en mon cœur, depuis les années de mon adolescence; j'ai beaucoup de chagrins à te raconter, et j'en ai beaucoup à consoler en ton âme; sais-tu tout ce que j'ai souffert

à vivre séparé de toi; sais-tu combien mon pauvre cœur a saigné pendant toutes ces années que nous avons perdues?

Le bel ange déchu, qui préside aux séductions, les agitait tous deux des mêmes émotions, leur apportait les mêmes paroles dangereuses et douces. Marie se sentait à peine vivre, elle éprouvait une oppression sous laquelle elle fléchissait sans résistance, et bien des fois elle s'était déjà avoué, d'abord avec effroi, puis avec une agitation qui n'était pas sans charme, que si Georges venait à paraître; que si Georges lui demandait tous les trésors d'amour de son cœur, toute sa vie, son dévoûment; que s'il fallait pour lui obéir se vouer à une vie méprisée, descendre de l'estime où chacun la tenait, supporter les regards dédaigneux du monde; eh bien! que tout cela elle le ferait; que tout cela elle

l'accepterait avec joie, pour quelque jours de félicités près de lui.

Que me font à moi, pensait-elle, et les froides convenances d'un monde auquel je ne dois rien, car il ne m'a rien donné; que me font et le mépris et les regards dédaigneux d'une foule que je connais à peine? Pourvu que lui, Georges, Georges que j'ai aimé quand je sortais à peine de l'enfance; que j'ai aimé malgré l'éloignement, malgré tout ce qui s'opposait à mon amour, ne me dédaigne, ni ne me méprise; pourvu qu'il ne me reproche jamais ce que j'aurai fait pour lui.

Marie jusqu'à ce jour si pieuse, si profondément religieuse, si saintement croyante, n'ose plus s'incliner devant son crucifix, elle n'ose plus s'interroger en présence de Dieu; elle sait sa culpabilité;

mais un pouvoir plus fort que tous ceux dont elle a éprouvé l'empire, la gouverne, la domine, la conduit malgré elle, lui fait avoir des volontés, des consentements intérieurs qu'elle se reprochera plus tard. Marie s'est laissé enivrer aux passions d'ici-bas, elle a déserté le sanctuaire où s'épanche la ferveur de l'amour divin, pour suivre les sentiers de l'amour humain. Et cependant il ne vient pas un seul remords la troubler dans ces fêtes de son imagination, elle les étouffe tous, car elle aime, non pas de cet amour de salon que l'on prend et que l'on quitte au gré d'un caprice, mais de cet amour qui emplit toute une existence, qui en décide, qui pousse au crime ou aux grandes actions, suivant la destinée qui lui est faite ; de cet amour, qui se rencontre rarement dans notre société abâtardie.

C'est à de tels amours que Dieu réserve

les indulgences sans fin de son inépuisable bonté, lui seul connaît le secret des cœurs, et ceux qui ont vécu dans la culpabilité d'une faute, peuvent espérer leur pardon s'ils sont descendu dans leur erreur, par l'effet d'une passion véritable.

CRAINTES ET JOIE.

Chanter, souffrir, c'est le destin mortel
De tout génie, ange, poëte ou femme !

ROGER DE BEAUVOIR.

XXVI.

Le mois de juillet touchait à sa fin, une inquiétude plus vive agitait les esprits, la capitale de la France était, pour ainsi dire, partagée en deux camps, dans l'un desquels se reposaient avec une sorte de tranquillité apathique ceux qui tenaient pour le parti du roi. Tandis que dans l'autre on avait enrégimenté et discipliné pour l'émeute, les

masses turbulentes et faciles à agiter que renferment toujours les faubourgs des villes.

Les ministres entre les mains desquels reposaient les intérêts de la France, étaient instruits de la marche et des intentions du parti révolutionnaire, ils savaient son organisation au sein même de la capitale, et les ramifications par lesquelles il enveloppait peu à peu le royaume, comme d'un réseau d'agitation, qui devait amener des résultats plus ou moins rapprochés.

Les ministres savaient tout cela, et cependant ils se placèrent sept hommes presque désarmés, entre l'insurrection et le trône, puis ils attendirent.

Leur attente fut de peu de durée; le

matin même du jour où les fameuses ordonnances parurent, une rumeur inquiétante s'éleva des quartiers les plus populeux de Paris; des émissaires les parcouraient, en publiant que le commerce venait d'être anéanti, que la librairie et l'imprimerie retombaient sous le régime du *bon plaisir*, et que la représentation nationale dissoute de nouveau, ne pourrait plus désormais exercer un contrôle indépendant.

Le 27 juillet, les premiers coups de fusil s'échangèrent. Le drapeau blanc flottait encore sur tous les édifices publics; Charles X était encore le roi d'un puissant empire, et il n'allait falloir que trois jours pour renverser ce drapeau et ce roi.

Pendant trois jours, les rues de Paris servirent d'arène à un combat acharné. Pendant trois jours, la garde royale, brave

et fidèle milice, se fit tuer inutilement; enfin, il fallut céder au nombre, il fallut abandonner Paris, le palais des rois, la capitale du royaume; le drapeau tricolore flottait déjà sur les tours de sa vieille cathédrale.

Le faubourg Saint-Germain visitait ses terres, se réjouissait *aux eaux*, le faubourg Saint-Germain *honorait* d'un dernier *visth* la royauté qui se mourait, tandis qu'une révolution se dressait menaçante, tandis qu'elle déployait ses étendards, qu'elle acceptait la guerre, qu'elle en sortait victorieuse, et qu'elle faisait descendre du vieux trône de France une famille illustre et vénérée.

Le 29 juillet s'écoule rapidement. Paris est plongé dans une morne stupeur, c'est à

peine si l'on voit s'ouvrir une fenêtre à travers laquelle passe une tête curieuse et inquiète. Les rues que n'occupe point la bataille sont désertes, d'énormes barricades les obstruent. La fusillade commence à se ralentir; quelquefois de lointaines clameurs se font entendre, alors, ceux qui avaient ouvert leurs portes ou leurs fenêtres, ceux qui s'étaient permis de respirer l'air dans la rue rentrent précipitamment, et collant leurs oreilles aux fentes de leurs volets, y demeurent des heures entières dans l'attente.

La vicomtesse de Baudrimont est seule dans l'hôtel de son oncle : le marquis de Polvil n'a pas quitté Saint-Cloud depuis trois jours ; elle a passé toutes les heures des longues journées du 27 et du 28 juillet à tâcher de recueillir des nouvelles ; elle veut savoir quels sont les régiments

engagés dans la lutte et quelles chances présente la fortune, soit heureuses, soit malheureuses. Elle ne peut douter que le régiment de Georges de Minville n'ait comme les autres régiments présents à Paris pris part à l'action ; alors, elle demande quelle a été la perte des troupes, pendant ces deux journées; quel est le nombre des officiers tués, à quel corps ils appartiennent. Puis son cœur s'agite et s'émeut suivant les récits, que la rumeur populaire apporte jusqu'à ses oreilles : elle écoute tout le monde, elle interroge tous ceux qui, de près ou de loin, ont assisté aux terribles événements qui ensanglantent la ville. En présence du danger qui menace Georges, toute la timidité, toutes les hésitations de Marie ont disparu, elle se sent forte et courageuse pour aller au devant du malheur ou du bonheur, au devant de la certitude qui

lui apprendra le sort de l'homme auquel appartient tout son amour.

Elle l'aime de toutes les forces de son âme, avec tout l'entraînement de la passion. Elle l'aime comme on n'aime qu'une fois en sa vie ; elle l'aime à lui tout sacrifier, repos, bonheur, honneur, tout ce qu'une femme peut donner, tout ce qu'elle peut déposer en offrande, des trésors de sa vie, dans le temple de l'amour.

Marie aime Georges encore plus fortement depuis qu'elle tremble pour ses jours ; vingt fois elle aurait voulu pendant ces tristes journées, quitter son hôtel et courir par les rues, visiter les blessés, voir les morts, s'assurer enfin que Georges n'est ni mort, ni blessé ; mais elle ignore vers quels lieux il lui faudrait dériger ses pas pour trouver

le régiment auquel il appartenait; elle connaît à peine les rues de Paris; le courage et la force ne lui manquent pas, oh! non, une excitation surnaturelle la soutient, elle souffre, mais ne faiblit pas.

Pendant deux journées et deux nuits, Marie a compté, non pas les heures, car le tintement des heures, le bruit des cloches ne s'entendent plus dans Paris, un seul bruit domine tous les autres, la bataille et ses canons, la bataille et sa fusillade, la bataille et ses cris de mort. Pendant deux jours et deux nuits, Marie a donc compté les retentissements des volées meurtrières de l'artillerie, qui parvenaient jusqu'à elle. Elle a prié, elle a pleuré pour tous ces hommes qui s'entr'égorgeaient, elle a prié aussi pour le salut du roi, mais elle a imploré avec des adorations ferventes la Vierge des douleurs pour Georges de Minville.

Il lui semble que Georges ne peut mourir, si jeune et sans l'avoir revue ; elle a un dernier mot à lui dire, un seul qu'elle a besoin de prononcer et que lui a besoin d'entendre ; il faut absolument qu'elle lui avoue tout son amour, qu'elle lui avoue combien il est aimé, et depuis combien de temps ; il faut qu'elle arrache la douleur qui agite son âme, puis ensuite, elle et lui pourront mourir.

La bataille s'est un instant ralentie, des clameurs se font entendre dans les rues : des hommes, la figure noire de poudre, les vêtements en désordre, proclament la retraite de la garde ; quelques-uns sont blessés, Marie en reçoit deux dans son hôtel, elle les panse elle-même, elle les interroge et leur demande des détails sur tout ce qu'ils ont vu, sur tout ce qu'ils ont su.

Elle apprend, non sans une terreur profonde, que la garde a éprouvé des pertes nombreuses, tant en officiers qu'ensoldats. Plusieurs détachements des régiments d'infanterie n'ont pu effectuer leur retraite : cernés dans des maisons isolées les unes des autres, ils ont fait une résistance désespérée, puis enfin, le peuple les a massacrés quand la poudre a manqué à ces fidèles soldats.

Un des blessés que panse Marie lui dit en montrant sa blessure : Voilà un coup de sabre de l'officier qui commandait aux soldats tués dans la dernière maison que nous avons prise ; ce coquin-là est parvenu à s'échapper par le toit des maisons voisines, mais le quartier est cerné et nous le rattraperons, ce *massacreur* du pauvre peuple ; il ne pourra regagner Saint-Cloud où se sont retirés ses scélérats de camarades.

Un instinct secret, un pressentiment douloureux semblent avertir Marie que cet officier si poursuivi, si traqué, n'est autre que Georges de Minville : elle demande à l'homme dont elle panse les blessures, comment était celui qui l'a sabré, quels sont ses traits, quelle est sa taille.

— Vous le connaissez donc ? répond l'homme du peuple avec défiance.

— Nullement, reprend Marie, j'avais d'abord cru le reconnaître au peu de mots que vous en aviez dit ; mais je vois que je me suis trompée, celui dont je voulais parler est très-petit et très-blond.

— Que vous le connaissiez ou non, *ma p'tite mère*, ça ne fait rien à la chose, je vous réponds que celui qui m'a blessé ne *l'portera* pas en paradis, et il fit le signe

de coucher quelqu'un en joue ; puis il repartit chercher la bataille et celui dont il avait juré la perte.

Marie ne douta pas un instant que Georges ne fût l'officier dont cet homme venait de parler : elle le vit errant de maison en maison, poursuivi par un peuple furieux, ne trouvant pour échapper à sa colère aucune retraite sûre. Elle le vit blessé, déchiré par ceux qui le poursuivaient, et son inquiétude, ses transes mortelles, n'eurent plus de bornes. De temps à autre quelques détonnations se faisaient encore entendre, des résistances partielles troublaient encore quelques points isolés ; du côté des Champs-Elysées, des coups de feu marquaient la retraite de la garde, enfin la terreur de Marie était arrivée au plus haut point.

La nuit vint, et son calme sembla im-

poser le repos à la grande cité, toute criblée de balles et de mitrailles; les ombres s'étendirent sur les scènes de carnage dont elle avait été remplie pendant trois jours. Ses habitants commencèrent à sortir de leurs maisons pour donner une sépulture aux morts. Sur tous les édifices publics, le drapeau tricolore avait remplacé le drapeau blanc; il ne restait plus dans Paris un seul soldat de la garde : Paris, appartenait tout entier à la révolution. Le peuple harassé par trois jours de lutte, regagnait ses quartiers et les postes qu'il s'était assignés; on entendait sur son passage des cris de *Vive la charte!* quelques maisons s'éclairaient d'illuminations partielles, il n'existait plus un seul réverbère.

Le faubourg Saint-Germain désert, triste et morne, s'ensevelissait dans une ombre épaisse, ses hôtels n'avaient pas une seule

lumière pour éclairer d'un pâle reflet leurs vieilles murailles et les lourdes masses de leur architecture; des rues entières paraissaient avoir été visitées par la mort ou la destruction, tant le silence y était solennel. Dans la rue de Varennes, l'hôtel de Polvil, presque seul, révélait encore quelqu'animation; à travers les volets fermés de la chambre de Marie, apparaissait une faible lueur, qui indiquait que dans cette chambre quelqu'un veillait. Dix heures sonnèrent à l'horloge du *Sacré-Cœur*, et presqu'en même temps le marteau retomba lourdement sur la porte cochère de l'hôtel de Polvil.

Aussitôt Marie entr'ouvrit sa fenêtre, et ses yeux distinguèrent un homme en costume d'ouvrier, qui parlait vivement à ses domestiques; ceux-ci avaient l'air de l'interroger avant de répondre à la demande

qu'il paraissait leur avoir faite; le colloque fut long; enfin, l'étranger et les domestiques s'acheminèrent du côté du vestibule, et toute cette scène disparut aux regards de Marie.

Inquiète de ce mouvement, de l'arrivée de cet ouvrier, dans un tel jour et vers une heure déjà avancée de la soirée, elle s'apprêtait à sonner un domestique pour en connaître le motif, quand on vint lui dire qu'un homme demandait à lui parler.

—Faites-le monter chez moi sur-le-champ, répondit-elle avec précipitation. Pendant les quelques secondes qui s'écoulèrent avant l'arrivée de cet ouvrier mystérieux, Marie demeura plongée dans une anxiété et une agitation inexprimables; son imagination enfanta mille causes extraordinaires à cette demande d'audience: tantôt c'était un émissaire de son oncle, qui lui apportait un ordre de

le rejoindre ; tantôt c'était un messager de Georges, blessé et mourant, qui lui demandait de venir vers son lit de douleurs; et déjà elle cherchait son chapeau , elle s'apprêtait à suivre le triste messager qui devait la conduire.

Bientôt elle se trouva en présence de l'homme dont la venue l'avait si violemment agitée, le domestique après l'avoir introduit referma la porte, et cet homme ôta son chapeau que jusqu'à ce moment il avait conservé sur sa tête.

— Est-ce vous, Georges? oh! oui c'est vous ! cria Marie en se précipitant vers lui.

C'était lui en effet, c'était Georges, légèrement blessé, mais échappé à tout danger, c'était Georges, sous un grossier déguise-

ment, triste, abattu, fatigué, et Marie le serrait dans ses bras avec des étreintes convulsives ; elle s'assurait que c'était lui, en répétant vingt fois son nom, enfin elle était devenue folle de joie et de bonheur ; la souffrance et l'inquiétude des trois fatales journées disparaissaient devant la présence de Georges, elle l'avait cru mort, elle avait douté, maintenant il se trouvait là, près d'elle, maintenant elle le tenait serré contre son cœur.

Dans ce premier instant de surprise, Marie avait cédé à l'impulsion de sa joie : heureuse, elle ne s'était point demandé ce que Georges lui-même penserait de cet élan, de cette étreinte, de toutes ces démonstrations d'un sentiment plus qu'amical ; pour elle, Georges était un frère perdu qu'elle retrouvait, c'était Lazare sortant de la tombe, et elle avait prié comme la sœur

de Lazare, comme elle, Marie avait prononcé ces paroles devant le Christ :

« Seigneur, dites seulement une parole, » et mon frère ressuscitera d'entre les » morts. »

Mais après cet entraînement d'un bonheur inespéré, la réflexion lui fit ouvrir les yeux, elle se réveilla comme d'un songe, se vit dans les bras de Georges, et rougit de s'y être jetée volontairement. Par un mouvement lent et plein d'une gracieuse pudicité, elle se dégagea de l'étreinte par laquelle Georges cherchait à la retenir, couvrit sa figure de ses mains et se prit à pleurer.

— Oui ! c'est moi, Marie, c'est moi qui ai voulu vous revoir, avant de nous séparer peut-être pour toujours, vous ne m'avez

pas oublié, vous vous êtes rappelé le pauvre orphelin qui jadis vous nommait sa sœur; pourquoi vous éloignez-vous de lui maintenant?

— Je ne m'éloigne pas de vous, Georges, répondit Marie, en se rapprochant, mais voyez-vous, j'ai été folle, complétement folle, pendant ces trois terribles journées; je vous ai cru mortellement blessé, je vous ait cru mort; oh! j'ai bien pleuré, j'ai bien souffert.

— Pendant ce long combat, c'était à moi que vous pensiez, Marie?

— Et à qui donc vouliez-vous que je pensasses; je savais votre régiment engagé dans cette lutte meurtrière, chaque coup de fusil suspendait ma vie.

— Est-il bien vrai, Marie? vous portiez

cet intérêt, cette affection, au malheureux Georges, vous pleuriez parce que vous le supposiez mort, et vous pleurez encore parce que vous le voyez vivant près de vous.

— Ces larmes que je répands actuellement, Georges, sont des larmes heureuses, bien heureuses.

Et Marie ne se contraignant plus les laissa couler sans prétendre les cacher. Georges s'empara d'une de ses mains, et tous deux assis l'un près de l'autre restèrent quelque temps sans parler, heureux de l'émotion à laquelle ils étaient en proie.

Enfin Marie reprenant la parole, dit à Georges avec vivacité : Oh! mon Dieu!

on vous aura vu entrer, on vous cherche peut-être, et moi je suis tranquille. Vous êtes poursuivi, traqué; mes gens vous ont vu, un mot imprudemment prononcé par eux pourrait compromettre votre sûreté. Si l'on venait à vous découvrir, si le peuple vous poursuivait ici; il ne le faut pas; ô mon Dieu! cette pensée est horrible. Écoutez, il est nécessaire de déjouer toute surveillance; vous allez partir comme si vous vous étiez acquitté d'un message près de moi, vous sortirez de cet hôtel, et dans la rue de Babylone, vous trouverez presqu'au coin de la rue de Mademoiselle, une petite porte près de laquelle vous attendrez. Quand vous y serez arrivé, frappez un léger coup, je vous ouvrirai, cette porte est celle de mon jardin. Partez vite, Georges, j'ai hâte de vous revoir bientôt affranchi de toute indiscrétion; partez, je ne serai rassurée que

lorsque moi seule je posséderai votre secret.

—Vous le voulez, Marie, vous croyez nécessaire à ma sûreté cette petite ruse de guerre, je vous obéis. Et Georges, après avoir encore une fois serré les mains tremblantes de Marie dans les siennes, descendit l'escalier de l'hôtel de Polvil, retrouva dans le vestibule tous les domestiques assemblés qui l'attendaient avec curiosité et inquiétude, se fit ouvrir la porte cochère et fut bientôt dans la rue.

Marie, impatiente de le savoir en sûreté se hâta de congédier sa femme de chambre et tous ses gens, qui, fatigués de l'agitation des jours précédents, s'empressèrent de gagner leurs lits où ils ne tardèrent pas à s'endormir.

A peine les derniers bruits avaient cessé, à peine les dernières lumières étaient éteintes, Marie, enveloppée dans un long schall, ouvrait sans les faire gémir sur leurs gonds les portes de sa chambre, puis elle s'arrêtait au haut de l'escalier, prêtait l'oreille, et n'entendant rien qui troublât le silence de la nuit, elle descendait tremblante comme une femme qui se rend à un rendez-vous d'amour, les marches qui devaient la conduire à l'entrée du jardin.

Le ciel était pur, l'air de la nuit gardait des chaleurs de la journée quelque chose d'étouffant : dans les bosquets du jardin, aucun chant d'oiseau ne se faisait entendre, tous avaient fui, chassés par l'odeur de la poudre et le bruit de la bataille : des masses de feuillages ombrageaient quelques allées où pénétrait à peine une faible lueur. Le plus grand calme régnait autour

de l'hôtel : Marie écouta encore une fois si personne n'épiait sa démarche, puis moins inquiète après quelques minutes d'observation, elle s'élança légère comme un faon poursuivi par des chasseurs, vers la petite porte du jardin.

UNE HEURE HEUREUSE.

Mes deux mains dans les vôtres, la tête appuyée sur votre épaule, ou les yeux levés vers vous, laissant votre regard lire dans le mien toute ma pensée ; dites, ami, ce silence ne vous répondait-il pas ?

XXVII.

Georges attendait depuis quelques secondes, quand enfin la petite porte du jardin fut ouverte.

—Venez, venez, Georges, dit à voix basse et tremblante, Marie qu'agitait une vive inquiétude: venez. Et quand elle l'eut introduit, elle referma la porte avec toutes

les précautions imaginables, craignant que le plus faible bruit ne devînt un indice révélateur. La partie du jardin dans laquelle ils se trouvaient, était entièrement privée de clarté, des arbres et des arbustes nombreux et touffus l'entouraient d'une charmille, la recouvraient d'un berceau impénétrable à la lumière.

Georges avait saisi le bras de Marie et marchait doucement, appuyé sur cette tremblante jeune femme. Marie, lui dit-il à voix basse, chassez une vaine crainte, personne ne me poursuit, personne ne se doute qui je suis.

— Oh! mon ami, répondit-elle, avec tous les signes d'une profonde terreur, vous vous trompez étrangement, vos ennemis vous cherchent : et elle lui raconta tout ce que le blessé qu'elle avait vu le matin avait mis d'in-

quiétude en son âme, en parlant d'un officier de la garde, échappé comme par miracle, au massacre de ses soldats, mais que l'on traquait et qui ne pouvait échapper aux ardentes poursuites dont il était l'objet.

— Je ne sais quel instinct secret me dit que cet officier était vous, ajouta Marie, n'est-ce pas, Georges, je ne me trompais pas, c'était vous?

— Oui, Marie, c'était moi, mais maintenant je suis hors de danger, j'ai échappé aux poursuites de mes ennemis.

— Comprenez-vous pourquoi je vous ai renvoyé et pourquoi je suis venu vous chercher à cette porte, je veux qu'il n'y ait que moi qui sache que vous êtes caché en cet hôtel.

— Caché..... reprit Georges.

— Oui, caché, mon ami; j'ai tout prévu, l'appartement de mon oncle n'est point occupé, je vais vous y introduire; seule je vous visiterai, vous serez mon prisonnier, oh ! je vous sauverai.

— Marie, vous vous trompez en pensant que je puisse demeurer caché, quand tout mon régiment a rejoint le quartier général, s'est rallié autour du roi. C'est à Saint-Cloud qu'il faut que je me rende: Saint-Cloud a besoin de défenseurs, car nous y serons sans doute attaqués demain.

Toute la joie, toute l'assurance de Marie disparurent à ces mots : un frisson glacial parcourut tous ses membres, elle fut obligée de s'asseoir sur un banc, ses forces l'abandonnaient.

— Vous voulez repartir, Georges; vous

voulez quitter cette retraite que j'ai su vous faire; n'avez-vous point assez payé votre dette au roi depuis trois jours? Restez, Georges, conservez-vous pour vos amis..... En finissant ces dernières paroles, la voix de Marie se laissait à peine entendre.

— Que je reste! mais vous oubliez donc que ce serait une lâcheté; non, Marie, cela n'est pas possible : j'ai quelques heures à passer avec vous, puis, à tout prix, il faut que je rejoigne mon régiment. J'ignore si nous nous reverrons jamais, Marie, je n'ai pas voulu quitter Paris sans avoir une dernière entrevue avec vous, il me semblait que tous deux, nous ne nous étions pas tout dit :

Georges vint s'asseoir sur le banc à côté de Marie, et il prit ses deux mains dans les siennes,

— Vous voulez partir, Georges, et comment sortirez-vous de Paris dont toutes les barrières sont gardées?

— Ecoutez-moi, Marie, il faut que je sorte de Paris avant demain matin, j'ignore comment j'en viendrai à bout, mais je sortirai. Ne parlons plus de me cacher, vous-même, vous y opposeriez maintenant, car je serais déshonoré en agissant ainsi. Laissez-moi jouir des derniers instants de bonheur que je suis peut-être appelé à goûter sur cette terre; cette nuit, si belle et si calme, me rappelle notre promenade de Versailles, elle me remet en la mémoire tout ce que nous dîmes pendant cette soirée qui ne s'est jamais effacée de mon souvenir..... J'étais bien heureux, à cette époque, aujourd'hui, seulement, j'oserais vous confier toutes les espérances qu'enfantait alors ma jeune imagination. Aujourd'hui, Marie,

j'oserais vous dévoiler mon cœur; la pensée que je ne vous reverrai peut-être plus m'enlève mes incertitudes et mes craintes.

— Oh! nous nous reverrons, Georges; ne dites pas que nous ne devons plus nous revoir.... cette pensée est horrible!....

Georges tenait toujours entre ses mains les mains tremblantes de Marie : tous deux étaient assis dans l'obscurité la plus complète, près l'un de l'autre : ils parlaient presque bas, et le silence, la solitude, l'air tiède de la nuit achevaient d'enivrer leurs sens.

Marie laissa tomber sa tête sur l'épaule de Georges, elle ne pleurait pas, il ne sortait pas un sanglot de sa bouche, mais un frisson intérieur l'avait saisie et elle demeura sans force et presque sans respiration, sous

une oppression de crainte et de douleur. Georges était là, à ses côtés, elle l'écoutait sans entendre autre chose que le son harmonieux de ses paroles. Il était là, à ses côtés, elle l'aimait, elle en était aimée, et dans quelques heures, il allait falloir le quitter, avec la crainte de ne plus le revoir; il allait falloir le laisser partir, traverser une ville ennemie, retrouver de nouvelles batailles, des dangers que son imagination frappée se plaît encore à augmenter.

Marie ne conserve plus aucun empire sur sa raison, sur ses résolutions : elle veut une fois dire à Georges qu'elle l'aime; elle veut entendre de sa bouche qu'elle en est aimée, puis, tous les malheurs pourront l'accabler ensuite, mais elle aura donné et reçu le plus grand bonheur que l'on puisse goûter ici-bas. Georges peut être tué, et il faut

qu'il sache avant de mourir, qu'il n'a pas été seul à souffrir, seul à aimer.

— Marie, parlons-nous, dit Georges, d'une voix plus faible et plus voilée, comme si cette heure devait être la dernière de celles qui nous sont accordées; laissez-moi vous dire tout ce qu'enferme mon cœur, laissez-moi continuer cette conversation du jour de votre anniversaire de naissance. La bague que vous m'avez donnée est encore à mon doigt....

Marie voulut saisir la main de Georges.

— Prenez garde, Marie, mon bras est blessé.

— Vous êtes blessé! vous, Georges, s'écria-t-elle, en se relevant subitement, vous êtes blessé..... ô mon Dieu!..... et elle tomba à genoux devant son amant.

— Ce n'est rien, Marie, presque rien, ne vous inquiétez pas ainsi, ce n'est qu'une balle qui a sillonné mon bras; venez près de moi, ne m'ôtez pas ce bonheur, de vous savoir près de moi, de vous entendre et de sentir le souffle de vos paroles effleurer mon visage; ne m'ôtez, ma chère Marie, aucun des bonheurs de cette nuit, j'ai peu d'instants à passer en ces lieux, il ne faut pas que le jour me surprenne dans Paris.

Et comme Marie ne répondait pas : M'évitez-vous? ajouta-t-il, d'un son de voix douloureux, me fuiriez-vous?

— Moi! moi te fuir, murmurait Marie, en se traînant jusqu'à lui sur ses genoux, moi te fuir, mon Dieu!..... non! non! Georges..... tiens! me voilà entre tes bras..... écoute-moi.....

Ses sanglots l'interrompirent.

— Écoute-moi, ce que je vais te dire est bien coupable, mais j'ai peur de ne plus te revoir; j'ai peur, Georges, que tu ne meures dans ces luttes terribles qui se préparent; et avant tout, comprends-le, il me faut ta vie, j'ai besoin que tu vives..... si tu meurs, je deviendrai folle; je n'ai que toi au monde, Georges..... ne dis rien.... je sais que tu m'aimes, je le sais depuis le jour où tu me remis ton premier bouquet, depuis ce jour-là, moi aussi je t'aime, je t'aime d'amour; oh! ne me méprise pas, parce que je te dis la première, tout ce que j'ai dans mon pauvre cœur.....

— Te mépriser, Marie, tu ne sais donc pas que tu effaces d'un seul mot toutes mes peines passées; tu m'aimais donc, toi aussi, pauvre enfant, quand moi je t'aimais d'un amour si profond et si vrai!

— Oui je t'aimais, Georges!....

— Mon Dieu! mon Dieu! vous pouvez prendre ma vie.

— Oh! non, Dieu ne prendra pas ta vie, Georges, mon Georges, mon bien-aimé; il ne me punira pas ainsi de mon amour..... je voulais le conserver secret en mon cœur, je voulais te le laisser ignorer; j'ai été bien faible, je n'ai pu retenir en te revoyant l'aveu de ce qu'il renfermait..... Dieu ne prendra pas ta vie, il aura pitié de ma faiblesse; tu ne sais pas tout ce que j'ai souffert pendant les trois journées qui viennent de s'écouler: je n'avais plus ma tête à moi, j'interrogeais ceux qui m'entouraient, je voulais sortir, courir vers les rues où l'on se battait; je te savais au milieu de cet horrible peuple dont les cris me faisaient mal à entendre, je t'ai cru mort.... Puis tout à coup, je t'ai revu.... tu étais vivant, tu venais à moi.... tu n'avais pas voulu

quitter Paris, retourner à de nouveaux combats, sans m'avoir dit adieu.... Je suis une pauvre créature bien faible, je n'ai pu cacher mon bonheur..... mon amour.... Georges.... j'ai tout dit.... oh! je t'aime.... je t'aime!

La nuit était profonde, nulle lumière n'éclairait le banc de gazon sur lequel Georges enivré d'amour tenait Marie entre ses bras. Après avoir longtemps souffert, après avoir désespéré, après des années de doute, il retrouvait la femme de son premier amour, et cette femme venait à lui avec des paroles pleines de passion, avec toutes les séductions qui troublent et enivrent; cette femme se livrait palpitante, émue, vaincue et avouant sa défaite.

— O! Marie, ma douce Marie, disait Georges, tu m'aimes donc?

— Oui! je t'aime, répondait-elle d'une voix éteinte : oui! je t'aime de toute mon âme, et je suis bien heureuse de te le dire.

— Mais ce fatal mariage, mais cette éternelle barrière mise entre nous!

— L'heure de mon mariage fut l'heure la plus malheureuse de ma vie..... Je suis mariée, Georges... et je n'ai plus de mari!...

— Serait-il vrai, ma bien-aimé, ton mari dédaignerait le trésor d'amour qu'il m'a ravi..... O bonheur! bonheur éternel!... alors tu es ma femme, alors tu es à moi maintenant et pour toujours.

Et pendant quelques minutes le silence ne fut plus troublé que par les frémissantes étreintes de lèvres qui se cherchaient

et qui se rencontraient. Le vent du matin commençait à agiter les feuilles des arbres, déjà la nuit devenait moins épaisse, les étoiles pâlissaient et les oiseaux s'agitaient dans leurs nids, comme à l'approche du jour.

— Georges, disait Marie d'une voix mourante, Georges, prends pitié de ma faiblesse, ne me punis pas de t'avoir révélé mon amour.

Mais Georges n'entendait plus sa voix, et ses baisers de feu amollissaient d'instant en instant la résistance qui lui était opposée. Tour à tour Marie le repoussait et l'attirait vers elle ; tour à tour elle employait le reste de ses forces à se défendre contre toute l'impétuosité de son amant, puis elle attachait ses lèvres à ses lèvres et lui rendait ses baisers avec une exaltation pleine d'amour.

Cependant elle se dégagea par un effort

désespéré, dernière lutte de sa vertu, et sans force, épuisée par ce long combat, elle alla tomber au pied d'un arbre. Là, les mains jointes, elle s'inclina sur ses genoux, et quand elle voulut parler, le tremblement de sa voix permit à peine de l'entendre.

— Si tu le veux, Georges, je suis à toi, je ne me défendrais plus, tu n'a qu'à parler, qu'à dire un mot, qu'à me prendre en tes bras et je serai ta maîtresse, ta femme, ton esclave ; j'obéirai sans murmure, je te donnerai plus que ma vie pour te laisser un souvenir de bonheur. Mais, écoute-moi, mon ami ; écoute-moi, mon maître, mon bien-aimé.... écoute-moi un seul instant.... prends pitié de la pauvre femme que tu as vaincue, qui ne peut plus se défendre, qui ne se défend plus.... sois plus que généreux, Georges, sois bon pour moi.... ne me laisse pas en proie à des remords trop amers...,

laisse-moi croire qu'il peut encore y avoir dans le ciel de l'indulgence pour notre amour.

— Que demandez-vous, Marie, hélas! voulez-vous me disputer une félicité que cette nuit m'offre pour la première et peut être pour la dernière fois?

—Non, je ne te dispute rien; non, Georges, je suis toute à toi, rien qu'à toi; prends-moi, brise-moi comme un roseau, je suis ton esclave. Je ne voulais pas me livrer à ton amour, mon bien-aimé, parce que je désirais pouvoir encore prier pour nous deux; je voulais que nous pussions nous quitter sans remords et nous revoir sans rougir: tu ne le veux pas, eh bien! me voilà, prends moi, je t'aime; que tu me laisses des larmes ou la paix du cœur, je te bénirai, mon Georges, j'accepte des années de souffrance pour te voir heureux un heure dans ta vie,

Marie s'était relevée, son beau corps se pencha vers Georges de Minville, comme un jeune arbre plié par l'orage : un tremblement convulsif agita tous ses membres et ses dents s'entrechoquèrent. Elle demeura sans voix.

— Reviens à toi, ma bien aimée Marie, ne tremble pas, calme tes nerfs agités; dis-moi un mot, un de ces mots d'amour que tu me disais tout à l'heure; ne crains plus l'emportement de mes désirs, je te respecterai, je serai ton ami, ton frère; cette nuit ne restera point dans ta mémoire, comme une nuit funeste. Non, la nuit pendant laquelle tu m'as avoué combien je t'étais cher, ne te sera point une nuit fatale; je ne te laisserai point de remords pour tout le bonheur que tu m'as donné.

— Je suis prête, mon ami, à te faire

tous les sacrifices que tu voudras..... me voilà dans tes bras.... je ne regretterai rien, si je puis adoucir une seule de tes souffrances.... me veux-tu? je suis à toi.

Les deux bras de Marie vinrent entourer le cou de Georges, sa pure haleine effleura doucement son visage; alors, il se sentit prêt à succomber, un moment de douloureuse hésitation suspendit toutes ses facultés, mais une pensée généreuse l'emporta dans son cœur.

— Marie, dit-il, en l'asseyant devant lui sur le banc de gazon, pense toujours à cette nuit d'ivresse sans nom; pense toujours que je n'ai pas voulu te devoir à un moment de pitié, à l'entraînement d'un amour longtemps comprimé; quand tu songeras à moi, songe aussi que j'ai fait plus que t'aimer, que je t'ai respectée, que je

t'ai laissé toute ta pudeur, pour ne pas te donner une seule peine dans la vie. Je veux, mon amour bien-aimée, que tu puisses encore prier Dieu et espérer en lui, après m'avoir dit je t'aime; je veux que tu puisses joindre mon nom au tien dans tes prières..... et que tu n'aies point à rougir devant ton mari.... Si Dieu le permettait jamais, tu viendrais un jour dans mes bras, pure et honorée. Jusque-là, mon amie, sois l'ange terrestre qui me protège de sa vertu. Oh! maintenant, tu peux me presser sans crainte sur ton cœur, tu peux te reposer heureuse entre mes bras.

Marie s'y précipita.

— Merci, merci, Georges, tu me veux vertueuse et respectée, tu es bon, tu es généreux; toi, toi seul es ma vertu, tu me relèves, tu me défends, car je n'avais plus de forces, j'étais vaincue; oui, mon bien-

aimé, moi, j'ai été coupable, mais toi, tu es vraiment digne de tout mon amour, tu n'as pas voulu me laisser des larmes amères à pleurer après ton départ; tu es noble, bien noble, mon Georges, pour jamais, tu as tout pouvoir sur moi; écoute, je suis ta femme, entends-tu, ta femme : je ne serai qu'à toi, à toi seul; les droits que M. de Baudrimont pouvait avoir sur moi sont à jamais détruits.

— Toutes tes paroles, Marie, sont douces et bonnes à mon cœur; oui, tu es ma femme, et j'accepte cette promesse de fidélité que tu viens de me faire; je suis jaloux, ma femme aimée; si un autre homme avait des droits sur toi, si tu en reconnaissais l'empire, je ne vivrais pas un seul jour..... je n'aurais qu'à mourir.

— Tu vivras, cher, cher aimé..... ô

mon Dieu! voilà le jour, voilà ses premières lueurs, il me semble que tout se réveille; comment vas-tu faire, Georges, pour sortir de Paris, si tu attendais à la nuit prochaine?

— Cela n'est pas possible, Marie, ce retard serait dangereux pour mon honneur..... et pour le tien..... Sois sans crainte, mon tendre amour, sous le déguisement qui me couvre je n'ai rien à redouter; viens encore une fois me dire que tu m'aimes, viens que je te presse sur mon cœur.

— Mon ami, répondit Marie, me voilà : songe maintenant que tu as deux existences à défendre, la tienne et la mienne; pense à moi, à ta Marie, entends-tu, *ta* Marie; tu es déjà blessé..... je n'aurai pas une minute de tranquillité jusqu'à ce que je sache tout fini : oh! la maudite émeute, quelle abominable lutte.

—Ne la maudis pas trop, cette émeute, elle nous a fait nous retrouver!.... Adieu Marie, j'emporte avec moi la certitude de ton amour et le souvenir d'une nuit de bonheur pur, qui ne te coûtera pas une larme.

Longtemps ils se tinrent serrés dans les bras l'un de l'autre, ils ne pouvaient se séparer, et cependant le jour grandissait et de toute part on entendait les bruits du matin. Enfin Marie se dégagea de l'étreinte de Georges : Fuis bien vite, mon ami, lui dit-elle, voilà le soleil qui se lève, fuis.... mais laisse-moi voir d'abord si tout est tranquille.

Alors elle ouvrit la porte du jardin, et après avoir examiné de tous côtés avec une inquiète attention : Viens, viens, il n'y a personne dans cette rue; adieu encore une fois. Oh! adieu, murmura-t-elle avec des pleurs, la tête appuyée sur l'épaule de Georges.

— Adieu ! Marie, ne pleure pas, je ne sais quelle assurance secrète me dit que nous nous reverrons.

Et ils se séparèrent ; la porte du jardin se referma. Marie écouta d'abord le bruit des pas de son amant qui s'éloignait de plus en plus, puis ce bruit se perdit peu à peu et elle écouta encore; mais il n'y eut plus d'autre rumeur dans l'air que celle des oiseaux qui chantaient sur les branches élevées des arbres, à la venue du soleil levant; alors elle regagna sa chambre, où sa première pensée fut de rendre grâces à Dieu et de le prier pour Georges.

UN SONNET.

Avez-vous lu certain petit sonnet,
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie?

MOLIÈRE.

XXVIII.

Deux ans après les scènes qui viennent d'être décrites, le nouveau gouvernement par lequel avait été remplacée la royauté de Charles X, subissait à son tour les dernières crises d'une révolution comprimée. La mitraille et la fusillade ébranlaient encore une fois les vieilles maisons de Paris : mais la population s'était accoutumée à ces ba-

tailles de la rue ; le procès des ministres, le pillage de l'archevêché l'avaient aguerri ; le choléra exerçait lui aussi de cruels ravages, chaque jour des tombereaux chargés de morts emportaient vers les cimetières béants des corps à peine ensevelis.

Paris en 1832, avait un aspect triste et morne, presque désert, dont les âmes les plus courageuses restaient assombries. Les promenades demeuraient sans promeneurs, les spectacles sans spectateurs, et le bruit des voitures semblait considérablement diminué. Une terreur invincible s'était répandue dans toute la ville, puis au fléau asiatique, s'étaient joints les cruels effets de l'ignorance. Le peuple croyant découvrir un vaste complot d'empoisonnement dans le mal dont il souffrait, massacrait sans pitié tous ceux qu'une inepte fureur lui désignait comme coupables de ce crime. Enfin

Paris semblait à cette époque être arrivé au terme de sa longue existence : la barbarie siégeait au milieu de ses murailles, sur ses places publiques; les hommes et la peste s'entendaient pour détruire, et dans quelques quartiers, on montrait en s'éloignant d'un lieu si fatal, des maisons entières dépeuplées par la peste et l'émeute.

Au milieu de toute cette population frappée de stupeur ou furieuse, le faubourg Saint-Germain, il faut le dire à sa louange, conserva une attitude noble et calme; il semblait s'être pour un instant réveillé de sa torpeur, avoir repris quelques-unes des grandes vertus de ses pères.

En 1832, le faubourg Saint-Germain tendit la main au peuple de la révolution de 1830, il oublia tout ce qui s'était passé, et bravant la terreur du choléra, qui faisait

trembler ces hommes farouches, il alla les secourir jusques dans les cases infectes de leur demeure : il leur donna non-seulement de l'or, mais encore il leur donna ses soins, ses veilles, comme un ami les donnerait pour son ami malade.

Cependant, ne pouvant abandonner, même dans des circonstances aussi graves, ses habitudes frivoles, ne pouvant entièrement renoncer à sa vie futile ; le faubourg Saint-Germain se réunissait encore au milieu de cette désolation, dans des soirées *de petit comité*. Il n'y était point fait de musique, il n'y était pas question de danser, mais de causeries et de lectures; la littérature de salon prit faveur à cette époque.

La vicomtesse de Baudrimont habitait toujours avec son oncle, le marquis de Polvil, leur hôtel de la rue de Varennes ; mais

l'intérieur de cette famille ne ressemblait plus à ce qu'il avait été jadis. Depuis la révolution de 1830, la dispersion de tout ce qui avait été attaché à la cour de Charles X, la retraite de quelques personnes dans leurs terres et quelques légers dissentiments d'opinion, s'étaient opposés à la réorganisation bien complète d'une société royaliste; d'ailleurs la société *du petit château* n'existait plus, le marquis de Polvil ne recevait aucune visite, déjà deux fois il avait été en Angleterre pour faire sa cour aux augustes exilés, et le reste du temps il se tenait dans la solitude de son hôtel ou dans celle du château de Logeré, n'ayant pour compagne que sa nièce, dont les soins et la conversation dissipaient quelquefois sa tristesse de vieillard, et semblaient le ranimer à des espérances qu'il craignait de ne pas voir réaliser.

Le prince de Fiennes avait quitté la

France, et suivi la fortune ou l'infortune de la branche aînée des Bourbons.

Le comte de Baudrimont venait de se rallier au gouvernement existant, il allait à la nouvelle cour, aussi s'abstenait-il de visiter trop fréquemment le marquis de Polvil. Quant au vicomte de Baudrimont, son temps se partageait comme à l'ordinaire, entre les folies et les dissipations que l'imagination du marquis de Vareuil et la sienne savaient inventer et mettre en relief.

Georges de Minville n'avait point reparu depuis la fameuse soirée du 29 juillet 1830. Des lettres de lui étaient parvenues à la vicomtesse de Baudrimont; ces lettres fort courtes et fort entortillées de style, annonçaient des voyages sur lesquels il ne s'expliquait pas, et l'embarras visible de ces let-

tres laissait entendre qu'il lui était nécessaire d'user de la plus grande réserve dans toutes ses correspondances. A l'arrivée de S. A. R. Madame, en Vendée, les lettres de Georges cessèrent tout à coup. Alors il fut certain pour Marie que Georges accompagnait cette princesse dans sa chevaleresque expédition.

Toutes les terreurs, toutes les craintes qui en 1830 ont pendant trois jours rongé son cœur, viennent de nouveau assaillir la pauvre jeune vicomtesse de Baudrimont, qui, cette fois, n'a plus ni amis, ni soutien, qui, cette fois, dernière consolation d'un vieillard, est obligée de trouver en son âme de la force pour deux souffrances, des consolations pour une douleur étrangère à celle qui la brise; qui, cette fois, craint tout ensemble et d'ignorer les malheurs qui peuvent accabler Georges, et d'en attirer de

nouveaux sur lui, en donnant par ses questions indiscrètes, la connaissance de sa participation à la guerre de la Vendée.

Depuis la nuit du 29 juillet, Marie a sans cesse pensé à tous les événements de cette nuit, son amour pour Georges s'en est encore augmenté; maintenant elle éprouve un sentiment de vénération et de reconnaissance, qui se joint à toute l'affection qu'il lui inspirait déjà. C'est lui, lui seul auquel elle doit de n'avoir point succombé, de n'avoir point à rougir de cet amour qui fait la joie de son âme; lui a eu pitié de sa faiblesse, de son amour, de son entraînement, il a respecté la femme qui se livrait, il l'a relevée dans ses bras pour la déposer sainte et sacrée en face de lui, et pour l'adorer comme un ange de charité.

Marie a senti sur ses lèvres les lèvres de

son amant ; elle a gardé l'impression de leurs baisers ; elle a presque entrevu entre ses bras l'instant doux et fatal des ineffables voluptés ; elle s'est avouée vaincue ; et cette conscience de sa défaite, elle en éprouve encore l'empire ; elle sent que si de nouveau Georges apparaissait, il serait de nouveau maître non-seulement de son cœur, mais de toute sa personne. La solitude et la tristesse de sa vie actuelle nourrissent son amour, lui laissent creuser de profonds sillons dans son âme, et lui donnent une habitude de rêveries mélancoliques et d'espérances impossibles. Ainsi ses journées se passent à prodiguer à son oncle les soins et l'affection d'une fille ; puis, quand elle se trouve seule, à demeurer des heures, et presque des nuits entières, dans des rêveries de passé et d'avenir.

Très-rarement Marie sortait le soir, à moins que le marquis de Polvil ne passât sa soirée de son côté chez quelque vieil ami, ou qu'il ne se trouvât en voyage. Depuis deux longs mois personne n'avait rencontré la vicomtesse de Baudrimont, quand arriva le 1er juin 1832. On ignorait si elle était morte ou vivante.

Il faut toujours écrire à ses amis, par un temps comme celui-ci, à monsieur, etc., s'il est encore vivant: disait M. de Jumiéges, que ses affaires avaient momentanément appelé à Paris; on ne sait si l'on doit déposer des cartes aux cimetières de Paris, ou chez les portiers de ses connaissances.

Le 1er juin 1832, une réunion très-modeste avait lieu, malgré le choléra, chez la comtesse de Montagny; quelques intimes seulement étaient invités, tous pris parmi les *purs*, les plus purs du faubourg Saint-

Germain. On devait entendre les *poëmes* d'un jeune et noble auteur du très-noble faubourg, puis une ode sur la guerre de la Vendée, et un dithyrambe au choléra. La mode des soirées littéraires commençait à poindre; chaque cercle avait ses poëtes et ses prosateurs; et quelques invitations, au lieu de se terminer par, *il y aura un violon*, formule obligée des billets de bal, laissaient voir en toutes lettres, *il y aura un poëte*. La comtesse de Montagny passait pour la femme la mieux fournie en célébrités littéraires; chez elle on rencontrait toujours de nouveaux *Pindares* fraîchement débarqués de leurs provinces, et qui venaient à Paris faire *résonner les cordes harmonieuses de leurs lyres*, attirés par la consommation de poëtes et de poésie, dont Paris avait besoin pour son usage journalier. On voyait encore chez la comtesse de Montagny des

femmes d'un âge plus que mûr, qui, un beau matin, s'étaient réveillées atteintes de poésie, et des jeunes filles inspirées qui chantaient modestement Sapho devant un auditoire de cinquante personnes.

La soirée de la comtesse de Montagny n'avait point été annoncée par des invitations, mais cette précieuse maîtresse de maison s'était donné la peine de s'assurer par elle-même de l'exactitude de tous ses invités, et la vicomtesse de Baudrimont se trouvait de ce nombre.

Ne me faites pas faux-bon, au moins, ma chère belle, je n'ai que des *fidèles*, car nous serons un peu séditieux. J'ai fait garnir mes vases du Japon de touffes de lys, et le portrait de Henri V *sera inauguré* à la place de celui de ma grand'mère, que je transporte dans la chambre du précepteur de

mon fils. Ma soirée est une soirée de littérature royaliste; je peux compter sur vous.

Marie ne put se défendre contre les instances de madame de Montagny; elle lui promit donc de ne pas manquer à sa réunion monarchique et poétique, et dix heures venues elle s'achemina vers cette *conspiration* d'un monde choisi et privilégié, contre l'ordre de choses établi.

Quand elle arriva, le salon était déjà presque rempli, et la comtesse de Montagny se trouva obligée de faire ouvrir un second salon, tout en protestant qu'elle était désolée de donner à sa réunion d'*intimes* les apparences d'une grande soirée.

Cette société intime portait dans ses vêtements des démonstrations certaines de ses opinions légitimistes; les femmes avaient des ceintures vertes sur des robes blanches,

les hommes des habits verts à boutons d'argent. Les chefs de la jeunesse se distinguaient par des boutons fleurdelysés ; d'énormes touffes de lys, ainsi que l'avait annoncé la comtesse de Montagny, garnissaient de grands vases du Japon, et le portrait de Henri V, appendu dans l'endroit le plus en vue du salon, attirait les observations de tous les connaisseurs en peinture, et de quelques vieux gentilshommes, qui cherchaient auquel de son père ou de sa mère il ressemblait le plus.

La séance littéraire n'avait point encore été ouverte. Le poëte qui devait chanter le choléra n'arrivait point, et le programme de la soirée portait qu'immédiatement après une ode au jeune roi exilé, on entendrait le dithyrambe au choléra, qu'on assurait d'une vigueur de poésie peu commune. L'auteur de ce dithyrambe n'a

pas une réputation faite, allait disant à chacun la comtesse de Montagny, mais je crois qu'il laissera bien loin derrière lui, quand il sera connu, et Lamartine, et Victor Hugo, et tous les autres poëtes modernes. Il possède une originalité que je n'ai vue qu'à lui ; ses images poétiques sont inattendues et toujours nouvelles.

— Comment nommez-vous ce prodige, madame? demanda M. de Balandry.

— Vous le connaissez à merveille, vous, monsieur de Balandry ; mon poëte est tout bonnement le petit de Sapide.

— Gustave de Sapide ! cela n'est pas possible !

— Rien n'est plus véritable, je vous l'assure, vous serez étonné de son talent.

— Si *talent il y a.* Je vous réponds que mon étonnement sera grand, madame; j'avais toujours pensé que Gustave de Sapide était quelqu'un de ces *vieux sultans* à odeurs, retrouvés dans l'arrière-boutique d'un parfumeur de la rue Saint-Denis, sa parole est pommadée, son regard est musqué et tous ses mouvements sont empreints d'une mignarde nonchalance..... Enfin, madame, votre poëte m'a toujours produit l'effet d'un flacon d'eau de Portugal mal bouché.

— Vous êtes plus méchant ce soir qu'à l'ordinaire, monsieur de Balandry; allons, ne dites pas de mal de mon petit poëte; je vous assure qu'il a écrit de fort belles choses, et puis il a d'excellentes opinions.

— Oh! s'il a d'excellentes opinions, cela répond à tout; je le déclare grandissime poète Racinien, Byronnien, Lamartinien, Hugotien, comme il vous plaira enfin.

— Vous voilà tout à fait en moquerie, ce n'est pas bien ; tenez, mon poëte arrive, nous allons commencer, soyez indulgent. Me le promettez-vous ?

— Je demanderai *bis* après chaque morceau, si vous voulez.

— Il n'est pas besoin de ce soin, écoutez, voilà tout.

Le comte de Balandry apercevant dans le coin le plus retiré de cette salle académique la vicomtesse de Baudrimont, fut se placer derrière elle sur une chaise vacante, pour avoir le plaisir de lui faire part de toutes les petites méchancetés que lui inspirait la soirée de madame de Montagny.

— Me permettez-vous, lui dit-il, en approchant sa chaise, de son fauteuil, de venir me ranger près de vous pour être à même d'entendre vos observations sur la poésie que nous allons écouter.

—Mes observations, répondit en souriant madame de Baudrimont, je crois que vous vous moquez de moi, monsieur de Balandry; je crains d'être compromise par les mauvais propos que vous allez tenir.

— Et pourrai-je vous demander, madame, pourquoi vous me supposez des intentions si malveillantes à l'égard des poëtes ici rassemblés?

—Pourquoi, monsieur de Balandry? mais s'il faut vous parler franchement, je vous dirai que ces poëtes me paraissent fort peu poëtes, et que je ne vous crois pas attiré à cette réunion par votre amour de la littérature.

— Puisque les diseurs *de vers* que nous devons subir ne vous paraissent pas poëtes, seriez-vous assez bonne pour me dire parmi quelle espèce de gens vous les classez?

— Ils sont pour moi, monsieur de Balandry, comme des signes certains de décadence, si ce n'est de l'art poétique, tout au moins du bon goût de la société. Ce patronnage littéraire que veut s'attribuer le grand monde, me paraît bien misérable, exercé de la sorte.

— Nous en sommes arrivés, madame, à perfectionner l'arithmétique, nous faisons des additions de zéros, avec une merveilleuse facilité. Mais écoutons, la séance est ouverte.

— Comment nommez-vous le *génie* qui s'apprête à *chanter?*

— Ce *génie* se nomme M. des Palumbes; Il chante ordinairement les forêts vierges, leur magnificence et les serpents du désert et ses animaux *anti-diluviens*; c'est du

reste un assez bon jeune homme, qui fait son cours de droit pour entrer au conseil d'état. Le voilà, ma foi, installé devant la cheminée, il s'apprête, il passe la main sur son front, chut! les écluses de son imagination sont ouvertes, admirons.

Le jeune homme qui ouvrait cette espèce de séance littéraire était un pauvre garçon que ne tourmentait pas du tout la fureur poétique : mais pour être à la mode, il s'était mis à versifier sur toutes sortes de sujets, et son nom inscrit dans plus de deux cents albums avait fini par être connu du faubourg Saint-Germain.

M. des Palumbes, blond, rose, affectant la timidité d'une femme, réussit au-delà de ce qu'il avait espéré. Les plus jolies coquettes voulurent être chantées par lui, et l'on s'ar-

racha un petit journal hebdomaire dans lequel il avait inséré une ballade adressée

A une belle inconnue.

Les vers qu'il débitait en ce moment devant l'élite des *bas bleus* et la fine fleur des jugeurs littéraires du faubourg Saint-Germain, annonçaient des prétentions plus élevées, une sorte d'ambition de poëte épique ou dithyrambique vraiment effrayante, et ces vers ornés du titre pompeux :

La chute des Trônes,

tombaient deux à deux, sans pensées, sans mouvements, avec une sonorité d'expressions outrées, sorte de gamme chromatique destinée à cacher la pauvreté de l'imagination. Cependant, comme toutes

les phrases en étaient monarchiques sous une forme apocalyptique, ses vers furent applaudis avec enthousiasme, et de toute part éclata un concert de louanges assourdissant.

— Que dites-vous de la chute des trônes, madame? demanda M. de Balandry, à la vicomtesse de Baudrimont.

— Je n'y ai rien compris, pouvez-vous me l'expliquer.

— Non, certainement, mais je pense, comme je ne sais plus quel personnage de la fausse Agnès: « quand je ne comprends pas, » je suis toujours dans l'admiration. » Vous avez vu comme j'ai applaudi.

A un autre : voici je crois le *choléra*; cet inspiré qui boit en ce moment le verre d'eau sucrée placé sur la cheminée, cette

tribune de la poésie moderne; est chargé de chanter le choléra. Nous aurons un déluge d'épithètes hardies et neuves dont il a enrichi la langue française; je vous le présente comme l'inventeur du mot *turpe* et de celui, non moins intéressant de *monde*, par opposition à *immonde*.

— Et le nom de ce grand homme, monsieur de Balandry?

— Il a deux noms et deux sexes, madame; son nom littéraire, est Joséphine Bermude, son vrai nom, Eugène de Voisinard; vous voyez que rien ne manque à sa gloire : nom de baptême, nom de famille, pseudonyme, tour à tour jeune fille et jeune homme.

— A-t-il déjà publié quelque chose?

— Comment! s'il a publié quelque

chose? la Revue de Marmande est pleine de ses poésies; le voici qui *s'élance*, le signal est donné, soyons tout oreilles!

Et cependant le comte de Balandry, se penchant sur le dossier du fauteuil de Marie, continua sa causerie satirique, et ses jugements s'exprimèrent par des phrases détachées, des mots jetés en critique volante, dont elle ne savait s'empêcher de sourire.

— Bien! très-bien! voici déjà le choléra bleu, nous le verrons rouge ou vert, tout à l'heure, si cela convient à la rime.

De mieux en mieux, le choléra se transforme en courtisanne impure; je tiens à ce que l'on fasse la description de sa toilette.

La voilà !.... rien n'y manque, les bonnets, les souliers.

Ah! elle a le regard fauve.... drôle de courtisanne..... des doigts crochus..... le teint livide.....

Décidément, madame Joséphine Bermude ou M. Eugène de Voisinard, sont pleins d'imagination.

Vous ne pouvez vous empêcher, madame, de crier *nature*, en manière d'applaudissements, *nature* est le mot approbatif consacré pour l'horrible.

—Qui, moi, monsieur de Balandry, que j'applaudisse à cette poésie ridicule.

—Vous êtes bien difficile, voyez madame de Tulange, elle prodigue à M. Eugène de Voisinard tout le miel de sa louange.

— Sans doute, elle lui demande la permission de mettre son choléra en musique, répondit la vicomtesse de Baudrimont.

— Bien frappé, bravo, madame, voilà un mot qui fera fortune.

— Il ne fera pas fortune du tout, car vous allez me promettre, monsieur de Balandry, de ne pas le répéter.

— Alors je vous supplie de me permettre de l'adopter.

— Vous êtes méchant, monsieur de Balandry.

Du tout, madame, je n'ai qu'un peu de férocité.

Les poëtes se succédèrent pendant toute la soirée devant la cheminée du salon de

madame de Montagny; les uns chantèrent leurs amours et se dirent mille douceurs, qu'ils placèrent dans la bouche de leurs héroïnes; d'autres firent de la poésie politique au moyen d'articles de journaux, de *premiers Paris* rimés et coupés en strophes. Enfin il y eut de la poésie pour tous les goûts: ode, satire, ballade, sonnet.

Vers onze heures, la fureur poétique commençait à diminuer, quelques personnes étaient déjà parties, quand on annonça le comte de Roselure, chacun reprit sa place et le silence le plus parfait s'établit; M. de Roselure passait pour le premier de tous ces poëtes de salon, pour un homme du plus grand mérite, il était fort rare, une maîtresse de maison pouvait compter comme une bonne fortune, quand il daignait accepter une invitation.

Madame de Montagny s'avança à sa rencontre avec son plus gracieux sourire :

— Vous êtes un homme charmant, monsieur de Roselure, lui dit-elle, vous n'oubliez pas vos promesses, et quoique vous arriviez un peu tard, je vous sais un gré infini d'avoir pensé à ma petite réunion.

M. de Roselure s'inclina.

— Nous avez-vous apporté quelques fragments de votre poëme sur la Vendée ?

— Non, madame, je ne croyais pas rencontrer chez vous une soirée de lecture; et puis..... je n'ai rien encore d'achevé.

— C'est bien mal à vous, monsieur de Roselure, vous nous avez jugés indignes d'entendre votre grand poëme ; mais au moins vous nous direz quelque petite poésie, quel-

que fragment de n'importe laquelle de vos œuvres, que vous aurez en la mémoire.

M. de Roselure aimait à se faire prier ; c'était une de ces frêles apparences d'homme, mignardement encadrée et contenue dans un vêtement masculin, qui seul lui assignait un sexe. Ses manières, ses gestes, ses regards, l'accent de sa voix, appartenaient plus à une femme qu'à un homme. Les mouvements de son cou balançaient sa tête d'une épaule à l'autre, ainsi que le font les beautés dédaigneuses.

— Je vous assure, madame, que je ne sais rien, absolument rien.

— Madame de Baudrimont, dit la comtesse de Montagny en se retournant vers cette jeune femme, venez donc m'aider à

obtenir de M. de Roselure, qu'il nous fasse part de quelqu'une de ses gracieuses compositions.

— Allez vous incliner devant cette idole de papier mâché, ambré, musqué, glacé, satiné et doré sur tranche, murmura presque bas M. de Balandry.

— Je n'en ferai rien, je vous assure, répondit sur le même ton madame de Baudrimont. Puis elle ajouta en s'adressant à madame de Montagny : Je pense, madame, que si M. de Roselure avait la plus petite pièce de vers en sa mémoire, il ne se laisserait pas prier ainsi.

Quelques femmes quittèrent leur siége, et vinrent entourer M. de Roselure. Enfin, il parut décidé à se rendre aux vœux de la noble assemblée, et d'un pas lent et pensif, il se dirigea vers la cheminée.

— Nous serons gratifiés d'un sonnet. Tenez-vous prête à vous pâmer de satisfaction poétique, d'autant plus, madame, que M. de Roselure a pour état dans le monde d'être éperduement épris de vous.

— Quel conte me faites-vous là, monsieur de Balandry?

— Je ne vous fais aucun conte, madame, et je parierai volontiers dix contre un, que votre nom servira de rime en rie, ou de titre à la poésie de M. de Roselure.

Alarmée de ce que lui disait M. de Balandry, la vicomtesse de Baudrimont ne pouvait cependant y croire. Sa délicatesse se révoltait à la pensée qu'un fat pût lui adresser ses fastidieux hommages. Être chantée par un tel homme, lui paraissait presqu'une flétrissure.

Son incertitude ne fut pas de longue durée ; car après quelques secondes de réflexion, M. de Roselure tournant un regard douloureusement fade du côté de madame de Baudrimont, annonça qu'il allait réciter son dernier sonnet.

Bravo, bravo,..... charmant,..... délicieux, s'écria-t-on de toutes parts. Et quelques *chut*, *chut !* imposèrent silence, même à l'admiration préventive.

Alors d'une voix qu'il cherchait à rendre mélodieuse, le corps légèrement appuyé sur les hanches, et les mains jointes, il laissa tomber, en les scandant sur un mode uniforme, les vers qui suivent :

A l'Orient vermeil, lorsque naît le matin,
L'aurore de ses pleurs arrose le parterre ;
Le lys ouvre au soleil ses feuilles de satin,
Et de son doux encens il parfume la terre.

Mais le lys sur sa tige est triste et solitaire,
Sa pompe impériale épouvante l'amour,
L'amour à son aspect ne sait plus que se taire,
Et regrette la nuit, plus douce que le jour.

Puis quand au haut des cieux, la nuit est de retour,
Que le monde étoilé roule dans le silence,
Et qu'au plus haut des airs Diane tient sa cour,
Laissant dans les forêts ses flèches et sa lance :

Amour, qui voit dormir ses frères les oiseaux,
Vient aux doigts de Marie embrouiller les fuseaux.

Le *poëte* avait à peine fini son dernier vers, que l'assemblée éclata en transports fiévreux et furibonds, entassant louanges sur compliments, et compliments sur louanges.

— Connaissez-vous quelque chose de plus riant, de plus frais, de plus divinement exprimé, de plus mélodieusement poétique? demanda la comtesse de Montagny.

Amour qui voit dormir ses frères les oiseaux,

me paraît d'une nouveauté enchanteresse.

— Les oiseaux frères de l'Amour, ailés comme lui, légers comme lui, voilà une image digne des meilleurs poëtes, répondait la comtesse de Loge.

— Sa pompe impériale épouvante l'amour,

a bien son mérite. J'aime la pompe impériale du lys, et l'Amour qui s'en épouvante. N'êtes-vous pas de mon avis, madame de Baudrimont?

— Et vous avez le front de trouver cela beau,

monsieur de Balandry, je ne vous conçois plus; *votre* poëte me semble parfaitement ridicule.

—*Mon* poëte! Je vous prie de croire qu'il n'est pas à moi; je pensais que sa naïve dé-

claration, faite avec une candeur si publique, vous aurait émue.

— Je la trouve impertinemment sotte, et voilà tout.

— Elle m'a touchée, moi, madame.

— Vous, monsieur de Balandry ?

Les yeux de madame de Baudrimont et ceux de M. de Balandry se rencontrèrent. Un sourire ironique se dessina sur leurs lèvres. Les conversations particulières furent interrompues par une sorte de discussion générale, où l'*immense* mérite du sonnet fut porté jusqu'aux nues. Puis à une heure du matin chacun retourna chez soi, enchanté de cette soirée littéraire.

LE PRÊTRE.

Quod ergo Deus conjunxit, homo non separet.

Evangelium secundum Mathæum.

XXIX.

Le lendemain de la soirée littéraire de madame de Montagny, Marie fut réveillée de bonne heure par son oncle et le vénérable abbé Barré, le confesseur de son père, son confesseur à elle-même, qui désiraient lui parler. Cette visite si matinale, cette demande d'audience inusitée, la troublèrent, elle crut à quelque malheur, et son imagi-

nation parcourut en un instant toutes les suppositions possibles. Enfin le marquis de Polvil et l'abbé Barré furent introduits; tous deux avaient un air grave et triste.

— Ma chère Marie, dit le marquis de Polvil en prenant le premier la parole, nous venons, M. l'abbé et moi, vous apprendre de tristes nouvelles, mais nous connaissons votre cœur et votre courage, et nous arriverons aux faits sans préambule.

— Parlez, parlez, mon oncle; et Marie devint pâle comme une morte.

— Ma chère enfant, votre mari est un mauvais sujet.... oui, monsieur l'abbé, vous avez beau me faire des signes, il faut que je traite mon neveu comme il le mérite.... Votre mari est donc un mauvais sujet; je sais bien que ce n'est pas votre faute, chère

petite, vous ne l'avez pas choisi, c'est moi qui ai été un véritable fou, et j'ai compromis non-seulement votre bonheur, mais votre fortune.

— Qu'est-il arrivé, qu'a fait M. de Baudrimont, mon cher oncle; oh! je vous en prie, dites tout, apprenez-moi ce qui se passe.

— Eh bien! ce qui est arrivé, c'est que M. votre mari a mangé en folies et en sottises une partie de votre dot, et qu'il a des dettes; maintenant il est retiré au château de Logeré, et il nous laisse toutes ses belles affaires sur les bras; s'il n'y avait que lui dans cette circonstance, je ne m'en mêlerais certes pas; mais vous, ma pauvre Marie, vous que j'ai promis à mon frère mourant de regarder comme ma fille, que deviendriez-vous si personne ne se mêlait des folies

de cet écervelé; il faut bien que je repêche ce monsieur, pour vous empêcher de vous noyer avec lui.

Marie se jeta dans les bras de son oncle, et se prit à pleurer.

— Allons, voyons, ne pleurez pas, ou si non je vais pleurer aussi; calmez-vous, ma chère Marie, ne m'ôtez pas mon sang-froid, j'ai à m'occuper d'affaires ce matin, vous comprenez à merveille que je ne veux pas voir traîner le nom du mari de ma nièce, dans des études d'huissier. Je vais vous laisser avec M. l'abbé, qui ayant appris toutes les sottises de M. Charles, n'a pas voulu vous abandonner à votre affliction, sans essayer de l'adoucir. Pendant que vous allez causer ensemble, j'agirai, mes chevaux sont mis, je cours chez mon notaire; ne vous inquiétez pas, Marie,

quand vous me verrez de retour pour dîner, tout sera terminé.

Vous dînez avec nous, monsieur l'abbé.

L'abbé Barré accepta; puis le marquis de Polvil sortit et le laissa seul avec Marie. Tous deux restèrent quelques minutes silencieux, mutuellement dans l'attente, sans savoir qui devait commencer la conversation. Ce fut l'abbé Barré qui, voyant l'embarras de la vicomtesse de Baudrimont, s'y décida enfin.

— Il y a bien longtemps, ma chère enfant, lui dit-il, que nous ne nous sommes vus. Jamais vous n'étiez ainsi restée près de deux années sans accomplir vos devoirs religieux. Il faut que quelque grand malheur vous soit arrivé. Dites, ma

chère enfant, vous savez qu'il y a plus de miséricorde dans le Seigneur, que de péchés dans l'humanité; je suis venu aujourd'hui pour vous consoler de toutes vos peines, pour tâcher de guérir toutes les plaies de votre âme;.... n'auriez-vous plus confiance en moi, mon enfant?

— Oh! si, monsieur, j'ai confiance en vous; mais j'ai douté, pardonnez-moi ce doute, de la miséricorde de Dieu : et puis, faut-il tout vous dire, j'ai craint de ne pouvoir me repentir de la faute que j'avais commise, ou plutôt j'ai eu peur d'arriver à me repentir. Vous ignorez ce que ma vie a été depuis deux ans, vous, mon père, qui descendiez dans mon cœur, vous que j'y faisais lire; depuis deux ans ce cœur vous est resté fermé; depuis deux ans, je ne suis pas allée vers vous; mais, aujourd'hui, les chagrins m'accablent, et c'est vous qui

venez vers moi, vous m'apportez des consolations et vous ignorez la plus grande plaie de mon âme. Écoutez-moi, mon père, écoutez-moi... Oh! je suis bien coupable et bien malheureuse.

— Parlez, parlez, mon enfant, ma fille chérie; car moi aussi j'ai reçu de votre père mourant la mission de veiller sur vous, de garder votre cœur des embûches du monde. Et maintenant je reconnais ma faute, j'ai peut-être trop tardé à venir. Parlez, je vous écoute du cœur et des oreilles.

Alors Marie raconta tous les progrès de son amour pour Georges : elle dit son mariage malheureux et l'abandon dans lequel son mari l'avait laissée; elle dit toutes les tristesses de sa solitude, et comment elle avait retrouvé Georges de Minville, et toutes ses craintes pour lui pendant les trois

jours de bataille de l'année 1830. Enfin, elle arriva à leur dernière entrevue, et elle avoua les heures qu'ils avaient passées dans la solitude, et pendant le silence et l'ombre de la nuit, à se dire mutuellement leur amour.

— Hélas! ma fille, vous avez été bien coupable; mais vous ne l'avez pas été autant que je l'aurais craint : la main de Dieu vous a arrêtée sur le bord de l'abîme.

— Oh! oui, mon père, la main de Dieu et la générosité de Georges, qui n'a pas voulu profiter de ma faiblesse, qui n'a pas voulu me laisser le remords pour souvenir. Car moi, mon père, j'ai été aussi coupable qu'il est possible de l'être ; moi, je me donnais à lui, je consentais à tout; moi, dans ce moment-là, mon père, je me serais damnée pour sauver Georges ou pour lui

accorder tout le bonheur qui dépend de moi. Pour Georges, mon père, je le sens, j'aurais renoncé à l'estime du monde, à la paix de mon âme.

— Vous aviez donc oublié, ma pauvre enfant, votre jeunesse si pieuse, et vos devoirs et votre Dieu?

— J'avais tout oublié, mon père; un seul sentiment dominait en moi; je ne pensais qu'à une seule chose au monde, à l'amour que j'avais pour Georges.

— Hélas! je vous plains; votre vie a été bien éprouvée. Vous avez été, bien jeune, abandonnée au combat des tentations; mais vous pouvez tout réparer, mon enfant. Vous pouvez revenir sur un passé qui ne vous laisse point de souillure. Je viens vers vous comme votre père, plus encore que

comme votre confesseur; je viens vous rappeler les engagements sacrés de votre mariage, dont n'ont pu vous délier ni la froideur de votre mari, ni les fautes qu'il a commises. J'ai promis à votre père mourant de veiller sur votre avenir, ne voyez en moi que son remplaçant, qu'un homme auquel il a donné le droit de vous dire : Ma fille, vous avez été faible, mais l'indulgence de Dieu est sans borne pour les cœurs repentants; et vous ne me voyez près de vous que pour vous tendre la main et vous aider à vous relever.

— Le puis-je, mon père, répondit Marie, quand je me sens encore attaché à ma faute par tous les liens du cœur.

— Oui, vous le pouvez, si vous voulez me laisser vous aider à en avoir la volonté. Écoutez-moi, ma pauvre Marie, de grandes

obligations vous sont imposées, de grands devoirs vous restent à accomplir; car en vous relevant il faut aussi relever Charles de Baudrimont. Votre qualité d'épouse ne peut s'effacer ; le sacrement du mariage que vous avez reçu est un sceau éternel, dont l'empreinte subsistera en vous jusqu'à la consommation des siècles. Gardez l'amitié que vous portez à votre frère d'adoption, au compagnon de votre jeunesse. S'il est malheureux, venez à son secours; compatissez à ses peines morales; rendez-vous digne, enfin, de le retrouver dans la béatitude éternelle. Mais, pour vivre de cet espoir, savez-vous, mon enfant, ce qui vous est imposé, et quand vous le saurez, êtes-vous disposée à l'accomplir?

— Parlez, parlez, mon père. Je ferai tout au monde pour cet espoir.

— Eh bien ! ma fille, il faut que vous ac-

complissiez ici-bas les devoirs des liens que vous avez acceptés. Il faut que vous redeveniez épouse, que vous alliez au-devant de votre mari, que vous lui évitiez la honte de tristes aveux, que vous le rappelliez au bien, et que vous vous fassiez en un mot l'ange de son salut.

La tête de Marie s'inclina sur ses deux mains jointes : une expression de profond désespoir s'imprima sur sa figure, et sa voix murmura comme une plainte :

— Le pourrai-je, ô mon Dieu !

— Oui, vous le pourrez, ma fille, reprit le prêtre. Dieu vous soutiendra dans votre volonté ; il aura pitié de vous, et vous donnera le courage dont vous manquez, si vous essayez seulement d'accomplir votre devoir. D'ailleurs je serai à vos côtés, et je prierai avec vous. Oui, mon enfant, je

ne vous quitterai pas, nous partirons ensemble pour le château de Logeré.

— Pour le château de Logeré! s'écria Marie.

— La seule place convenable pour une femme est celle qui lui est assignée près de son mari. M. de Baudrimont et nous ne devons pas examiner, ma fille, si ce malheur lui est arrivé par sa faute; M. de Baudrimont est triste, seul, affligé, ses amis, ses compagnons de plaisirs bruyants l'ont abandonné, peut-être le remords a-t-il déjà visité son cœur, il doit sentir combien sont vides et funestes les vains plaisirs de sa vie passée, eh bien! c'est le moment pour nous, mon enfant, d'accourir vers lui, de lui ouvrir nos bras, et d'oublier ses erreurs, pour le forcer à les oublier lui-même.

— Me faut-il donc feindre un amour

que mon cœur n'éprouve pas; oh! je me sens incapable d'une telle dissimulation, je peux venir en aide à M. de Baudrimont, mon père, je lui sacrifierai ma fortune s'il le faut, mais je ne puis lui rendre un cœur qui appartient à un autre.

— Lui sacrifier votre fortune, Marie, lui venir en aide. Non, non, Dieu vous demande plus que cela. Dieu ne veut pas de ces aumônes humiliantes; il ne veut pas le rachat des devoirs les plus sacrés par de l'argent. Ce qu'il vous demande, c'est votre tendresse pour l'homme auquel vous avez juré devant lui amour et fidélité, il n'est écrit dans aucun des livres saints que les torts d'un mari délient sa femme des promesses qu'elle a faites au pied des autels. Non, ma chère enfant, vous êtes la femme de M. de Baudrimont, il vous a négligée, abandonnée, dans ses jours de

joie et de folle ivresse; peut-être n'avez-vous pas fait tout ce que vous auriez dû faire pour le rattacher à vous; peut-être avez-vous éprouvé une joie coupable à le voir s'éloigner de votre affection.

Marie se sentit rougir à cette accusation de l'abbé Barré.

— Aujourd'hui, il est abandonné, il est malheureux; votre devoir, la voix de votre Dieu, vous rappellent vers lui. Aujourd'hui, c'est à vous de rattacher les liens rompus; de l'entourer de soins et de tendresse. Il vous sera demandé compte un jour, mon enfant, du bien que vous auriez pu faire et que vous n'aurez pas fait. Songez que s'il est un moyen de sauver M. de Baudrimont, ce moyen, vous seule le possédez; et que ce n'est qu'en lui rendant douce et tendre la vie conjugale que vous le rappellerez, lui aussi, à ses devoirs.

— Que me demandez-vous, mon père? Qu'exigez-vous de moi? c'est le sacrifice de ma vie tout entière, que vous réclamez !

— J'ai compté sur votre courage, sur la foi religieuse que je vous ai connue en vos jeunes années, et je suis venu pour vous sauver et vous faire sauver votre mari; je me dévoue à cette tâche; je suis bien vieux, ma fille, mes derniers jours sont proches; bientôt j'irai près du Seigneur retrouver votre bon père, que lui répondrai-je, quand il me demandera ce que vous êtes devenue sur cette terre?

— Oh mon Dieu! mon Dieu! s'écriait Marie, en tordant ses faibles bras dans l'agonie du désespoir.

— Dites, que lui répondrai-je, ma fille,

voulez-vous que le vieil ami de votre famille, le premier directeur de votre âme dans la voie religieuse, détourne la tête et la courbe de honte, dites, le voulez-vous?

— Non! non! mon père..... disposez, ordonnez..... je vous obéirai.

— Venez, Marie, venez, mon enfant, prions ensemble, demandons à Dieu que, pour prix de vos sacrifices, il vous accorde d'accomplir votre sainte mission; demandons-lui, de placer la persuasion sur vos lèvres, et sa sainte force dans votre cœur.

Alors, l'abbé Barré et Marie s'inclinèrent devant un petit crucifix que le vieux prêtre détacha de son cou auquel il le portait suspendu; et pendant un quart d'heure, aucune parole ne se fit entendre, tous deux s'élevaient vers le Dieu sauveur par les

élans d'une prière muette. Les sanglots de Marie interrompaient seuls ce silence.

— Mon père, dit en se relevant la vicomtesse de Baudrimont, je ferai tout ce que vous exigez, tout ce que vous croyez utile à M. de Baudrimont....

— Et à vous aussi, ma chère fille.

— Et ce que vous jugez bon pour mon salut, reprit-elle, en étouffant un soupir de regret, je tâcherai de me trouver le courage nécessaire..... Mais Georges.... Georges.... que deviendra-t-il.... savez-vous qu'il peut en mourir de douleurs; savez-vous qu'il n'a que moi au monde; qui le soutiendra, lui, dans son affliction; qui lui montrera cette lointaine espérance de l'autre vie, pour lui faire paraître moins amères les épreuves de celle-ci.

— Moi, répondit le prêtre, moi, mon enfant, quand le calme sera descendu en votre âme, j'irai chercher mon autre enfant, et je lui dirai : Mon fils, j'ai rompu vos coupables espérances mondaines, pour vous en lier d'indestructibles et d'éternelles, et je pleurerai avec lui, et je lui ouvrirai mes deux bras, pour qu'il épanche sur ma poitrine toutes ses larmes et toutes ses douleurs. Georges vous aime, Marie, d'un amour troublé et misérable, un jour vous me verrez revenir vers vous, vous rapportant son amour épuré, changé en amitié, en amitié saintement fraternelle.

— Mais..... reprit Marie, à travers des sanglots et des larmes, mais.... comment trouverez-vous Georges, comment parviendrez-vous jusqu'à lui, mon père..... Hélas!

il est encore au milieu des batailles, il a suivi Madame en Vendée.

— Comment je le trouverai, ma fille? croyez-vous que le prêtre tremble à la vue des combats; non! non! Marie, le prêtre a, lui aussi, des blessés à soigner sur les champs de bataille, et les coups de fusil ne l'effrayent pas pour parvenir jusqu'à eux. J'irai n'importe où sera Georges, et je l'arracherai au trouble des passions humaines, et j'apaiserai son cœur.

— Vous le briserez, mon père, mais vous ne l'apaiserez pas.

— Alors, je lui dirai le courage avec lequel vous aurez souffert, afin de n'être pas éternellement séparée de lui, et son courage se relèvera. A partir de ce jour, vous devenez mes deux enfants, je consacre

les dernières heures de ma vie à tâcher de faire la vôtre moins douloureuse; je souffrirai de toutes vos peines, je pleurerai toutes vos larmes, et je prierai pour vous deux et avec chacun de vous.

Marie leva vers l'abbé Barré un regard d'une indicible reconnaissance.

— Séchez vos pleurs, mon enfant, votre oncle va bientôt rentrer, ne lui montrez point un chagrin que vous ne pourriez lui expliquer avec vérité; remerciez-le d'avoir sauvé le nom de votre mari, compromis dans de honteux emprunts; de vous avoir mise à même de revenir vers lui comme l'ange du pardon, en effaçant toutes ses fautes. Bientôt nous serons au château de Logeré, préparez votre cœur à ce moment solennel.

— Quand partons-nous donc, monsieur? demanda Marie d'une voix tremblante et effrayée.

— Demain, mon enfant, répondit l'abbé Barré.

UNE NUIT AU CHATEAU DE LOGERÉ.

Afflictus sum et humiliatus sum nimis :
rugiebam a gemitu cordis mei.

Septem Psalmi penitentiales.

XXX.

Le mois de juillet touchait à sa fin, la chaleur avait été accablante toute la journée, et depuis une heure des nuages qui s'amoncelaient à l'horizon présageaient un orage prochain ; l'air était étouffant, les oiseaux rasaient presque la terre de leurs ailes, et des tourbillons de poussière s'élevant en trombe, indiquaient au loin quelque route perdue dans l'im-

mensité du paysage, qui se déroulait aux regards des deux côtés de la Loire. Tous les habitants des campagnes, enfermés dans leurs chaumières, calculaient avec désespoir les ravages probables de l'ouragan, dont les signes certains les avaient contraints à chercher un abri.

Par moment la voix des animaux se faisait entendre en longs gémissements, et quelque bruit de cloche lui répondait comme une triste harmonie. Déjà deux ou trois éclairs avaient jeté leurs teintes blafardes sur les eaux du fleuve, que pas une barque ne sillonnait.

Deux paysans couverts de poussière descendaient en cet instant une petite colline dont la pente venait se perdre dans des massifs de verdure, d'où s'élevaient quelques toits pointus et les sommets de deux tours recouvertes de lierre.

— Kergoul, dit l'un des voyageurs en s'adressant à son compagnon, sais-tu quels sont les maîtres du château que nous apercevons entre ces arbres?

— Ma foi, monsieur, les gens du pays m'ont raconté que c'était la propriété d'une vicomtesse de Baudrimont.

Le voyageur qui avait parlé le premier tressaillit, et le son de sa voix parut légèrement altéré quand il demanda si la vicomtesse de Baudrimont habitait cette demeure, et quel nom avait le château.

— C'est, monsieur, le vieux château de Logeré. Oh! allez il s'y est fait de bons coups dans la première guerre, mon père nous en a souvent parlé; mais aujourd'hui il n'y a rien à espérer de ses propriété-

taires, le père du propriétaire est un *rouge*, et le propriétaire lui-même.... tenez, monsieur, croyez-moi, il ne faut pas s'y fier; quoique sa femme soit, à ce que disent les habitants, une bonne femme bien douce et bien religieuse.

— Est-elle au château de Logeré, madame de Baudrimont?

— Oui, monsieur, elle y est arrivée depuis six semaines, avec un abbé de Paris, car elle a tout *d'même* de la religion, quoique son beau-père soit un *rouge*. C'est égal, si vous m'en croyez, monsieur Georges, nous n'entrerons point chez ces gens-là, et nous nous mettrons à couvert de l'orage dans quelque haie, comme cela nous est déjà arrivé si souvent.

— Je suis de ton avis, Kergoul, mais où trouver cette bienheureuse haie?

— Tenez, monsieur, en voilà une, à vingt pas d'ici, qui sera notre affaire, nous y serons comme dans une bonne cabane.

Kergoul et Georges de Minville, car c'était lui qui voyagait ainsi, évitant les grandes routes et les sentiers fréquentés, cherchant le moyen de rejoindre Madame, après avoir vainement disputé le terrain pied à pied dans les paroisses qu'il avait insurgées ; se blottirent dans le plus épais d'une fourré de broussailles qui les déroba à tous les yeux.

— Trouverons nous-un passage non gardé? demanda Georges à Kergoul.

— Sans doute, sans doute, monsieur, les gendarmes surveillent à une demi-lieue plus loin, et quand la nuit sera venue, nous traverserons à la nage en face de Logeré. Faut-il

avoir du malheur, être obligé de fuir devant les rouges, tout *ça* ne va pas, monsieur; *j'n'aime* pas les ordres et les contre-ordres, on nous a dit de nous armer, puis on nous a dit de ne plus nous armer, *ça* a mal fait, voyez-vous; vous n'avez eu personne, nous n'étions pas quinze *gars* de notre paroisse, et nous devions être plus de cent. Aussi nous nous cachons maintenant, mais à qui la faute ?

— La faute . . . . . la faute . . . . . murmura Georges, je sais mieux que toi d'où elle provient, Kergoul; connais-tu Paris ?

— La ville qui fait les révolutions ? oui, monsieur, j'en ai entendu parler.

— Et bien, c'est Paris, qui nous fait notre mauvais succès, nos amis. . . . . .

— Chut, monsieur, on marche tout près d'ici.

Georges et Kergoul se turent, la pluie tombait par torrents, le tonnerre grondait au loin, et la nuit approchait de plus en plus, cependant, avant qu'elle fût tout à fait venue, l'orage se calma, et les derniers rayons du soleil couchant dorèrent de reflets de pourpre les toitures mouillées du château de Logeré.

Du lieu où ils étaient cachés, Georges et Kergoul apercevaient une partie de la façade de cette habitation qui s'échappait des masses de verdures qui l'environnaient de tous côtés, pour venir mouiller le pied de ses tours dans la Loire ; une de ces tours surtout, semblait aux derniers rayons du soleil, une blanche baigneuse descendant des gazons du rivage, le lierre l'entourait, la serrait de ses branchages épais, et découpait ses flancs en mille broderies, une seule fenêtre dessinait

son ogive fleuronnée dans la pierre de ses murailles.

Les ombres du soir s'étendaient de plus en plus sur la campagne, quand à travers cette demi-obscurité, qui n'est pas la nuit et qui garde encore quelques souvenirs du jour, Georges crut apercevoir une figure de femme à la fenêtre de la tourelle, bientôt son incertitude devint une réalité : il n'en peut plus douter, c'est Marie elle-même, Marie plaçant quelques vases de fleurs sur le bord de son balcon.

Depuis deux ans il ne l'a pas vue, depuis la nuit du 29 juillet 1830, il lui a bien écrit, mais il n'a reçu d'elle aucune réponse; les fréquents voyages qu'il a faits, la nature de ses occupations exigeant presque impérieusement qu'il demeurât inconnu, il n'a osé se faire adresser de lettre nulle part, et

maintenant le voilà cherchant de nouveau les dangers d'une lutte disproportionnée, proscrit, poursuivi par des soldats, et chassé de repaire en repaire comme une bête féroce. Peut-être ne reverra-t-il jamais Marie, la seule affection, le seul amour de son existence, peut-être la mort l'attend-elle au coin de la première route qu'il sera obligé de suivre.

Alors, une détermination inébranlable se fixe dans sa tête. Encore une fois, il doit lui parler; encore une fois, il entendra de sa bouche des mots d'amour : puis il aura fait ses adieux à la vie; il pourra mourir; il jettera sa destinée sans crainte au milieu des périls d'une guerre civile; il présentera sa poitrine aux balles des soldats et des gendarmes; mais il faut qu'il se retrouve avec Marie, la compagne de son enfance, sa sœur, la femme qu'il a

assez aimée pour la respecter dans une nuit d'abandon et d'amour.

L'obscurité arriva enfin; la lune n'était point encore levée. Quelques nuages légers, dernières traces de l'orage, fuyaient vers l'horizon.

— Kergoul, dit Georges, écoute-moi; je vais te laisser seul dans cette haie. Tu m'y attendras jusqu'à deux heures après minuit; si, à cette heure, je ne suis pas revenu, traverse la Loire : je te rejoindrai chez le lieutenant Dugué. Tu pourras le prévenir de mon arrivée.

Kergoul, déjà à moitié endormi, se réveilla à ces paroles.

— Comment, capitaine, vous allez me quitter; ce que vous faites n'est pas prudent;

vous ne connaissez pas le pays, et vous tomberez dans quelque embuscade.

— Sois sans crainte, Kergoul; ce que j'entreprends, il faut absolument que je l'accomplisse; je ne puis ni te dire quelle affaire m'appelle, ni te permettre de m'accompagner. Mais tu peux te reposer sans inquiétude; je n'ai pas à redouter l'ombre d'un danger.

— Comme vous voudrez, capitaine; mais défiez-vous. Je vous attendrai ici jusqu'à deux heures; puis, si vous n'êtes pas venu, je me rendrai de l'autre côté de la rivière, chez le lieutenant Dugué.

— A bientôt, Kergoul.

— A bientôt, capitaine.

Georges sortit du fourré avec les plus

grandes précautions : plus peut-être dans la crainte de trahir le fidèle Breton qui lui servait de guide, que par peur d'un danger quelconque.

D'arbre en arbre, de fossés en fossés, il s'approcha assez du château de Logeré pour en apercevoir les moindres détails. La fenêtre de la tourelle était toujours ouverte ; mais personne n'occupait la chambre à laquelle elle appartenait; toutes les lumières du château semblaient concentrées au rez-de-chaussée ; les étages supérieurs restaient dans une obscurité profonde. Georges supposa que la chambre habitée par Marie devait être celle à la fenêtre de laquelle il l'avait vue; sans cela, pourquoi Marie aurait-elle arrangé des vases de fleurs sur le balcon ? Ces indices, et une sorte de certitude inexplicable, ne lui laissèrent pas le moindre doute à cet égard.

Alors il se rapprocha encore plus du château, et reconnaissant la possibilité d'atteindre, en s'accrochant aux lierres, le balcon de cette chambre, quoiqu'il fût, pour ainsi dire, suspendu au-dessus de la rivière, il se hasarda à tenter cette entreprise. Avant de commencer cette périlleuse ascension, il s'assura, par un coup-d'œil rapide et investigateur, que nul être vivant ne pouvait l'apercevoir; puis, employant sa force et son adresse, il s'éleva, non sans peine, jusqu'au but qu'il s'était proposé d'atteindre.

Ce fut avec un tremblement plein de bonheur qu'il mit enfin le pied sur le balcon, où il avait reconnu Marie. La chambre qu'il avait maintenant devant les yeux était bien la sienne; ses albums, sa musique, s'y trouvaient rangés dans cet ordre coquet et gracieux qu'une femme

seule conçoit. Un prie-dieu et un crucifix occupaient un enfoncement de la muraille; c'était encore sa chambre de jeune fille : tout y était frais et exhalait un parfum enivrant à respirer.

Le lit venait d'être préparé : les vêtements que Marie avait coutume de prendre pour la nuit reposaient étendus sur un fauteuil; sa toilette du sommeil était prête, et ce lit, ces vêtements, cette toilette préparés, agitèrent Georges d'un éblouissement corrupteur. Il se précipita comme un insensé sur l'oreiller que la tête de Marie avait touché; il pressa de ses lèvres la mousseline et la baptiste qui enserraient le beau corps de cette jeune femme; et dans l'espace de quelques minutes il s'abreuva de plus de voluptés qu'il n'en avait encore été départi à tout le reste de son existence.

Son cœur battait avec force dans sa poi-

trine ; ses forces semblaient comme anéanties; l'excès du bonheur l'avait rendu semblable à un enfant; ses yeux versaient des larmes; il fut obligé de s'asseoir sur un petit canapé qu'il trouva près de lui.

Cependant dix heures sonnèrent, le mouvement qui s'opérait au rez-de-chaussée l'avertit que les habitants du château de Logeré se préparaient à regagner leurs chambres, il lui fallut alors chercher une cachette qui le dérobât à tous les regards, qui lui permit de s'assurer, avant de se montrer à Marie, que tout était calme et endormi dans le château ; et qu'il n'y avait plus à craindre qu'un premier cri de surprise poussé par elle à sa vue, n'attirât les domestiques encore debout.

Un cabinet à porte vitrée s'ouvrait pres-

que en face du lit de Marie, Georges eut bien vite examiné s'il pouvait s'y placer de façon à n'être point aperçu, un rideau y servait à recouvrir quelques robes, et ce fut derrière ce rideau qu'il se glissa respirant à peine, à l'approche de pas légers qui se firent entendre, il eut soin de se ménager un jour à travers les toiles qu'il entassait sur lui, pour voir au moins Marie, pendant les minutes d'attente qu'il devait accorder à la prudence.

Marie arriva enfin, elle était pâle et paraissait abattue, une sorte de trouble nerveux se lisait sur sa figure, elle tressaillait par instant, et alors ses joues se revêtaient d'un rouge foncé dont l'éclat ne durait qu'un instant; elle se laissa déshabiller par sa femme de chambre sans dire un mot, aidant machinalement aux soins que l'on prenait d'elle, comme une

personne dont l'esprit serait absorbé par quelque pensée intérieure. Quand elle se trouva seule, elle laissa tomber sa tête sur ses mains, et les coudes appuyés sur sa cheminée, elle demeura ainsi l'espace de dix minutes.

Un bruit léger retentit à l'extrémité du corridor qui aboutissait à sa chambre, Marie se releva subitement, et joignant les mains elle se mit à genoux sur le coussin de son prie-dieu.

Dix autres minutes se passèrent dans cette méditation, et déjà tout reposait dans le château de Logeré, toutes les lumières étaient éteintes, toute animation avait cessé, on entendait seulement à travers la fenêtre ouverte le léger frémissement des arbres agités par le vent du soir.

Georges qui suivait d'une oreille atten-

tive le progrès du silence, avait mis sa main sur le bouton de la petite porte vitrée, il se préparait à prévenir la surprise de Marie, quand trois coups frappés à la porte de la chambre le firent rentrer dans sa cachette.

— Entrez, cria Marie d'une voix faible, je suis seule.

C'était monsieur de Baudrimont, qui sitôt qu'il fut entré, éteignit sa bougie et vint s'asseoir sur le canapé, attirant près de lui sa tremblante jeune femme.

— Vous m'avez donc pardonné, Marie, lui dit-il, vous voulez donc bien oublier ce triste passé qui nous a fait à tous deux une vie si malheureuse. Oh ! vous êtes mille fois bonne ; malgré mes erreurs vous revenez vers moi, et vos lèvres ne me font

pas entendre un mot de reproche, et pour me relever du découragement profond dans lequel j'étais plongé, vous me parlez ce langage si doux et si consolateur des premiers jours de notre mariage. Vous n'avez donc pas perdu toute la tendresse que jadis vous eûtes pour moi?

— Non, Charles, répondit Marie, non, je me suis toujours souvenue que j'étais votre femme, et quand je vous ai su malheureux, j'ai voulu adoucir vos malheurs, je suis venue reprendre ma place près de vous.

— Merci, ma bien aimée Marie, c'est vous, vous, mon ange gardien, qui m'arrachez aux folies de ma vie passée; désormais nous habiterons ce château peuplé déjà de si doux souvenirs, que ceux de cette belle nuit vont encore augmenter.

Charles de Baudrimont entoura sa femme de ses deux bras, et la pressant fortement sur son cœur, il couvrit son front de baisers brûlants.

Marie voulut vainement se soustraire à ses caresses, mais sa faible résistance dut céder devant l'ardeur de son mari.

— Oh ! laisse-moi, lui disait-il, laisse-moi, Marie, te montrer tout mon amour ; depuis que tu es venue me retrouver ici, tu as employé toute ta bonté, toute ta tendresse adorable, à me prouver que ton cœur savait pardonner ; ce soir, pour la première fois, tu m'as permis de renouveler ces heureuses nuits de notre premier séjour à Logeré, veux-tu maintenant reprendre tes promesses, regrettes-tu de les avoir faites, parle, ma bien aimée ?

Marie, d'une voix mourante, répondit :

Je ne regrette rien, Charles, mais songez aussi à vos promesses, et si je vous apportes le bonheur, consentez à vivre près de moi, loin du monde qui vous a fait tant de mal.

— Oui, oui, Marie, près de toi, ici, à Logeré, mes jours s'écouleront doux et paisibles. Oh! mon ange aimé, prouve-moi, aussi, que ton amour n'est pas un vain mot; ne demeure pas froide et insensible entre mes bras. Rends-moi un de ces baisers qne mes lèvres prodiguent aux tiennes.

— Prends garde, Charles, tais-toi; j'ai cru entendre du bruit dans mon cabinet, ma femme de chambre y est peut-être revenue par la porte du corridor.

— Non, c'est le vent qui soulève les rideaux de ta fenêtre, Marie, me laisseras-tu

demander en vain le pardon de tes lèvres ; leur baiser me purifiera.

Marie renversa sa tête sur l'épaule de son mari, et sa dernière résistance s'éteignit : ses lèvres répondirent aux lèvres qui les cherchaient. Mais bientôt Charles de Baudrimont se releva, enlevant sa femme dans une étreinte passionnée. On entendit encore quelques paroles jetées dans le délire du bonheur, au milieu du silence de la nuit ; puis on n'entendit plus rien.

La lune s'était levée ; sa blanche lueur éclairait la chambre de Marie : quatre heures sonnèrent, et la porte du cabinet vitré s'ouvrit sans bruit.

Georges en sortit, semblable à un mort rappelé du tombeau par la trompette du dernier jugement. Ses joues et ses lèvres ne conservaient plus aucune couleur ; ses yeux

fixes s'étaient injectés de filets de sang, et cependant nul tremblement n'agitait son corps.

Il s'approcha du lit où la femme qui lui avait juré de n'appartenir qu'à lui, reposait entre les bras d'un autre homme. Il la contempla longtemps, et sa bouche se contracta d'un sourire amer; puis, retirant de son doigt l'anneau qu'elle lui avait donné, il le replaça au doigt de cette femme.

— Mensonge infâme! murmura-t-il.

Ayant ainsi dit adieu à toutes ses croyances, aux plus pures illusions de sa vie, Georges regagna la fenêtre de la chambre, et redescendit ainsi qu'il était monté, en s'accrochant aux lierres et aux fentes de la muraille. Un léger bruit se fit entendre quand il s'élança dans la Loire pour

rejoindre chez le lieutenant Dugué son guide, qui l'y avait probablement devancé.

Un quart d'heure après que Georges eut quitté la chambre, Marie s'éveilla subitement, et serrant le bras de son mari :

— Charles, Charles, lui dit-elle, avez-vous entendu un coup de fusil

— Calmez-vous, enfant, lui répondit-il, c'est sans doute quelque braconnier qui chasse aux environs.

Marie laissa retomber sa tête sur son oreiller, les lèvres de son mari fermèrent ses beaux yeux, et elle se rendormit.

Le lendemain, les gendarmes apportèrent au village, le corps d'un chouan

qu'ils avaient tué, comme il cherchait à éviter leur poursuite en traversant la Loire.

Marie avait trouvé à son doigt la bague que Georges y avait déposée comme adieu, quelques traces d'escalade contre le mur de sa fenêtre lui apprirent toute la vérité, elle vit le cadavre froid, de celui qu'elle avait tant aimé, et la vie l'abandonna pendant quelques heures.

Deux jours plus tard, l'abbé Barré célébrait en pleurant l'office des morts, et Marie répondait du fond de son âme à ces dernières prières que prononce la terre pour ceux qui ne sont plus.

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.

TABLE DU TOME DEUXIÈME.

Pages.

CHAPITRE XVI. Délibérations. 1
— XVII. Surprise. 27
— XVIII. Aveux. 45
— XIX. Consolations. 69
— XX. Essais de guérison. 93
— XXI. Souvenirs inquiets.. 121
— XXII. Préparatifs de fête. 143
— XXIII. Conversations. 165
— XXIV. Justice. 185
— XXV. Agitations. 223
— XXVI. Craintes et joie. 243
— XXVII. Une heure heureuse. . . . 269
— XXVIII. Un sonnet. 295
— XXIX. Le prêtre. 333
— XXX. Une nuit au château de Logeré. 357

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.

PARIS. — Imprimerie de FAIN, rue Racine, 4.